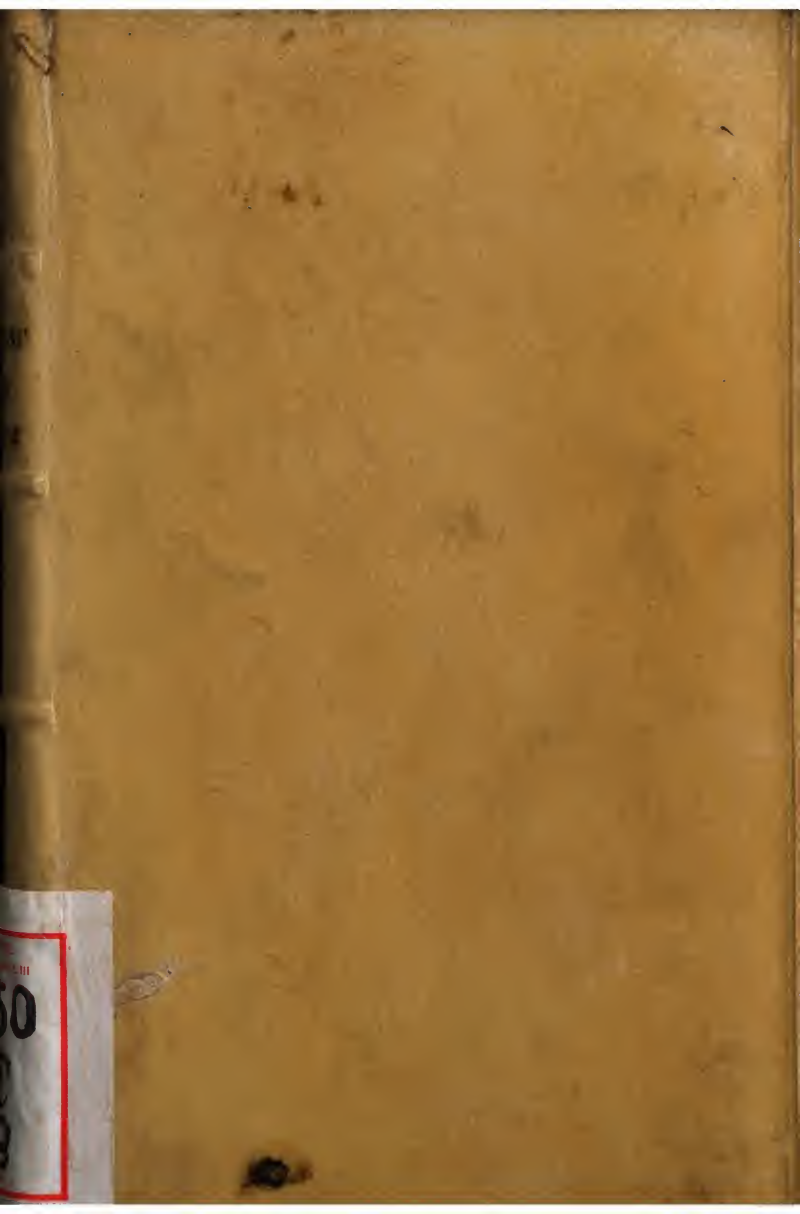

50

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
150
C
38
NAPOLI

~~102-E-108~~

~~BP. 131~~

102.
E.
183

VA1 1506003

TABLEAU ANNUEL
DE LA LITTÉRATURE.

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE SAINT-LAMBERT ; 5 *vol. in* 8°. *A Paris, chez* H. AGASSE, *imprimeur-libraire, rue des Poitevins n°.* 18, *an IX*

BONNE ou mauvaise santé fait notre philosophie, disoit Chaulieu ; cela n'est pas moins vrai de la santé de l'esprit que de celle du corps. Bien peu de philosophes ont étudié la sagesse, comme Socrate, pour combattre leurs mauvais penchans ; et combien, au contraire, n'ont pas établi leurs passions vicieuses pour maitresses d'école de leur philosophie ! Chaque vice, pour ainsi dire, a eu sa secte : la volupté et la paresse ont fait les Epicuriens ; l'orgueil outré, les Stoïciens ; l'impudence cynique a eu ses Diogènes ; la vanité plus rafinée, ses Aristippes ; la misantropie atrabilaire, ou caustique, a fait secte contre la nature humaine ; et les Diagoras, contre Dieu-même. Donnez l'essort aux caprices les plus bizarres de l'esprit, au délire de la pensée ; imaginez quelque chimère, quelque monstre métaphysique qui n'ait pas été le fondement d'un système ; quelque absur-

dité qui n'ait pas été dite par un philosophe ; quelque genre de perversité dont les sophistes n'aient pas fait un point de leur doctrine.

Et c'est toujours au nom de la raison humaine que tant de folies et d'absurdités ont été érigées en principes et qu'elles ont fait secte ; c'est au nom de la raison humaine qu'on a perverti la raison, et qu'elle est devenue, comme dit le grand Rousseau, *l'orateur de nos passions :*

C'est un sophiste qui nous joue,
Un vil complaisant qui se loue
A tous les fous de l'univers,
Qui, s'habillant du nom de sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages
Pour autoriser leurs travers.
C'est elle qui nous fait accroire
Que tout cède à notre pouvoir ;
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivresse d'un faux savoir ;
Qui, par cent nouveaux stratagêmes,
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes,
Parmi les vices nous endort ;
Du furieux fait un Achille,
Du fourbe un politique habile,
Et de l'athée un esprit fort.

En fait de raison, de morale et de sagesse, méfiez-vous de tout systême. Seroit-ce donc à la métaphysique que le ciel auroit attaché la connoissance de nos devoirs, et notre bonheur. Non,

c'est au cœur de l'homme qu'il en a mis le sentiment; ce sentiment est sa vraie science et sa véritable sagesse. Tandis que les métaphysiciens déraisonnent en voulant expliquer ou nier ce sens intime, et nomment leur déraison étude de la sagesse, l'homme qui consulte en lui-même, qui écoute, qui suit ce sentiment dont il est animé, qui l'oppose aux séductions, aux erreurs de ses sens d'où naissent les passions vicieuses, celui là est le vrai sage et le seul philosophe ; et cette bonne philosophie est dans le cœur de tout homme de bien dont les passions n'ont point étouffé le bon sens.

L'homme de bien jouissant de sa raison, n'a pas besoin d'être instruit dans l'art du syllogisme pour sentir ce qui la blesse. D'où est venue l'expression : *cela répugne au bon sens ?* C'est qu'en effet une répugnance naturelle et prompte du sens intime, rejette avec dédain et dégoût ce qui offense la droite raison ; et moins ce sens intime est altéré par de mauvaises doctrines, ou de mauvaises actions, plus son jugement est sûr pour distinguer le faux du vrai, et le vice de la vertu ; car la vertu est la suite d'un sentiment vrai, et le vice, d'un sentiment faux.

Si vous dites à l'homme simplement raisonnable, que *nos* (1) *sensations forment nos pen-*

(1) Discours préliminaire de Saint-Lambert.

elle-même, elle ne reçoit point la sensation des objets extérieurs. Ce qui frappe les sens n'arrive point alors jusqu'à elle ; leur service est inutile ; et l'ame, dans ses hautes contemplations, peut laisser périr et les sens et le corps, sans daigner s'en appercevoir. Ainsi, au siège de Syracuse, périt le corps d'Archimède, tandis que son ame s'en étoit, pour ainsi dire, déjà séparée par la méditation. (1)

Ce n'est donc point par les sens que l'ame est créée ; mais l'ame se sert des sens pour créer des idées que les sens n'ont pas. On peut dire que les sens ne sont que les instrumens de l'intelligence : sans outils, l'ouvrier ne travaillera point ; mais le tact et la main n'ont pas plus l'idée de la Vénus qui est dans la tête du statuaire, que le ciseau et le marteau sans lesquels la main ne pourroit sculpter, ni le génie faire naître une Vénus d'un bloc de

(1) « Un jour, dit Plutarque du même Archimède, » comme il se baignoit, ayant inventé le moyen par le» quel il pourroit avérer combien l'orfèvre avoit dérobé » d'or en la façon de la couronne que le roi Hiéron lui » avoit donnée à faire, ni plus ni moins que s'il eût été » soudainement épris et ravi de quelque fureur inspirée » et divine, il sortit du bain, criant ça et là : *je l'ai* » *trouvé, je l'ai trouvé.* Jamais, (ajoute Plutarque pour » se moquer des Épicuriens) nous n'entendîmes qu'il y » eût aucun friand ni gourmand, qui allât de joie criant » partout : *j'ai mangé, j'ai mangé.* » (Traduction d'Amyot.)

marbre. Les yeux d'un astronome n'ont pas plus l'idée des étoiles, que le télescope dont il se sert pour atteindre à celles que sa vue ne peut découvrir ; et cet organe de la vue n'a pas plus créé l'intelligence et les systêmes de l'astronome, que l'instrument auxiliaire sans lequel ce savant n'auroit pas acquis les nouvelles idées dont il enrichit la science.

Si, comme dit l'auteur, les sens ont créé notre ame et nos jugemens ; si *les sens nous donnent*, comme il le prétend, *les idées des objets*, il faut qu'ils ayent ces idées pour les donner ; il faut que les sens connoissent les qualités des objets ; il faut qu'ils raisonnent sur ces qualités, qu'ils les comparent et qu'ils les jugent : l'œil jugera de ce qu'il voit ; l'oreille de ce qu'elle entend ; ainsi des autres : mais l'oreille ne jugera point les sensations de la vue, ni celle-ci les sensations de l'oreille, etc. Quel est donc le sens qui rassemble ces différens jugemens, qui les combine, qui les rectifie les uns par les autres ? Quel est le sens qui compose ainsi la connoissance générale des objets ? Quel est le sens qui nous apprend à les nommer ? car l'œil ne nous à point donné le nom de la rose, ni l'oreille le nom du tonnerre ; et si les sens peuvent connoître les qualités des objets, s'ils nous en *donnent les idées*, pourquoi n'en donneroient-il pas aussi les noms? A tout cela, je ne vois pas d'autre réponse,

sinon que les sens matériels ne sont pas aussi spirituels qu'on le prétend, et que la philosophie des sens répugne au bon sens.

Par la raison des contraires, la philosophie de l'ame doit répugner au philosophe des sens. Aussi voyez comme il s'exprime au sujet de Shaftesburi qui avoit abandonné la doctrine de Locke pour celle de Platon. « Il est étonnant, s'écrie Saint-
« Lambert, que dans la patrie de Locke et de
« Bâcon, les philosophes vous parlent d'un sens
« moral à la faveur duquel nous *devinons* tous
« nos devoirs ; d'un sens divin qui suffit pour nous
« faire *comprendre* l'auteur de l'être etc. «

Pourquoi est-il étonnant que le sens moral, c'est-à-dire la conscience, nous fasse, non pas *deviner*, mais sentir les devoirs de l'humanité ? Pourquoi est-il étonnant qu'un sens divin, c'est-à-dire une ame religieuse, nous fasse, non pas *comprendre* Dieu, mais connoître le sentiment de son existence ?

Quelle est donc cette philosophie qui s'étonne de toute moralité, qui semble avoir peur que nous n'ayons une ame et une conscience ? Jugez-la par ses propres discours.

« Qu'est-ce que la conscience ? nous dit l'auteur
« dans cette même Analyse de l'homme. C'est le
« sentiment triste ou agréable que nous éprou-
« vons, d'après le jugement que nous portons de

« nos actions. Et puisque l'opinion dicte souvent « nos jugemens, il s'ensuit que les actions que « nous nous reprochons le plus, sont celles que « l'opinion condamne, et que nous nous reprochons » rarement celles qu'elle ne condamne pas. «

On ne peut pas tirer plus clairement la conséquence, que le sentiment intérieur du bien et du mal, qu'on nomme conscience, est l'effet de l'opinion. Ce sophisme n'est pas bien subtil. On peut aisément répondre que l'opinion est, au contraire, l'effet de la conscience, et que les hommes en général ayant le même sentiment des actions bonnes ou mauvaises, cette conscience universelle a formé l'opinion du juste et de l'injuste. Quand l'opinion publique est égarée, ou par quelque passion, ou par de fausses idées, ou par un faux point d'honneur, la conscience de l'homme de bien a son jugement à part, et lui reproche ce qu'il fait pour complaire à cette opinion dépravée. Combien le repentir de ces actions coupables que pardonne un monde corrompu, n'avait-il pas peuplé les solitudes de la Trappe et d'autres monastères ! Quel est l'homme sensé, mais foible, qui, forcé par un faux honneur, de plonger son épée dans le sein d'un imprudent ami, pour une légère offense, n'en a pas gémi toute sa vie, et n'a pas trouvé son supplice dans sa conscience ? Mais suivons le raisonnement du philosophe des sens.

« Cependant, il est très-vrai qu'indépendam-
« ment de l'opinion, la conscience nous reproche
« celles de nos actions qui pourroient avoir pour
« nous des suites fâcheuses. Elle n'est guère dans
« l'enfance, que la crainte du fouet, ou l'espé-
« rance des dragées ; et dans tous les âges elle n'est
« guère que la prévoyance des chagrins qui sui-
« vront nos fautes, ou l'espérance du prix attaché
« à nos vertus. L'homme qui pense que ses imper-
« fections seront impunies, s'en permet beau-
« coup ... Un jeune homme, entouré de parens
« coupables à qui tout réussit, a de la peine à *se*
« *faire* une conscience. Les hommes des peu-
» plades les moins policées montrent, dit-on, quel-
« ques notions de la justice, et ont des remords
« quand ils ont offensé quelqu'un de leur conci-
« toyens ; les enfans, dès l'âge le plus tendre, sont
« de même parmi nous : ce n'est pas en eux l'effet
« d'une lumière extraordinaire accordée à tous
« les hommes, d'un sentiment inné, d'un ins-
« tinct, d'un sens moral, c'est l'effet de la crain-
« te ou de la pitié. ... La conscience ne peut être
« un bon guide que chez les hommes qui ont des
« opinions vraies, des principes vrais, des maxi-
« mes raisonnables et l'habitude d'y obéir .....
« C'est en prenant l'habitude de sacrifier l'intérêt
« personnel mal entendu, à la justice, que *nous*
« *nous faisons* une conscience qui nous interdit

« ou nous reproche les actions, que la sagesse et
« l'intérêt de leur espèce devroit interdire à tous
« les hommes. »

Ces raisonnemens indigestes prouvent l'embarras du philosophe qui se débat toujours dans un cercle vicieux, et dans un enchaînement de contradictions. Il prend sans cesse l'effet pour la cause et la cause pour l'effet. Il veut qu'on *se fasse une conscience*, comme on se fait une opinion ou un systême. Il veut que l'habitude des bonnes actions fasse naître en nous ce sentiment du bien qui, lui-même au contraire, est la source de toute justice, et la cause des habitudes vertueuses quand on l'écoute habituellement; de même que les habitudes vicieuses prennent racine quand on repousse habituellement la voix de la conscience. Comment sacrifiera-t-on l'intérêt personnel à la justice, si l'on n'a pas le sentiment de la justice, comme on a celui de l'amour de soi, ou de l'intérêt personnel? et ce sentiment de la justice est-il autre chose que la conscience donnée à l'homme pour régler l'amour de soi? il repugne donc au bon sens de dire que *nous nous faisons une conscience par l'habitude* de pratiquer la justice, puisque si la conscience n'étoit pas *toute faite*, nous n'aurions ni le sentiment ni l'idée de la justice.

L'auteur fait naître encore la cause de l'effet, ou les confond ensemble, quand il dit que la con-

science *n'est que la prévoyance des chagrins qui suivront nos fautes.* D'où vient cette prévoyance, si ce n'est de la connoissance que nous avions déjà du bien et du mal? Avant de prévoir les chagrins qui suivront ma faute, il faut que je sache, ou que je sente ce que c'est qu'une faute, il faut que je me la reproche; ce reproche intérieur qui succède à la passion assouvie, me rappelle à la raison qui prévoit les chagrins dont ma faute sera suivie, ou plutôt qui me les fait sentir dès le moment même : car cette crainte du chagrin ou de la peine est déjà une peine très-grande, et plus grande souvent que celle que l'on prévoit; témoin ce criminel qui, en subissant son supplice, disoit, avec une sorte de satisfaction, qu'il n'avoit jamais eu l'esprit aussi tranquille. Ainsi la prévoyance, loin d'être une cause, n'est qu'un second effet, d'abord de la raison qui prévoit, et de la conscience qui a réveillé la raison. Il en de même de *l'espérance du prix attaché aux vertus.* Le premier prix est dans la vertu même; ce n'est point là une espérance, c'est une jouissance actuelle; jouissance assez forte dans l'homme de bien, pour lui faire braver le péril et la mort même. Cette espérance est donc nulle quelquefois, et presque toujours secondaire dans la pratique des vertus; elle n'est donc point la cause de la conscience, mais souvent l'effet de l'intérêt personnel.

Que signifie cet exemple ? *un jeune homme entouré de parens coupables à qui tout réussit, a de la peine à se faire une conscience.* Qui doute que, sans une force prodigieuse de caractère, il est difficile de résister à l'exemple du vice heureux, dans l'âge des passions sans cesse excitées par des parens coupables ? Qui doute que la conscience étouffée dès la jeunesse n'aît plus aucun pouvoir sur une raison dépravée ? Le jeune homme ainsi corrompu n'est pas plus dans son état naturel, que le malade troublé du délire de la fièvre. Direz-vous de l'homme devenu imbécile ou fou, qu'il a de la peine à se faire une intelligence et du bon sens ? et nierez-vous, pour cela, qu'il en aît jamais eu ? Et cependant n'a-t-on pas vu des naturels heureux triompher du vice de leur éducation ? Titus n'avoit-il pas été élevé à la cour de Néron ? L'heureuse tyrannie de Louis XI a t'elle empêché Louis XII d'être un bon roi ? D'après les maximes de notre philosophe, dans un siècle généralement corrompu, il seroit impossible qu'il existât un homme vertueux, et qu'au milieu des exemples et des prospérités du crime, personne parvint *à se faire une conscience.*

On a dû remarquer la contradiction de ces deux phrases : *dans les enfans, la conscience n'est que la crainte du fouet ;* et plus bas, *la conscience en eux est l'effet de la pitié.* Il y a loin

de la pitié qui est un mouvement naturel de l'ame, à la crainte du fouet qui est un triste effet de l'expérience. La pitié est un grand moyen pour réveiller en nous le sentiment du bien et du mal ; mais ce sentiment existe indépendament de la pitié. Ce n'est pas tout : l'auteur nous dit ici que la conscience n'est point un *sens moral*, un *instinct*, un *sentiment inné*, mais *un effet de la pitié ;* et au chapitre de l'*instinct de l'homme*, il regarde la pitié comme un *sentiment inné*. Ainsi, d'après lui-même, si la conscience est l'effet d'un sentiment inné, ce n'est point par l'habitude que nous parvenons *à nous faire une conscience ;* elle est toute faite dès que nous sommes sensibles à la pitié ; elle est toute faite dès l'enfance, puisque, selon lui, la conscience de l'enfant est *l'effet de la pitié*.

Quoique, dans ce chapitre *de l'instinct*, le philosophe des sens ne soit guère plus favorable à l'homme qu'aux autres animaux, il faut pourtant lui tenir compte de son aveu qui contredit son systême ; car si les sens ne donnent point l'instinct, ne pourroit-il pas se faire aussi que notre ame ne fut pas une *création de nos sens ?* Recevons donc ici cette confession quelle qu'elle soit.

« Il y a sans doute en nous des mouvemens qui,
« dans l'enfance, préviennent toute expérience et

» toute réflexion : l'enfant saisit avidement le sein « de sa mère et en presse le bouton de manière à « en faire sortir le lait, sans qu'on lui aît appris « l'art de téter; l'œil se ferme à l'éclat d'une lu- « mière trop vive, ou à l'approche d'un corps « étranger ; les cris de douleur que jette l'homme « qui m'intéresse le moins, me déchirent ; mais » il y a bien peu de ces sentimens et de ces mou- « vemens. »

On pourroit en ajouter d'autres, si le nombre donnoit plus de force à la conséquence qui en ré-sulte. Il suffit qu'il y ait des mouvemens purement physiques auxquels l'expérience des sens n'ait aucune part, pour être en droit de conclure qu'elle n'en a pas davantage à certains mouvemens de l'ame ; et que l'intelligence, la pitié et la conscience sont encore moins créées par nos sens, que l'instinct animal sur lequel les sensations physiques devroient avoir beaucoup plus d'influence.

Notre philosophe, qui flotte sans cesse de contradictions en condradictions, n'est presque jamais d'accord avec lui-même, et contredit au chapitre de *l'habitude*, ce qu'il avoue au chapitre de *l'instinct* : avant de dire, dans celui-ci, que nous naissons avec des sentimens et des mouvemens qui préviennent toute réflexion, il ne dit pas moins, dans l'autre : « C'est l'habitude qui forme l'instinct

« de l'homme, et c'est ce que veut dire ce beau
« vers de M. de Voltaire :

La nature, crois-moi, n'est rien que l'habitude. »

Je demande si le nom seul d'*instinct* ne répugne pas à celui d'*habitude*, et s'il ne répugne pas au bon sens de soutenir qu'un mouvement inné est formé par l'habitude. La première fois que la pitié se fit entendre à mon cœur, en avois-je l'habitude? Le vers que Voltaire a mis dans la bouche de MAHOMET, ne prouve rien que l'envie de rendre odieux cet imposteur; et ce vers n'est beau sous aucun rapport; encore faut-il entendre, *ce qu'on nomme la nature*; puisqu'en disant dans un sens absolu, que *la nature* et *l'habitude* ne sont qu'une même chose, c'est une absurdité dans les termes. Qui croiroit qu'un philosophe s'appuyât d'une maxime dont se sert un scélérat pour s'autoriser dans le crime?

On se doute bien que, si l'*habitude* a le pouvoir incompréhensible de *former l'instinct*, elle a également celui de former le génie et les talens naturels; c'est un autre axiôme de notre philosophe, au même chapître: « C'est donc à l'habi-
» tude que les hommes doivent ces talens, soit
» de l'esprit, soit du corps, dont ils rendent grace
» à la nature. »

Expliquez-nous d'après cela, pourquoi l'habi-

tude, qui dépend à peu près de notre volonté, et qui forme le commun des hommes, forme un si petit nombre d'hommes de génie. C'est donc par mauvaise volonté qu'on fait tant de mauvais vers et de mauvais raisonnemens ; et les méchans poëtes, les méchans raisonneurs sont beaucoup plus coupables qu'on ne pense, puisqu'il dépendoit d'eux de prendre l'habitude du génie et d'une intelligence supérieure, pour devenir des Racine et des Pascal. Oh ! qu'on établisse bien vîte un institut de bonne habitude, qui puisse nous recréer les génies du siècle de Louis le Grand !

Le génie de contradiction fait dire à notre auteur, dans un autre endroit : « Le sauvage, égoïste » à l'excès, reste d'ordinaire isolé au milieu de « ses semblables . . . il ne sait pas s'en ménager « la bienveillance ; il n'éprouve guère ce senti- « ment, quoiqu'il éprouve celui de la pitié, et « qu'il soit assez disposé à secourir ses compa- « gnons. »

Comment concilier *l'égoïsme*, ou l'amour exclusif de soi-même, avec le sentiment de la *pitié* qui porte à secourir ses semblables ? L'*egoïste* est celui qui, uniquement sensible à son propre intérêt, s'est endurci par système, contre les maux d'autrui, et s'est rendu, autant qu'il le peut, inaccessible à la pitié : or ce n'est point là le caractère du sauvage toujours prêt à voler au secours de son compagnon ;

compagnon; et cette pitié est la source de toute *bienveillance :* car il est impossible qu'il n'inspire pas ce sentiment à celui qu'il vient de secourir; et qu'il ne l'éprouve pas lui-même dans une semblable occasion. Où trouvera-t-on la bienveillance au plus haut degré, si ce n'est dans cette constante réciprocité de secours et de deffense?

Peut-être y a-t-il, de notre part, beaucoup de bienveillance à relever sérieusement des contradictions et des maximes si étranges, qui paroissent moins dignes d'être réfutées par le raisonnement que par le *ridiculum acri* d'Horace. L'auteur même semble nous y inviter, au chapitre du *ridicule,* où il nous dit de très bonne foi : « Si dans les grandes » sociétés, la raison étoit plus perfectionnée » qu'elle ne l'est encore, un des usages les plus » fréquens et les plus heureux qu'on pourroit faire » du ridicule, seroit de le faire tomber sur l'habi» tude des sophismes. »

Il faut pourtant convenir que, si la raison de nos philosophes étoit plus perfectionnée, ils se livreroient moins à l'habitude des sophismes, et mériteroient moins la peine du ridicule. Mais puisque l'auteur nous en donne la permission, nous allons exposer sous les yeux des lecteurs plus disposés à rire qu'à raisonner, quelques propositions assez plaisantes qui les mettront à même de

faire du ridicule l'usage heureux que désire notre philosophe.

« Le besoin de sentir vivement son existence se » remarque même chez les animaux........ Je ne » doute pas que plusieurs de ceux qui ont tous les » alimens qu'il leur faut, et leurs femelles auprès » d'eux, ne souhaitent la faim et l'amour. »

Cette assurance du philosophe sur les *souhaits* des animaux, quand ils ont satisfait leurs besoins, est vraiment singulière.

« L'ame de l'enfant imite l'ame de sa mère ou de » sa nourrice, comme sa bouche et son corps » imitent leur manière d'agir et de parler. »

Ainsi les ames devroient être à peu près uniformes, et nous devrions tous avoir l'ame de notre nourrice.

« Le besoin physique de la faim qui est d'abord » le plus puissant mobile de notre ame, est dans » tout le cours de la vie, la cause de la plûpart » de nos projets, de nos actions, même de nos » opinions....... L'homme parcourt les terres et les » mers pour aller chercher aux extrémités du » monde des alimens nouveaux ou des assaisonne- » mens qui relèvent les alimens de son pays. » etc.

Oh ! pour le coup, il n'est pas permis de confondre la faim avec l'amour du luxe et la cupidité. La faim conduit l'homme à la chasse, ou à

labourer la terre ; mais l'avarice et le luxe lui font passer les mers. (1)

« Depuis plus de cinquante ans, on voit par-
« tout l'homme plus heureux qu'il ne l'a été ....
« on voit ce qu'il a surtout à espérer lorsque le
« tems aura, pour ainsi dire, mûri la philoso-
« phie. »

Le moment n'est-il pas bien choisi pour féliciter les hommes sur leur bonheur ? tout ce que je vois, c'est que les philosophes font assez bon marché du bonheur d'autrui ; mais s'il faut attendre que la philosophie mûrisse, pour être heureux, les excès, les délires et les désordres effrénés de sa jeunesse font craindre qu'elle n'atteigne pas l'âge mûr,

« C'est sur le sein de sa mère que l'homme con-
« noit le premier plaisir ; il le doit au sens du
« goût. »

Ailleurs c'étoit l'instinct, ici c'est le sens du goût. Apparemment que notre philosophe se souvient du goût qu'avoit le lait de sa nourrice.

« Nous aimons l'ordre de l'univers, parce que
« nous lui devons la connoissance des saisons. »

---

(1) Les écoliers d'Epicure, selon Plutarque, dans la traduction d'Amiot, « avoient opinion que toutes les
» belles, subtiles et sages inventions du monde, ont été
» trouvées et mises en avant pour les plaisirs du ventre,
» ou pour la bonne espérance qu'on avoit d'en jouir. »

Plaisante raison pour attribuer à notre intérêt personnel, l'admiration et l'amour religieux que nous inspire l'ordre de l'univers!

« Il y a des passions qui nous paroissent être
« l'effet immédiat de notre *foiblesse* : la pusilla-
« nimité, l'envie, la paresse, la superstition, *la*
« *honte et le repentir*, quand il n'est pas accom-
« pagné de l'espérance et de la volonté de réparer
« ses torts.

Ainsi, quand on a commis des crimes irréparables, comme des meurtres, des viols, des incendies etc. c'est une foiblesse de se repentir, et il suffit de n'avoir pas la volonté de réparer ses torts, pour s'exempter de la foiblesse des remords! ô courageuse philosophie!

« La vanité et la jalousie, avec le désir d'aug-
« menter son existence, peuvent entrer dans l'a-
« mitié. »

C'est-à-dire dans l'amitié philosophique.

« Chez un peuple chasseur, qui habite un pays
« peu abondant en gibier, et où ceux qui ont con-
« servé leur adresse et leur vigeur, peuvent seuls
« pourvoir à leur subsistance, il est reçu que c'est
« une *bonne action* de tuer un vieillard. »

Une loi de nécessité n'est jamais réputée une bonne action, c'est un sacrifice ; et de tels exemples, infiniment rares, doivent-ils faire la base d'un systême de vertu?

« Si quelque philosophe qui cherche la vérité, « vient à la découvrir et veut la répandre, il a « contre lui les charlatans intéressés à défendre « les anciennes opinions. »

Ce ne sont pas les anciennes, mais les nouvelles opinions qui sont le gibier des charlatans et des sophistes.

« Il est certain que, dans les états les plus éle- « vés, avec de l'opulence et des fonctions im- « portantes, on a une plus grande somme de « plaisirs. »

Une somme de plaisirs ! cela doit être bien assommant. Je ne sais pas comment notre philosophe envisage le bonheur ; mais il a une manière d'en parler qui fait bailler à chaque phrase, et son chapitre sur le bonheur est une *grande somme* d'ennui.

Cette grande somme de plaisirs pourroit se comparer au calcul d'un certain Corniades dont se mocque Plutarque : ce Corniades tenoit un journal où il écrivoit : *A combien de fêtes ai-je fait grand'chère ? En combien de lieux ai-je bu du vin de Thasos ? Combien de fois ai-je couché avec Hédia, avec Léontium ? etc.*

« On n'apprend pas assez aux femmes à se con- « noître elles-mêmes.... nous ne formons pas assez « leur entendement. Hélas ! ce n'est que d'hier

« que nous avons appris un peu à former celui de
« l'homme. »

Effectivement, les hommes d'aujourd'hui n'ont-ils pas l'entendement bien formé ? ils font beaucoup d'honneur à leurs maîtres.

« Il faudroit que les religions fussent données
« par la philosophie. »

Il me semble qu'elle est beaucoup plus habile à les détruire.

« Bolingbroke aimoit beaucoup les femmes, et
« il n'étoit pas fort délicat sur le choix de ses plai-
« sirs ; il dut peut-être s'en féliciter. Le libertinage
« et le besoin des sens laissent plus le tems et le
« pouvoir de méditer et de s'instruire, que l'éga-
« rement de l'imagination. »

Belle disposition pour s'instruire que le libertinage ! excellente morale de garnison.

« La force de situation peut nous procurer des
« plaisirs... Voilà pourquoi il est si naturel de
« désirer les emplois, les richesses etc. L'amour
« des richesses est une passion vertueuse. »

Voilà pourquoi il y a tant de gens vertueux. Beaucoup d'argent ; telle est *la force de situation* des philosophes,

« L'hypocrisie peut conduire quelquefois la jeu-
« nesse à la vertu ; l'enfant qui l'affecte en voit
« en partie les avantages ; peut-être finira-t-il par
« en sentir les charmes. »

Jeunes gens, soyez donc faux, dissimulés, men-

teurs, hypocrites, pour apprendre à aimer la vérité et la vertu. rappellez-vous pourtant que le plus odieux caractère, dans le roman de *Tom Jones*, est celui du jeune hypocrite *Blifild*, O ciel! dans l'âge de la candeur, l'hypocrisie conduiroit à la vertu? Eh! c'est par l'hypocrisie que se perfectionnent les scélérats consommés.

« La superstition naît aussi de l'admiration. On « voit des dieux dans le pays qu'on admire. »

Ainsi l'admiration de l'univers est une superstition. Et remarquez que l'auteur regarde ailleurs comme une vertu l'admiration pour les ouvrages humains, pour la peinture, pour la poësie, pour le poème des *Saisons*, par exemple.

« Mon élève croira qu'il y a un grand Etre qui « conduit les hommes par l'attrait du plaisir et par « la crainte de la douleur. »

Je vous y surprens donc, philosophe! et vous aussi voulez faire de votre opinion, de votre système dessens, une religion. Mais si la superstition n'est autre chose qu'une crainte excessive de Dieu et des démons, *la crainte de la douleur* ne deviendroit-elle pas, à son tour, une superstition philosophique? oui; car selon notre auteur: « Ce que « la douleur a de plus funeste, c'est qu'elle peut « rendre timide; quiconque souffre un mal, craint « d'autres maux: la crainte raproche de lui les « éloignés, elle lui en présente d'imaginaires; elle

« crée des malheurs accessoires, elle exagère ceux « qui ont quelque réalité. » N'est-ce pas là le superstitieux que formeroit *la crainte de la douleur*, dont notre philosophe veut faire une religion?

« Les époux engagés par les mêmes sermens « sont soumis aux mêmes devoirs. S'il faut même « quelque indulgence, c'est pour celui des deux « sexes qui est le plus fragile. Je crois donc que, « lorsqu'un des époux a violé son serment, il de- « gage l'autre du sien. »

Cette morale a été si rebatue par les séducteurs, et les femmes en ont été dupes si souvent, qu'elles pourroient bien enfin n'y plus croire. Il faut s'en tenir à celle de Pauline, dans *Polyeucte :*

> Je l'aimerois encor quand il m'auroit trahie.
> Apprends que mon devoir ne dépend point du sien.

« Prévenez vos élèves contre les sophistes qui » prétendent que notre espèce se dégrade de jour » en jour, et qui ne voient pas que, depuis un » siècle, elle a peut-être autant gagné par les » mœurs que par les lumières..... Présentez sou- » vent à vos enfans les tableaux sublimes, ou » agréables, des sociétés les plus heureuses. Trans- » portez-les aux beaux jours de la Grèce; mettez- » les sur la scène des jeux olympiques, etc. Mon- » trez-leur Athènes au retour de Platée et de Sala- » mine..... Parlez leur d'Aristide, de Socrate, de » Phocion....... Passez d'Athènes à Lacédémone, » etc. »

Pourquoi tout cet étalage de l'antiquité, si nous valons mieux qu'elle ? Si notre espèce, comme vous le dites, est meilleure qu'elle n'a jamais été, pourquoi nous transporter d'admiration pour les siècles anciens ? Faites-nous admirer les vertus de notre siècle. C'est un beau sujet pour un rhéteur sophiste, dans le genre admiratif.

« Conduisez votre élève dans les jardins d'Epi-
» cure, ce berceau d'une philosophie qui, dès sa
» naissance, a été utile au monde, et le devient
» toujours davantage. » (1)

---

(1) Témoin cette lettre que Plutarque rapporte de l'Épicurien *Métrodore* à son frère :

« Il n'est jà besoin, Timocrates, de s'aller exposer aux
» dangers de la guerre pour le salut de la Grèce, ni se
» tuer le cœur et le corps pour obtenir des Grecs une cou-
» ronne en témoignage de sapience ; ains, faut boire du
» bon vin, se traiter bien et manger de sorte que le
» corps en reçoive tout plaisir et point de dommage. Oh !
» que je suis joyeux, et comme je me glorifie d'avoir
» appris d'Epicure à gratifier à mon ventre comme il
» faut ! Car, à la vérité, le bien souverain de l'homme,
» ô physicien Timocrate, consiste au ventre. »

Voici une réflexion de Plutarque : « La volupté corpo-
» relle de ces gens-ci a besoin de grands frais et grosse
» dépense ; le plaisir qu'ils cherchent ne gît point en gros
» pain bis, ni en potage de lentilles ; ains requiert des
» viandes exquises, des vins délicieux, des odeurs pré-
» cieuses de parfums, des pâtisseries et gâteaux bien dé-
» trempés avec la liqueur de l'abeille au roux pennage ;

« Mais si les maux augmentoient en nombre ; si » l'on étoit à la fois surchargé de douleurs phy» siques et morales ; si l'on ne pouvoit plus rece» voir l'espérance d'un meilleur sort.... Que fau» droit-il faire ? C'est une question que ne fai» soient pas chez les Romains les hommes coura» rageux et sages. »

Réticence oratoire pour ne pas dire : *tuez-vous*. C'étoit bien la peine d'être élevé dans les jardins d'Épicure, par *l'attrait du plaisir* et par *la crainte de la douleur*, pour finir ses jours par le poignard stoïcien. Les philosophes des sens ont d'aussi beaux secrets pour nous apprendre à mourir, que pour nous apprendre à bien vivre.

Mais à quoi bon tant d'*analyses*, tant de *cathéchismes*, tant de *commentaires*, tant de sophismes, pour nous prêcher une doctrine que nos vices et nos foiblesses ne nous enseignent que trop ? A quoi bon cette philosophie toute sensuelle en faveur du plaisir, de l'intérêt personnel, de la cupidité, de l'amour-propre, en un mot de toutes les passions des sens ? A-t-on peur que les hommes n'aient pas assez de penchant pour le

---

» et par-dessus tout cela encore de belles jeunes femmes, » comme une *Léontium*, une BOIDION, une *Hedia*, une » *Nicédion*, que leur maître de volupté entretenoit et » nourissoit en son verger de plaisance. » C'est là que Saint-Lambert vous conseille de conduire votre élève.

plaisir ; qu'ils ne s'abandonnent pas assez à la brutalité des sens ; qu'ils ne soient pas assez intéressés ; qu'ils n'aiment pas assez les richesses, qu'ils ne s'aiment pas assez eux-mêmes ? Comment ne voit-on pas que, si l'homme avoit moins d'amour pour soi, il seroit plus aimable aux yeux des autres ; que l'égoïsme est ce qu'il y a de plus offensant, de moins sociable ; et que l'amabilité, la politesse, tout ce qu'il y a de plus honnête et de plus doux dans la société civile, n'est fondé que sur les sacrifices de l'amour-propre ?

La doctrine métaphysique des sens n'a donc été qu'une corruption systématique ajoutée à la corruption naturelle, et une apologie de tous les vices. C'étoit un moyen bien facile d'avoir une foule de sectateurs et de partisans ; et l'on sait que les sophistes, comme les charlatans, aiment beaucoup la foule. Cette doctrine sensuelle a tant d'attraits par elle-même, pour l'esprit grossier du vulgaire, qu'elle n'a pas besoin du charme de l'éloquence pour se faire goûter. Aussi, rien de plus sec, de plus froid et de plus languissant que tous les discours et les écrits des nouveaux Epicuriens ; en quoi ils ont bien imité leurs anciens devanciers qui étoient regardés comme les plus mauvais écrivains de la Grèce ; tandis que les philosophes de l'ame et des mœurs, les Platon, les Xénophon, les Théophrastes, et Cicéron leur imitateur étoient

les plus éloquens. Et comment, en effet, la basse sensualité éleveroit-elle l'esprit à cette hauteur d'idées et de sentimens que l'ame seule peut inspirer? Il en a été de même parmi nous; et sans parler des Pascal, des Bossuet, des Fénélon, des Labruyère; pour nous borner à celui qui, de nos jours, a combattu le plus fortement en faveur du *sens moral*, contre les docteurs des *sensations physiques*, Jean-Jacques Rousseau les laisse tous bien loin derrière lui, par son génie sublime et sensible, et par les charmes de son élocution. Et cette gloire de l'ame et de l'intelligence dont nos Epicuriens font si peu de cas, n'est pourtant pas à l'abri de leur jalousie. En combien de manières n'ont-ils pas déchiré sourdement et publiquement l'éloquent adversaire de leurs *doctrines désolantes?* Pourquoi Saint-Lambert lui-même, qui parle si bien contre l'envie, peut-être parce qu'il croit faire envie, pourquoi n'a-t-il pu se défendre de cette passion jalouse dans un long portrait de J.-J. Rousseau qu'il n'ose nommer, et qu'il défigure ainsi sous le nom de *Cléon*. « .... Il avoit plus
» de dialectique que de logique, plus de chaleur
» que de lumières; on le trouva éloquent raison-
» neur, et ignorant. Il fit une grande impression
» sur les têtes foibles, et n'obtint pas l'estime des
» autres. Il soupçonna ce qui lui manquoit, et se
» mit à fréquenter le Lycée; il puisa dans cette

» école des idées sur l'origine des sociétés, sur les
» principes des gouvernemens divers, sur le carac-
» tère de l'homme, sur les fondemens de la mo-
» rale ; mais il s'ennuya de n'être que disciple, et
» il voulut bientôt disputer contre ses maîtres. Ils
» le traitèrent avec les égards et la bonté que de
» vrais sages ont pour un jeune homme dont les
» talens peuvent être utiles un jour ; leur indul-
» gence polie offensoit Cléon ; il étoit désespéré
» de leur devoir ses lumières ; il cessa bientôt de
» l'avouer. Il prit une route différente de celle
» que ses maîtres lui avoient tracée ; il mêla des
» sophismes qui étoient à lui aux vérités qu'il te-
» noit d'eux. Il ne tarda pas à se déclarer leur en-
» nemi ; mais ils ne furent pas les siens, et plu-
» sieurs d'entr'eux lui firent passer des secours ; il
» les recevoit par les mains d'un domestique qui
» avoit soin de dire aux bienfaiteurs que son maî-
» tre ignoroit leurs bienfaits ; et Cléon eut en
» même tems l'avantage de recevoir et le plaisir
» de ne rien devoir. Il servit long-tems le parti du
» peuple, qui étoit opposé à l'ordre, aux bonnes
» loix, et par conséquent à la doctrine des philo-
» sophes..... S'il eut quelque tems l'amour de la
» multitude, il ne se concilia pas *celle* de la
» société. Aviez-vous l'audace de lui faire un pré-
« sent ? vous vouliez l'avilir ; lui rendiez-vous un
» service ? vous vouliez l'enchaîner. A peine pou-

nouvellé d'Epicure et d'Helvétius, il faut également rendre justice à la partie de ce *œuvres philosophiques*, dans laquelle nous avons remarqué des sentimens nobles et vrais, tout-à fait opposés à la théorie des sensations physiques. Nous voulons parler du volume qui a pour titre *Analise de la société*, où l'auteur entraîné par l'impression morale des grands exemples de courage et de vertu, oublie heureusement son système pour se livrer, autant qu'il le peut, à ce mouvement de l'ame qui est le plus sûr et le meilleur juge des belles actions.

Ne nous arrêtons pas à ce que dit l'auteur sur l'origine des sociétès, source de conjectures qui ne sera jamais épuisée ; cette matière n'est pas traitée ici avec cet intérêt et cette raison supérieure qui distingue d'autres écrivains. Observons seulement qu'il commence la société par la démocratie. Il est plus naturel de croire, et les faits connus le confirment, que le pouvoir paternel ou patriarchal a précédé tous les autres, et qu'il a donné naissance à une sorte de monarchie.

Nous pensons, comme lui, que les premiers gouvernemens se fortifièrent par la religion; mais qu'elle ait été, comme il le dit, *un supplément à la morale*, c'est une opinion démentie par tous les anciens législateurs qui ont appuyé la morale et les loix sur la religion. L'auteur même est forcé d'en convenir, à sa manière, c'est-à-dire en appel-

de traits de bienfaisance. N'est ce pas au contraire, quand la bienfaisance est souvent pratiquée, une raison pour l'histoire d'en faire peu de mention? Lorsque nos journaux citoient des traits de bienfaisance, quand l'académie françoise leur donnoit des prix, étoit-ce une preuv e que la bienfaisance fût bien commune parmi nous?

Quant aux déclamations sur la politique des prêtres Egyptiens qui s'étoient réservés la science dont ils faisoient au peuple le plus grand mystère, cette politique étoit fondée sur une importante vérité: c'est que la science n'est bonne qu'aux bons esprits; elle est un poison pour les mauvaises têtes et pour les esprits foibles.

En parlant des Perses, l'auteur nous dit qu'ils avoient *un usage de la dernière barbarie.* Un criminel condamné à mort, étoit revêtu des habits royaux, placé sur un trône et jouissant de tous les plaisirs dont un monarque peut jouir; il descendoit du trône pour expirer dans de longs tourmens.

Il falloit nous expliquer pour quel genre de crime ce supplice étoit destiné; si c'étoit pour crime d'ambition, cet usage n'étoit point si barbare.

La religion des Chinois procure à l'auteur une bonne occasion d'exprimer sa pensée sur la divinité: pourquoi n'avoir pas commencé par là son *Analise de l'homme* et son *Cathéchisme*? Mais que devenoit son système?

« Sans me jetter, dit-il, dans des questions que
» l'esprit humain ne décidera jamais, *j'oserai* dire
» que nous voyons dans toute la nature une puis-
» sance active, un ordre, des desseins, des qua-
» lités qui doivent produire certains effets, et que,
» si nous n'avons pas de la divinité une connois-
» sance démontrée, nous en avons du moins une
» croyance que nous devons à un sentiment sus-
» ceptible de plus ou moins de force, et qui tient
» beaucoup du sentiment de l'évidence.... *Croyons*
» *donc* en Dieu; croyons y comme nous croyons
» à l'exsitence de nos penchans, de nos qualités,
» des causes de nos sentimens : nous les sentons en
» nous, et nous sentons aussi l'existence du pouvoir
» intelligent qui produit, arrange, conduit et dé-
» truit tous les êtres. »

Ne chicanons pas cette profession de foi sur quelques termes un peu équivoques; applaudissons plutôt au courage du philosophe qui *ose* croire en Dieu, et qui invite son siècle à y croire.

Je passe tout ce qui concerne les divers gouvernemens de la Grèce; matière si rebattue depuis tant de siècles et par tant d'écrivains, qu'il faut bien du génie pour la rajeunir. C'est une prétention que notre auteur n'a pas eue. Mais je n'oublierai pas qu'il finit le chapitre des Athéniens par quelques mots remarquables sur les sophistes. J'ai peine à croire qu'en faisant d'eux ce petit portrait,

Il n'ait pas jetté les yeux sur ceux de sa connoissance.

« Les sophistes disputoient de tout, prouvoient tout, ignoroient tout ; ils avoient beaucoup d'idées subtiles, sans en avoir de précises ; ils introduisoient par leurs leçons et leur exemple, l'abus des mots ; ils déplacoient les bornes du bon et mauvais goût, du juste et de l'injuste ; ils jettoient de l'obscurité sur des matières que les sages, le sentiment, le bon sens avoient éclairées. »

Passons encore les petits chapitres sur les Carthaginois et les Romains. Venons à l'histoire moderne beaucoup mieux analisée que l'ancienne. J'invite les lecteurs à donner quelque attention à l'article de *Venise* qui m'a paru traité avec beaucoup de sagesse. L'histoire de notre nation fixe ma curiosité. L'auteur n'observe pas que la France a été le pays de l'Europe qui a pu se flatter d'avoir eu un plus grand nombre de bons et grands rois ; mais il a soin de louer ceux qui le méritent ; et l'on ne remarque point dans ses jugemens, la partialité de Voltaire contre les princes religieux, tels que Charlemagne et S.-Louis.

Après avoir détaillé tout ce que firent les monarques François pour diminuer les inconvéniens de la féodalité, et pour élever le peuple à une condition plus libre et plus heureuse, Saint-Lambert ajoute :

« C'est dans le moment où les abus des droits

» féodaux étoient ou réprimés par les loix, ou cé-
» doient peu à peu à l'humanité chevaleresque et
» à l'esprit de religion, c'est après quelques règnes
» où l'on avoit admis la classe du peuple à l'as-
« semblée générale de la nation, c'est lorsque cette
» classe composoit une partie de la magistra-
» ture, c'est lorsque le peuple étoit protégé, et
» avoit plus rarement besoin de l'être, que les
» paysans, dans presque toutes les parties du
» royaume, se revoltèrent contre le Dauphin, et
» voulurent massacrer la noblesse..... Ils mirent
» le feu aux châteaux, et firent mourir dans les
» supplices les plus recherchés, ceux qui les habi-
» toient; ils y forcèrent des mères de manger leurs
» propres enfans. Le dernier degré de la cruauté
» n'étoit pas encore le dernier degré de leur dépra-
» vation. Le voici : ces révoltés firent un serment
» par lequel ils s'engageoient à se livrer aux vices
» opposés à ces vertus aimables ou sublimes que
» les chevaliers faisoient serment d'honorer et de
» suivre. Plus braves et mieux armés que les insen-
» sés atroces qu'ils alloient combattre, les nobles
» en tuèrent un grand nombre; mais peut-être au-
» roient-ils succombé, si les chevaliers étrangers
» n'étoient venus à leur secours : il en vint d'Es-
» pagne, quelques uns d'Allemagne, et un plus
» grand nombre d'Angleterre. Ces hommes géné-
» reux, malgré la jalousie qui divisoit les deux

» nations, vinrent sauver leurs frères d'armes, et
» arracher la France aux tigres qui la dévoroient.
» La noblesse fut victorieuse; et autant qu'il fut
» possible, elle pardonna. »

Ce trait fait assez voir quelle admirable institution étoit la chevalerie; c'étoit le triomphe de l'héroïsme. Saint-Lambert n'oublie jamais de donner les plus grands éloges à cette institution sublime; et du moins il ne partage point la basse manie de quelques petits philosophes, même ennoblis, qui n'étant pas seulement capables d'admirer des sentimens si héroïques, ont trouvé plus facile de les railler.

J'ai lu avec le même plaisir les éloges que notre philosophe donne à Louis XII, le père de son peuple; et ces éloges ce sont des faits, seule manière de louer dignement les grands hommes. Mes lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici ce passage.

« Louis XII étoit né sensible et tendre....... Simple et frugal dans ses mœurs, il eut la force d'obliger ses femmes à le devenir, et cependant il les aimoit avec passion. L'usage étoit établi depuis long-tems, d'accorder au prince qui montoit sur le trône un *impôt* (1) considérable, dont une partie devoit être pour son usage, et le reste employé

---

(1) Un don n'est pas un impôt.

aux funérailles du roi qui venoit de mourir. Louis XII, qui a été depuis imité par Louis XVI, refusa ce don de ses peuples. Il fit faire à ses frais de magnifiques funérailles à Charles VIII, dont il avoit plus d'une fois encouru la disgrace. On ne voit pas que, dans tout le cours de son règne, la vengeance soit entrée dans son cœur. On sait combien il croyoit avoir à se plaindre du duc et de la duchesse de Beaujeu ; ils n'avoient qu'une fille, et les loix du royaume réunissoient, à leur mort, leurs biens à la couronne ; Louis les fit passer à la fille du duc de Beaujeu, et lui fit épouser le duc de Montpensier. La Trimouille qui l'avoit vaincu et fait prisonnier, eut sa confiance et le commandement des armées.

Il y avoit dans l'Université un professeur qu'on appelloit Standonck. Par ses déclamations et ses intrigues, il avoit beaucoup aidé à indisposer l'Université contre le roi ; jugé par le parlement, il fut condamné à l'exil. Quelque tems après l'exécution de ce jugement, Louis XII apprit que Standonck avoit employé la plus grande partie des émolumens de sa place à encourager quelques écoliers pauvres qui montroient de la disposition aux lettres et à la vertu ; Louis versa des larmes, cassa l'arrêt qui condamnoit Standonck, et le rétablit dans sa place..... Louis XII convoqua les états généraux. Losqu'il fit son entrée dans la salle de l'assemblée,

tous les ordres, tous les députés, *saisis* à la fois d'un même mouvement, tombèrent à ses genoux, et levant les mains au ciel, rendirent graces à Dieu de la manière dont la France étoit gouvernée, et le remercièrent plusieurs fois de leur avoir donné un si bon roi. Ils conjurèrent Louis d'accepter le titre de leur père. »

Notre auteur parle de François I, comme on doit en parler; il loue sa grandeur d'ame, son esprit aimable, et ne dissimule pas ses fautes. Son fils Henri II, qui eut de la bravoure, mais un esprit foible, et plus de disposition à être gouverné qu'à gouverner lui-même, donne lieu à une observation assez fine, et qui a quelque chose de vrai.

« Ce prince, dit Saint-Lambert, excelloit à tous les exercices du corps; le plaisir de s'y distinguer fut un de ceux auxquels il étoit le plus sensible. Il perdoit dans la fatigue de ses jeux guerriers, son temps et l'aptitude à l'application. Ceux qui observent avec soin la nature humaine, ont remarqué que les organes délicats de la pensée s'affoiblissoient par les exercices qui fatiguent les autres parties du corps. L'homme qui se livre fréquemment à des jeux violens, à un travail pénible, n'imagine ni ne raisonne comme celui qui a fait un usage modéré de ses forces corporelles. On ne voit point que les grecs, qui ont rendu tant d'honneurs

aux athlètes, leur aient fait celui de les admettre aux charges publiques; on ne cite pas un seul athlète de l'antiquité, distingué par les lumières et les agrémens de son esprit. »

Il faut dire aussi que les organes de la pensée ne sont pas les mêmes dans tous les hommes, et qu'il en est beaucoup, même des plus vigoureux, qui sont incapables d'une forte attention d'esprit. C'est la réunion des forces corporelles et intellectuelles qui forme les vrais héros. Henri IV qui passa les trois quarts de sa vie dans les plus violens exercices et dans les fatigues continuelles de la guerre, n'en possédoit pas moins les plus belles qualités de l'ame et de l'esprit. C'est ce que Saint-Lambert va nous dire lui-même dans le beau portrait qu'il fait de ce grand roi. Après avoir distribué également le blâme aux deux partis, sans dissimuler, comme beaucoup de philosophes, l'audacieuse rébellion des protestans qui vouloient fonder une république au milieu du royaume, et dont le plan étoit bien connu, l'auteur parle ainsi du héros qui mit fin à tant de calamités.

« Il n'y a peut-être pas d'exemple dans l'histoire, que, dans ces moments où des états étoient déchirés par des troubles qui en faisoient la honte et le malheur, il soit arrivé l'homme qui avoit les talens, les qualités, les vertus les plus nécessaires pour ramener promptement dans son pays l'ordre

et la raison. Henri IV étoit le roi que devoit demander la France pour la délivrer de ses folies. Henri avoit, non seulement toutes les plus belles vertus, la bienveillance, la justice, le courage, mais il en avoit souvent l'enthousiasme, et cet enthousiasme n'ôtoit rien en lui à la réflexion. C'est après avoir préparé la victoire par les plus savantes manœuvres, que, dans les champs d'Ivry, au moment de commencer le combat, il lève les yeux au ciel et s'écrie: *Grand Dieu, si ma cause est juste, donnez-moi la victoire.* C'est lorsque les rebelles viennent de prendre la fuite, qu'il court à la tête de ses soldats qui les poursuivoient, et leur crie: *François, sauvez les François.* C'est au milieu, c'est au commencement d'une bataille, c'est dans les discussions d'un conseil qu'il lui échappe de ces mots sublimes, qui sont les saillies de sa grande ame, et qui feroient un honneur immortel au poëte qui les auroit inventés. »

Sans doute Saint-Lambert, en écrivant ceci, pensoit au poëte qui a dédaigné d'en faire usage dans sa Henriade.

Nous sommes étonnés que notre auteur ait à peine fait mention du vertueux Sully, peut-être plus admirable comme ministre, que Henri même comme roi. Il a réservé son admiration pour Richelieu, très-grand politique et homme d'état, mais.

bien moins digne de cette vénération profonde que Sully inspire à tous les bons esprits. Nous ne pouvons nous dispenser de transcrire l'éloge de Corneille, qui nous semble une sorte d'expiation de l'injustice de l'auteur des *Saisons*, lorsqu'il mit ce grand homme aux pieds de Voltaire.

« Corneille, nourri des idées chevaleresques et romaines, peignit avec tant de force l'enthousiasme de la vertu, celui de la patrie, celui de l'honneur ; les impressions qu'il fait sont si profondes, qu'il est difficile que le caractère des spectateurs, à la représentation des pièces de ce grand homme, ou des lecteurs de ces mêmes pièces, ne prennent quelques *nuances* des qualités et des sentimens qu'ils viennent d'admirer. Ainsi les lettres élevoient les ames, avant que la philosophie pût les éclairer. »

Les ames élevées ont bien des lumières, elles sont à la source. Il faut croire que la philosophie de notre siècle n'a pas puisé si haut ses nouvelles lumières, puisque les ames qu'elle a éclairées sont tellement déchues de cette élévation.

« J'arrive enfin, continue Saint-Lambert, au règne de ce prince (Louis XIV) qui conduisit presque à son terme le grand ouvrage de ses prédécesseurs, et qui, pendant soixante années, a travaillé au bonheur et à la gloire de sa patrie. Il a conservé au clergé, à la noblesse, à la magistra-

ture la considération qui les rend uiles ; il leur a ôté leurs prétentions exagérées. Parmi les rois qu'on accuse d'avoir voulu porter trop loin leur autorité, il y en a bien peu que la philosophie excuse autant que Louis XIV. Témoin, dans sa jeunesse, de l'inquiétude, des caprices séditieux, de la folie de ceux des membres de la nation qui devoient avoir le plus de sagesse, il dut se croire à la tête d'un collège d'enfans indociles auxquels il falloit un précepteur sévère. Il aimoit l'ordre, il voyoit celui qui convenoit à son royaume, il le suivit, il le fit suivre, il le fit aimer...... Louis, ce père d'une famille immense, hâtant *chez elle* le progrès des lumières et des mœurs, a été le bienfaiteur de tous les peuples...... La France, après avoir loué longtems Louis XIV avec l'enthousiasme de l'admiration et de la reconnoissance, l'a censuré plus qu'il ne méritoit de l'être ; elle l'a trop oublié. »

La peinture de la régence et du règne de Louis XV est un peu sèche ; il est vrai qu'il faut un Tacite pour donner l'intérêt du coloris à des figures mornes, à des événemens sans gloire, à des mœurs corrompues. Saint-Lambert a usé de modération dans le jugement qu'il porte de Louis XV et qu'il termine ainsi :

« Louis XV eut rarement de l'enthousiasme pour le mérite, il eut toujours pour lui de la considération ; les hommes estimables qu'on lui présentoit,

n'étoient pas charmés de son accueil, mais ils étoient contens. Ce prince eut des foiblesses ; et dans les dernières années de sa vie, il en eut qui devoient diminuer le respect qu'il avoit inspiré. Je n'en dirai que ce mot ; je n'aime point à flatter, *même* les morts ; (1) mais je n'aime point à rappeller les imperfections de ceux à qui ma patrie doit de la reconnoissance. »

Saint-Lambert n'a pas eu besoin de se mettre en garde contre la flaterie en parlant de Louis XVI ; il dit simplement le bien qu'a fait ce prince, et celui qu'il vouloit faire. Comme notre auteur s'arrête au commencement de la grande crise, il ne dit point comment Louis XVI fut récompensé de ses bienfaits et de ses bonnes intentions. La conclusion de son ouvrage est donc imparfaite, mais elle est prudente. Au reste il se montre partout opposé au projet insensé d'une démocratie de trente millions d'hommes, et partisan déclaré de la monarchie paternelle. Les passages que nous avons cités sont d'un style sage et froid ; il n'est pas assez ému des grands traits qu'il rappelle ; son ame paroît assoupie en admirant. Ce n'est point ainsi que Plutarque nous retrace les belles actions de ses héros ; ses récits pleins de vie et de vérité, nous attachent, nous entraînent et nous transportent sur la scène où il

---

(1) Il ne faut pas un grand effort de courage pour ne point flatter *les morts*.

fait mouvoir ses personnages. Son admiration n'est ni emphatique ni sèche ; elle est naïve et touchante. On sent que sa vertu et sa sagesse ne sont point un calcul de l'esprit, mais une inspiration de l'ame. Aussi Plutarque n'étoit-il point de l'école voluptueuse d'Epicure qu'il combat sans cesse dans ses ouvrages, où même il a prouvé qu'en suivant cette doctrine sensuelle, il n'étoit pas possible de vivre heureusement.

SATIRIQUES DU DIX-HUITIEME SIECLE ; 2 *volumes in octavo. A Paris*, *chez* COLNET , *libraire*, *rue du Bacq N°.* 618, *an IX.*

Qu'un homme d'un talent rare ait un grand travers, vous verrez aussitôt la foule de ses imitateurs s'imaginer que ce travers d'esprit est la cause de son talent, et se faire un mérite suprême d'exagérer tous ses défauts. Tels furent les satiriques de l'école de Voltaire : ils prirent aisément de leur maître la licence irréligieuse, une sorte d'insolence cynique et d'invective calomnieuse ; à son exemple encore, ils détournèrent la satire de toute espèce d'utilité morale pour l'employer à leur vengeance personnelle, appellèrent le mensonge au secours de leur philosophie, et crurent soutenir leur foible réputation en diffamant leurs ennemis : mais Voltaire qui les animoit de sa colère, n'avoit pu leur transmettre ni sa souplesse légère, ni sa facilité piquante à manier le sarcasme, ni son talent ingénieux, ni son élégance poëtique. Ils exhalèrent donc leur fureur philosophique en des libelles si grossiers qu'ils eurent besoin, pour la plupart, de se cacher sous le honteux manteau de l'anonime; et ces écrits clandestins piquèrent si peu le goût du public, qu'il n'eut jamais envie d'en connoître les auteurs. On a deviné seulement, et peut-être on s'est trompé, qu'une

de ces pièces remarquables par l'âcreté du style, étoit de Condorcet : c'est *la satire des satires*, qu'on trouve dans ce recueil. L'auteur, quelqu'il soit, s'y donne pour un vieillard qui *n'a que trop acheté, par quatre-vingt hyvers, le droit si dangereux d'être vrai dans des vers*. On voit qu'il croyoit faire des vers ; mais il ne croyoit pas faire une satire, car il se déchaîne avec violence contre ce genre, et il avoit ses raisons : quand on fait un libelle on doit craindre la satire. Choisissons le passage le plus honnête pour donner une idée de la manière dont l'anonime usoit, sans danger, *du droit si dangereux d'être vrai dans des vers* ; il vient de parler du siècle de Louis XIV, et il ajoute :

Cet âge qui n'est plus en vaut sans doute un autre.
Non pas que, tourmenté de regrets douloureux,
Vieillard triste, épousant d'impuissantes colères,
D'un encens indiscret j'aille *enivrer nos pères*,
Pour le plaisir malin de flétrir leurs neveux.
Tous ces sarcasmes vains que, de son banc poudreux,
Lance contre son siecle un Caton de l'école,
Ne sont aux yeux du goût qu'une froide hyperbole ;
On a vu, de tout tems, un troupeau d'écrivains
Intenter *le* procès à leurs contemporains :
Fréron regrette l'âge où Louis le superbe
Noyoit les Hollandois pour punir un bon mot,
Préféroit au grand Bayle un rimailleur dévot,
Et faisoit en public, pour la gloire du verbe,
Pérorer au gibet l'orateur huguenot :

Mais du tems de Racine on regrettoit Malherbe,
Et du tems de Malherbe on regrettoit Marot.

Notre philosophe anonime est aussi habile à manier la raison que la poësie. Fréron ne vouloit pas, plus que lui, *enivrer les morts de son encens ;* et s'il regrettoit le beau siècle de Louis le Grand, ce n'étoit point parce que ce monarque avoit *noyé les Hollandois pour punir un bon mot.* C'est la première fois qu'on nous donne les Hollandois pour des diseurs de bons mots ; ils ne doivent pas craindre d'être noyés pour ce défaut là. Ce n'étoit point un *rimailleur* que Louis préféroit à Bayle ; c'étoit Racine, c'étoit Despréaux, et certes il avoit bien raison. Que signifie l'*orateur huguenot qui pérore au gibet pour la gloire du verbe ?* Si l'auteur a voulu dire autre chose, il n'a pas sû le dire. Ce qui manque surtout de bon sens, ce sont les deux derniers vers, qu'on a pourtant cités plus d'une fois comme une maxime merveilleuse pour fermer la bouche aux censeurs de notre siècle. Qu'y avoit-il d'étrange que les odes de Chapelain, de Perraut, et même celles de Racine quand il débuta au Parnassse, fissent regretter Malherbe pour le genre lyrique ? Qu'y avoit-il d'étonnant que, du tems de Malherbe, le ton burlesque et grossier qui régnoit chez la plûpart des faiseurs d'épigrammes ou de madrigaux, fît aussi regretter l'élégant et gracieux

badinage

badinage de Marot, puisque Despréaux l'offroit encore pour modèle aux poëtes de son tems ?

Si l'on me demande ce que c'est qu'un Mr. *Guiétand*, autre satirique philosophe, je répondrai que je n'en sais rien; mais les vèrs suivans feront suffisamment connoître combien il étoit digne de la cause qu'il défendoit :

Pour fêter ces Midas, et grossir leur cohorte,
Gilbert, d'un front d'airain, Gilbert, de porte en porte,
S'en va corner ses vers; ayant, en ce métier,
Colletet pour exemple, et Boileau pour croupier;
Et prédicant gagé, que l'intérêt anime,
Vend, à deniers comptans, sa haine et son estime.

Nous ignorons quel motif de vengeance animoit contre Rivarol, M. Flins aussi connu que M. Guiétand: mais avec quelle amertume, et de quelles couleurs ternes n'a-t-il point barbouillé le portrait de l'ingénieux auteur du *Chou et du Navet !*

Je n'opposerai pas, en censeur plagiaire,
Sa qualité de comte aux titres de son père;
Tout le monde l'a fait : je ne le peindrai pas
Changeant de nom, de mœurs, de posture et d'états;
Ces traits ont dès long-tems épuisé la satire,
Et l'on en a tant ri qu'on ne peut plus en rire.
Le peindrai-je, au milieu d'un cercle adulateur,
De ses rares talens intrépide flatteur,
Racontant comme un soir, à souper chez Monville,
Il chantoit les jardins dont il dota Delille;

Comme il doit enseigner l'éloquence à Buffon,
L'algèbre à Condorcet, à Chérin le blason,
Et comme il doit, aidé de deux Rois ses confrères,
Remonter dans Milan au trône de ses pères?
On sait qu'il remporta, sous le nom de ses gens,
Le prix de la vertu, pour payer les Sergens.
Des princes détrônés ô destin déplorable!
Sa Cour l'a délaissé dès qu'il ferma sa table;
Mais son esprit du moins l'a vengé du traiteur;
Il a traduit le Dante, et sa noble candeur
A l'Europe, à Baguol, prouve avec énergie
Que tout l'Enfer contient sa généalogie.
L'offrirai-je à vos yeux sous de moins nobles traits,
Avec acharnement se vengeant des bienfaits?
Non; mon pinceau lassé lui fait grace des vices.

C'est ainsi que traitoient la satire des écoliers philosophes qui, au défaut de bonnes plaisanteries et de couleurs riantes ou poétiques, entassoient les injures et les personnalités. Après quoi, ils crioient que la satire est méprisable par sa facilité, et qu'elle est le talent de ceux qui n'en ont pas. On auroit dit qu'ils faisoient des satires pour mieux décrier le genre satirique.

Si quelqu'un auroit dû se croire à l'abri d'une diatribe pleine de fiel et d'aigreur, c'étoit le doux et tendre Colardeau qui n'offensa jamais personne, et à qui l'on ne pouvoit reprocher qu'un excès de paresse et de modestie. Cependant il ne put échapper au *coup de patte* d'Archiloque Lebrun, qui

ne fit point patte de velours, mais d'une griffe déchirante martyrisa l'aimable poëte, sans lâcher prise, et versa sur lui des flots de bile dans une pièce de trois cents vers. La colère aveugloit à tel point le donneur de *coups de patte*, qu'il croyoit se justifier en disant :

Sans doute on peut blâmer dans Colardeau
Ce qu'en Cotin blâma jadis Boileau.

D'abord Colardeau n'étoit point un Cotin ; et ce ne fut jamais à l'école de Despréaux qu'on apprit à plaisanter sur le ton dur, aigre, injurieux qui deshonore les vers suivans :

On rit de voir cet embrion mutin
Se courroucer en style de Cotin,
Et miaulant des vers avec sa chatte,
Mettre avec art *un carquois dans sa patte.* (1)
. . . .
Que j'aime à voir ce marmouset prudent
N'apprendre rien de peur d'être pédant ;
Toujours servil et malheureux copiste,
Suivre Pinchêne et Boyer à la piste ;
Pour Marsias abjurer Apollon,
Etre poëte à l'aide d'un Fréron ;
Car de tout tems la muse Colardière
A de Fréron partagé la litière.
L'honneur est grand ! mais est-il assez doux
Pour que Voltaire en doive être jaloux ?
Eh ! quels lauriers veux-tu qu'on te dispute,

(1) Expression de l'Epître à *Minette*, par Colardeau.

Froid Dramaturge ? est-ce ta double chûte,
Moment fatal où le public souffloit
Dans maint tuyau que tu nommes sifflet ?
Sont-ce les vers où ta Muse bouffie
Se plaint du fils de la belle Sophie ?
Est-ce l'Epître, imbécile fatras,
Malgré ta chatte, encor rongé des rats ?
Est-ce l'essor de ton Corbeau lyrique,
Qui, loin d'atteindre à l'essor pindarique,
Rampe et croasse aux fanges d'Hélicon ?
Es-tu si fier du vil rang de Gâcon ? etc.

On ne peut trop répéter que la satire s'avilit et manque son but en s'exprimant avec tant d'injustice et d'aigreur. Pour qui s'intéresse-t-on en lisant ces vers ? C'est pour Colardeau. On sent bien que, s'il eût été un *Gâcon*, l'on n'auroit pas pris la peine de faire trois cents vers contre lui ; et s'il y a quelque chose qui ressemble au style de ce Gâcon, ce n'est pas sûrement l'épître d'Héloïse; mais peut-être *la Muse Colardière qui de Fréron partage la litière.*

Dorat, qui se nommoit lui-même *le philosophe moitié gai, moitié chagrin*, faisoit, dans ses momens de gaîté, de petites satires assez légères contre les philosophes ; et quand il étoit chagrin, il en faisoit d'assez lourdes contre les anti-philosophes. Ce recueil en offre une de la dernière espèce où il met en scène l'un de ses critiques

avec Pégase. Ce critique n'avait pas plus désigné Dorat que tout autre poëte *fugitif*, en parlant

. . . . . De ces torrens du fugitives pièces
Qui, des lecteurs glacés recherchant les caresses,
D'un burin séduisant empruntent la faveur,
Et se vendent au moins à l'aide du Graveur.

Il est vrai que ce même critique s'étoit permis de dire ailleurs :

Dorat ne viendra point, en galant précieux,
Me lire avec fadeur ses vers délicieux
Où sans cesse il décrit mille faveurs reçues
Des plus rares beautés que jamais il n'a vues.

Dans un autre endroit, il disoit encore :

Le talent qu'on n'a pas le pouvez-vous donner ?
Dites-moi, ferez-vous un Boileau de Lemierre,
De Laharpe un Racine, et de Barthe un Molière ?
Dorat, dont vous blâmez le jargon en tout lieu,
Va-t'il, à votre gré, devenir un Chaulieu ?

Tout cela n'étoit ni méchant, ni injurieux ; ce n'est point là le ton d'un homme qui se fâche : mais la plûpart des auteurs ressemblent un peu à la femme de Socrate, d'autant plus furieuse contre son mari, qu'il rioit de sa colère. Dorat, dans son dialogue satirique, fait parler son cheval en philosophe: après quelques injures un peu brutales, accompagnées d'une menace de ruades, Pégase déclame un pompeux éloge de tous les ouvrages de Voltaire, et surtout de son *Essai sur l'histoire*

générale, production aussi vicieuse par le fonds que par la forme, et qu'il loue ainsi :

Ouvre, insigne menteur, ces annales brillantes,
Où chaque Nation contemple ses erreurs,
Ses tyrans, ses fléaux, surtout ses bienfaiteurs ;
Où Rome reconnoît ses brigues insolentes;
Où la philosophie, *avec légèreté*,
Des attentats des sots venge l'humanité,
Frappe *indistinctement* d'un joyeux anathême,
Les moines, les abbés, les papes, les Catins,
Insulte aux oppresseurs de vous autres humains,
Et montre à l'univers la liberté qu'il aime. etc.

Dorat ne manque pas de faire répondre le critique le plus plattement qu'il est possible; ce qui met fort à l'aise l'auteur du dialogue, en le rendant, il est vrai, fort insipide. Et à ce propos je remarquerai combien cette méthode des mauvais satiriques est maussade et mal adroite. D'abord celui que vous faites parler ainsi, peut justement vous accuser de lui prêter vos sottises, et de lui faire un masque de votre visage pour le rendre ridicule. Ensuite il est absurde de farcir une pièce de mauvais vers, et de prodiguer au lecteur le dégoût et l'ennui, pour avoir le plaisir de mettre beaucoup de platitudes dans la bouche de votre ennemi. Ce n'étoit pas ainsi qu'en usoit le grand Rousseau dans ses épîtres, lorsque, pour peindre le faux enthousiasme de Lamotte, il lui fait dire si naïve-

ment : *je m'égare ; pardon, Messieurs, j'imite trop Pindare ;* ou bien, quand il introduit, en passant, un autre poëte plus fameux encore que Lamotte, et dont l'orgueil se peint dans ce discours :

J'ai pris un vol qui m'élève au dessus
De la nature et des communs abus ;
Et le bon sens, la justesse et la rime
Dégraderoient mon tragique sublime.
. . . .
Ouvrez les yeux, ignorans sectateurs
De mes grossiers et vils compétiteurs :
Ils tirent tous leur lumière débile
Des vains secours d'une étude stérile ;
Pour moi, l'éclat dont je brille aujourd'hui
Vient de moi seul ; je ne tiens rien d'autrui.
Mon Apollon ne règle point sa note
Sur le clavier d'Horace et d'Aristote.
Sophocle, Eschyle, Homère ni Platon
Ne m'ont jamais rien appris. — Vraiment non ;
On le voit bien. etc.

Rousseau n'a pas besoin de prêter au personnage un style plat et trivial pour le tourner en ridicule. Ces vers sont très-bien écrits, et le ridicule n'en sort pas moins dans ce langage présomptueux. Ne sont-ce pas là les vrais sentimens de celui qui a dit qu'*il valoit mieux frapper fort que de frapper juste ?*

Ce n'est point là le modèle qu'a suivi Laharpe

dans *l'ombre de Duclos*, satire moins plaisante que le *Danchet aux Champs Élisées* de Piron, qu'on ne trouve pas dans ce recueil. Laharpe, qui ne rêvoit alors qu'au fauteuil académique, suppose que Duclos s'amuse dans l'Elisée à distribuer des brevets d'académicien. Les deux cents premiers vers de cette pièce sont un exposé glacial d'une si pauvre fable ; et l'ennui redouble quand on voit arriver un obscur *Bois-Robert* qui nous rappelle de vieilles anecdotes oubliées déjà du tems de Despréaux. Voici un échantillon du style :

L'Éternité s'abrège en disputant.
Sans la dispute, *où l'ame est aiguisée*,
On s'ennuiroit même dans l'Elysée.
Duclos surtout étoit de cet avis.
Naguère il vint dans le sacré pourpris,
Et rapporta du fleuve hypercritique
Un bon roman, un bon livre classique,
Avec finesse écrits par la raison ;
Tableau des mœurs et l'honneur de son nom.
A sa rencontre arriva maint confrère ;
Ceux qu'autrefois on voyoit sur la terre,
Au Louvre assis *dans le fauteuil à bras*,
Vinrent d'abord autour du Secrétaire. etc.

Toute la pièce est à peu près du même ton. Vous voyez que ce passage commence par une faute de bon sens : le tems peut s'abréger par la dispute ; mais il n'y a pas de moyen pour *abréger l'éternité*. Vous savez aussi que, s'il est reçu de dire : la

dispute aiguise l'esprit, il n'en est pas de même de l'ame, et qu'une *ame aiguisée* est une étrange expression. Enfin ces trois premiers vers sur la dispute vous paroîtront une imitation bien languissante de ceux de Lafontaine:

La dispute est d'un grand secours,
Sans elle on dormiroit toujours.

Il seroit trop long et trop inutile d'examiner les fautes de sens et d'expression que m'offriroit la suite de cette pièce; voyons plutôt comment Laharpe fait parler quelques-uns de ses nombreux ennemis, et entr'autres l'abbé Aubert qui, dans les *affiches de Paris*, avoit de tems en tems pincé Laharpe avec assez de succès.

Voici des vers, dit-il, sur ma perruque,
Et mon journal: on souscrit chez Moutard;
Et ma Psyché qui reste chez Moutard;
Et tous mes vers, on les lit chez Moutard....
L'académie à bon droit me réclame;
Je suis connu sur le pont Notre-Dame
Et chez Fréron; je viens peut-être tard:
La modestie est vertu de grande ame.
Quant à mes mœurs, nul soupçon, nul écart,
Et l'on se peut informer chez Moutard.

Ce ton niaisement burlesque paroît d'un si bon goût à Laharpe, qu'il le continue, avec délectation, dans la réponse de Bois-Robert:

. . . Ecoutez, il faut attendre, Aubert:

L'académie est encor philosophe ;
C'est un travers qui ne peut pas durer ; (1)
On en revient, vous pouvez espérer :
Bientôt sa porte, *à gens d'une autre étoffe*, (2)
Pourra s'ouvrir ; vous en serez l'honneur
Et l'ornement, et dans ce tems prospère,
Monsieur Fréron en sera Secrétaire,
Vous Chancelier, et Clément Directeur.
En attendant cette brillante époque,
Qui doit sans doute arriver tôt ou tard,
Mon cher Aubert, restez dans votre coque,
Dormez en paix, et soupez chez Moutard.

S'il y a quelque chose de plus trivial que ce tabarinage bourgeois, c'est le long discours prêté à Mercier le dramaturge : jamais le mauvais sens ne fut assaisonné de rimes plus insipides. Il est possible que Mercier s'exprime à peu près de même en prose ; il n'en est pas moins vrai que le ridicule de cette prose amphigourique demeure tout entier à Laharpe pour la peine qu'il a prise de l'habiller d'une quarantaine de mauvais vers.

Dans cette galerie de tableaux grotesques, le seul qui ait de l'agrément et quelque finesse, est celui où Dorat figure avec ses bagatelles et ses estampes. Encore les principaux traits sont-ils imités de la *Dunciade*, dont Laharpe dit tant de mal dans sa *correspondance* ; ce qui n'empêche

(1) Bois-Robert étoit prophète.

(2) Nouvelle prophétie ; mais l'*étoffe* n'a été que retournée.

pas que l'*ombre de Duclos* ne soit très-inférieure au chant du *Bûcher*, qui, à le prendre séparément, peut être considéré comme une fort bonne satire.

Le genre satirique, ainsi dégradé sous la plume des auteurs dont nous venons de parler, n'étant devenu entre leurs mains qu'une arme de haine pour venger les petits intérêts de leur vanité blessée, n'ayant aucun caractère de candeur, ni de justice, aucun but d'utilité morale ni littéraire, n'offrant au contraire que des exemples de mauvais style et de mauvais goût dans un mélange révoltant d'injures grossières et burlesques, ce genre, il faut le dire, est donc infiniment méprisable, surtout quand il est employé au nom de la philosophie, par de prétendus amis de la vérité et de l'humanité ; et il faut ajouter qu'aucun disciple de Voltaire ne s'est sauvé du mépris que mérite la satire si indignement avilie ; il n'en est aucun qui n'ait enchéri sur les défauts de son maître, et qui les ait rachetés, comme lui, par quelques beautés, ou du moins par les agrémens et la légéreté du style.

Mais si les écoliers d'une mauvaise philosophie ont deshonoré la satire, ceux qui s'étoient formés à une meilleure école, ont tâché de lui rendre son vrai caractère par la peinture des mœurs et des ridicules, en repoussant les maximes dépra-

vées des sophistes modernes, et en rappellant sans cesse les principes du bon sens et du bon goût. C'étoient ceux-là qui étoient les véritables philosophes, quoiqu'ils n'eussent point l'orgueil de se revêtir d'un titre d'ailleurs si profané par des imposteurs. Il ne sera pas difficile de faire voir que leurs ouvrages satiriques sont marqués au coin de cette vraie sagesse qui s'indigne contre le crime, qui arrache le masque au vice séducteur, qui raille les défauts et les impertinences, et s'arme de la vérité, non pour le plaisir de médire, même de ses ennemis, mais parce que la raison ne peut triompher que par la vérité.

Nous réservons pour un autre article ces nouveaux détails qui occuperoient ici trop de place; surtout ayant le dessein de prouver par de justes critiques, l'impartialité des éloges que nous avons à donner.

HISTOIRE DES PROGRÈS ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE DE MYSORE *sous les règnes d'*HYDER-ALY *et* TIPPOO-SAIB ; *par J.* MICHAUD. 2 *vol. in* 8°. *A Paris, chez* GIGUET *et compagnie, imprimeurs-libraires, rue de Grenelle St. Honoré, N°.* 42 ; 1801, *an IX.*

L'Indostan, qui fut jadis l'objet de la curiosité des sages, le devint ensuite de l'avidité des conquérans, et enfin se voit la proie des peuples de l'Europe qui se disent philosophes, mais qui sont, avant tout, marchands ou guerriers, et sont plus curieux de richesses que de sagesse.

Le plus cruel conquérant de ce beau pays fut le farouche Tamerlan, que l'histoire a nommé *le prince destructeur*. Sa famille donna long-tems des maîtres aux rives du Gange et de l'Indus. Les mœurs grossières des Tartares firent disparoître les douces vertus des Indous, et les loix toutes guerrières bannirent le repos et la sécurité que ce peuple trouvoit dans sa modération.

Ce fut long-tems après la mort de Tamerlan, que l'Indostan reprit son premier éclat, sous les règnes d'Acbar et d'Auremgzeb. Ce dernier étoit parvenu au trône par le meurtre de ses frères et l'emprisonnement de son père. Pendant quarante-sept années, il tint d'une main vigoureuse les rênes

d'une vaste monarchie, et le glaive de Mahomet suspendu sur la tête des sectateurs de Brama.

Ce ne fut qu'au moment où la mort alloit lui arracher le sceptre qu'il eut des remords sur le cruel usage qu'il en avoit fait. » Si l'on peut, disoit ce » prince à deux de ses fils, si l'on peut s'oublier au » faîte de la prospérité, le jour du recueillement » est inévitable. De quelque côté que je porte mes » derniers regards, je ne vois que la divinité. »

Ce fut sous le règne de Feroksère, arrière-petit-fils d'Auremgzeb, que la compagnie angloise obtint le fameux Firman qui fut comme la charte de ses privilèges dans l'Inde. Dans l'espace de onze ans, onze princes se montrèrent sur le trône pour en disparoître aussitôt. L'Indostan ainsi agité de dissentions civiles, fut aisément envahi en 1738, par l'usurpateur de la Perse, le fameux Thamas-Koulikan qui extermina plus de cent mille Indiens, et remporta en Perse des trésors estimés plus d'un milliard.

Il n'est plus de patrie pour un peuple ainsi tourmenté et sans cesse exposé aux dévastations ; il n'est pas étonnant qu'il témoigne tant d'indifférence sur les conquêtes des Européens, qui, en se mêlant dans ses querelles, ont su s'étendre dans leurs possessions. La dernière conquête de cette belle partie du globe étoit réservée au génie du commerce, qui sait, mieux que les guerriers, mettre les victoires à profit.

» Depuis trente ans, dit l'auteur, l'histoire de
» l'Europe se mêle à celle de l'Inde. . . . Ce ne sont
» plus les mêmes intérêts qui font mouvoir de nos
» jours les gouvernemens. Il y a deux cents ans
» que l'honneur étoit en possession de faire la
» guerre et la paix. On avoit de l'ambiton; on n'a
» plus que de l'avarice. Un clou de gérofle est de-
» venu quelque chose dans la balance politique. La
» plûpart des guerres qui se sont faites dans notre
» siècle, ont eu pour objet les avantages du com-
» merce; et bientôt, peut-être, il suffira de pla-
» cer quelques chiffres pour écrire l'histoire des
« nations. «

L'Angleterre, qui a mieux senti que la France l'importance des conquêtes commerciales dans l'Inde, les a suivies avec plus d'opiniâtreté. Elle a profité également des divisions de l'Europe et de celles de l'Indostan; et les trésors de l'Asie lui ont servi à faire mouvoir l'Europe.

Après ces notions préliminaires, l'auteur vient aux événemens qui ont préparé la chûte de l'empire de Mysore, un des plus vastes et des plus formidables de l'Indostan. Hyder-Aly, fils d'un officier de cavalerie de l'empire de Mogol, étoit à Dély, dans son enfance, quand le célèbre Nadir y porta la terreur de ses armes; sa jeune imagination s'enflamma à la vue des triomphes de Tamas-Koulikan. A l'âge de vingt-un ans, Hyder avoit

fait une campagne glorieuse sur la côte de Coromandel. Le roi de Mysore le mit à la tête de ses troupes, et ce jeune chef de l'armée songea dès lors à être le chef de l'état. Il vint assiéger son prince dans Seringapatam, le relégua dans son palais, et se contenta du titre de régent ; mais il régnoit ; il enrichit l'armée, et son gouvernement parut juste.

Le nouveau souverain de Mysore forma le projet de rétablir dans son entier l'empire d'Auremgzeb ; il subjugua aisément plusieurs nations indiennes ; mais il avoit à vaincre les Anglois maîtres de plusieurs provinces de l'Inde. Hyder-Aly, compagnon d'armes du célèbre Bussy, avoit plus d'une fois combattu contr'eux sous les drapeaux François ; il résolut de les combattre encore et de leur opposer toutes les puissances de l'Indostan. Il se vit bientôt à la tête de trois cent mille Indiens, et d'environ huit cents soldats Européens. Les forces angloises s'élevoient à quatre-vingt-dix mille hommes dont la plûpart soldats d'Europe ; et leurs alliés y avoient joint vingt mille combattans.

La discipline Européenne décida les premiers succès de l'armée angloise ; mais Hyder-Aly, secondé de son fils Tippoo-Saïb, vengea plus d'une fois ses défaites ; enfin ses victoires le conduisirent jusqu'à Madras, où on dicta au conseil britannique la paix qui fut conclue en 1769.

Cette

Cette paix ne servit qu'à donner le tems au régent de Mysore de former une nouvelle ligue plus formidable encore des états de l'Indostan contre les Anglois. Sur ces entrefaites, la révolution des États-Unis alluma la guerre entre l'Angleterre et la France. L'océan Indien fut aussi le théâtre de leurs combats. Si les François eussent conservé dans l'Inde leur ancien ascendant, ils auroient profité de la ligue formée contre les possessions Angloises; mais les beaux jours du gouvernement de Dupleix n'étoient plus: Les François étoient réduits dans l'Inde à la qualité de facteurs ou de marchands; et Hyder-Aly avoit perdu un allié sur lequel il comptoit le plus pour chasser les Anglois du territoire Indien.

Les conseils de Madras et de Calcutta, désespérant de vaincre la nouvelle confédération entreprirent de la diviser, et y réussirent. Hyder-Aly bientôt abandonné à ses propres forces, n'en fut pas moins terrible; il porta le fer et la flamme dans le Carnatic. Un ouragan de feu brûla toutes les moissons, dévora toutes les habitations, consuma tous les temples; et les habitans de tout âge, de tout sexe, de tout rang, n'échappèrent aux flammes que pour être massacrés. La capitale du Carnatic, devant laquelle les Anglois furent battus deux fois, fut prise par le vainqueur. Hyder-Aly se faisoit proclamer par tout le sauveur

de l'Inde ; il se préparoit de nouveau à faire le siège de Madras. Tippoo-Saïb avoit mis en pleine déroute le général Matthews, sur la côte du Malabar; mais au moment où Hyder touchoit à la victoire, la politique des Anglois vint rendre encore son courage et ses exploits inutiles : ils attirèrent à eux les alliés de leur ennemi qui, réduit à lui-même contre tant de puissances, et furieux du perfide abandon des Indiens, tomba dans les accès du plus sombre désespoir, suivi bientôt d'une maladie cruelle. La mort qui le frappa le 9 Décembre 1782, priva l'Indostan de son libérateur, et délivra les Anglois du plus formidable ennemi qu'ils aient eu dans les Indes orientales. Cet usurpateur se fit pardonner son ambition par de grandes qualités, et son crime fut en quelque sorte réparé par sa gloire. Sa mort répandit la consternation parmi ses soldats qui le regardoient comme leur père. Son corps fut porté à Seringapatam où il fut enterré, au milieu des gémissemens du peuple et de l'armée.

Hyder-Aly avoit confié l'accomplissement de ses grands desseins à son fils Tippoo-Saïb ; la conquête de l'Indostan, sans être au-dessus de son ambition, étoit au-dessus de ses forces. Tippoo avoit l'esprit orné, mais borné; il n'avoit pas cette prévoyance qui prépare les événemens, et cette sagesse qui les met à profit. Audacieux sans pru-

dence, et même sans énergie contre les obstacles, une opiniatreté insensée lui tint lieu de fermeté. Ayant plus de vanité que de véritable grandeur dans le caractère, le titre modeste de régent ne lui suffit pas, et il prit celui de sultan. Ébloui par l'appareil du pouvoir, une trop grande confiance en ses forces l'entraîna dans de folles entreprises où il a perdu l'empire et la vie.

Les Anglois, toujours habiles à profiter des événemens, songèrent à augmenter les troubles qui devoient accompagner le changement de règne, et le général Matthews s'avança vers l'empire de Mysore. Plusieurs villes furent pillées et livrées aux flammes. Tippoo-Saïb qui étoit encore dans le Carnatic, abandonna ses conquêtes pour voler au secours de ses états. Ce prince, ayant sous ses étendards plusieurs détachemens françois, arriva bientôt dans le Canara, et surprit les Anglois au milieu des querelles élevées pour le partage du butin. Il les attaqua, les mit en déroute, leur tua plus de deux mille hommes, prit leur artillerie et leurs bagages, les assiégea dans Hyder-Nagur où ils s'étoient retirés, et les força de capituler. Le vainqueur ne mit pas plus de modération dans son triomphe que les Anglois n'en avoit mis dans le leur. Le général Matthews, son frère, et plusieurs officiers Anglois périrent dans les plus cruels tourmens, après avoir été couverts d'insultes par la

populace. « On ne peut s'empêcher de dire, ob-
» serve l'auteur, que tant de persécutions avoient
» été provoquées par la mauvaise conduite des
» généraux Anglois. Si le gouvernement Myso-
» réen avoit eu, comme les Européens, des histo-
» riens pour exposer ses griefs et ses plaintes, il
» n'auroit pas manqué de reprocher aux Anglois
» leur invasion, ... la violation des traités les
» plus saints, et le mépris des premières loix de
» la nature qui donne à chaque peuple un asyle
» sacré dans son territoire et sa patrie. Je ne fais
» point cette observation pour justifier la barbarie
» de Tippoo-Saïb; mais l'écrivain le plus impar-
» tial ne peut pas toujours se défendre d'un se-
» cret intérêt pour un malheureux prince qui n'a
» eu pour historiens que ceux qui ont envahi son
» empire, et lui ont arraché la vie. »

Typpoo, aidé par un détachement de François que commandoit Bussy, et secondé sur mer par l'escadre victorieuse du Bailly de Suffren, poursuivoit avec ardeur ses avantages contre les Anglois qu'il auroit réduits peut-être à la dernière extrémité, lorsqu'on reçut la nouvelle de la paix entre la France et l'Angleterre. Tippoo-Saïb, perdant ses auxiliaires, signa aussi un traité avec la compagnie britannique; et vers la fin de 1784, les puissances belligérantes se rendirent réciproquement les conquêtes qu'elles avoient faites. Enfin

cette guerre qui avoit menacé les possessions Angloises d'une destruction prochaine, assura plus que jamais la domination angloise dans la presque isle de l'Inde ; et en y détruisant l'influence des François, l'Angleterre y retrouva les avantages qu'elle venoit de perdre en Amérique.

Le Sultan de Mysore sut mettre quelque tems la paix à profit pour le bonheur de ses sujets et pour la splendeur de son empire. Il établit sa résidence à Seringapatam, heureusement située dans une isle formée par la rivière de Cauvery qui en défend l'accès, et de là il regnoit sur un vaste territoire, égal en étendue aux deux tiers de la France. Sa cour étoit devenue une des plus brillantes de l'Asie, et les Mysoréens furent, pendant huit années, le peuple le plus heureux de l'Indostan.

Tippoo-Saïb, fidèle à la politique d'Hyder, étoit resté l'ami des François, et toujours entraîné par l'impétuosité de son esprit vers les idées guerrières, il employoit le tems de la paix à conjurer un nouvel orage contre les possessions angloises. Pour se mieux assurer des dispositions du Cabinet de Versailles, il fit partir de l'Inde trois ambassadeurs qui s'embarquèrent à Pondichéry, le 22 juillet 1787, et arrivèrent à Toulon le 9 juin de l'année suivante. L'arrivée des trois Indiens à Paris fut un spectacle, et rien de plus : le costume

asiatique occupa bien plus les esprits, que l'importance de nos possessions dans l'Inde. Les ambassadeurs obtinrent une audience publique de Louis XVI, le 3 août 1788. On déploya tout l'appareil de la cour ; les envoyés reçurent l'accueil le plus distingué ; on leur donna des fêtes, et ce fut tout ; au sortir d'une guerre ruineuse, et pressé par la crainte des troubles intérieurs, Louis XVI ne put se décider à recommencer la guerre contre les Anglois. Il se contenta de cimenter l'alliance établie entre la France et Tippoo-Saïb, en attendant une époque plus favorable pour réaliser les espérances de son allié. Vaines espérances ! Ces deux Princes devoient périr tous deux, avant la fin du siècle, l'un, victime de ses vertus pacifiques, et l'autre, les armes à la main.

Les ambassadeurs retournèrent dans l'Inde, et arrivèrent à Seringapatam au mois de mai 1789. Ils furent assez mal accueillis du Sultan auquel ils ne rapportoient que de vaines protestations d'amitié de la part de la France, accompagnées de louanges pompeuses sur la splendeur de ce royaume et la magnificence de la cour de Versailles. Le Roi de Mysore ne les entendit qu'avec indignation ; il n'aimoit des François que leurs secours, et les haïssoit comme Européens ; ayant la prétention d'être un des plus grands monarques du monde, il ne pouvoit souffrir qu'il existât parmi des Chré-

tiens une monarchie plus florissante que la sienne. Il accusa ses ambassadeurs de l'avoir trahi dans leur mission, et les fit mettre à mort. On ne parla plus à sa cour des richesses des François ; mais au même moment, en France, on ne parloit que de la misère de ce même royaume qui éveilloit l'envie des peuples de l'Indostan.

Malgré le mauvais succès de son ambassade, Tippoo ne songea plus, pour son malheur, qu'à recommencer la guerre. Les Anglois, commandés par le Lord Cornwallis, et par le général Albercrombie, un des plus habiles et des plus malheureux généraux de l'Angleterre, s'avancèrent vers la capitale de Mysore, dans le dessein d'en faire le siège. Mais quand ils furent sous les murs de Seringapatam, les pluies firent déborder la Cauvery, et inondèrent toutes les plaines voisines ; ce qui obligea les assiégeans d'abandonner leur entreprise ; mais l'année suivante les armées Angloises s'avancèrent de nouveau dans le royaume de Mysore. Tippoo-Saïb, attaqué dans des retranchemens formidables, fut battu et repoussé jusque sous les murs de Seringapatam que les Anglois se disposèrent à prendre d'assaut. Tous les préparatifs étoient faits, quand les préliminaires de la paix furent signés. Tippo-Saïb cédoit la moitié de ses domaines, payoit un fort tribut ; et donnoit en ôtage deux de ses fils.

Depuis cette époque, il s'étoit fait un changement presque absolu dans le caractère de Tippoo; il ne songea plus qu'à venger l'affront de ses défaites; sa cour cessa d'être le séjour des plaisirs, et le deuil qui régna dès lors dans son palais, sembloit présager le renversement de son empire. Il se souvint qu'Hyder-Aly lui avoit dit en mourant, qu'on ne pouvoit vaincre les Européens qu'en les mettant aux prises les uns avec les autres, et il reporta ses regards sur la France: il espéroit de la République Françoise plus de faveur et de secours qu'il n'en avoit eû du monarque, surtout depuis les invasions des Anglois dans les possessions de cette république nouvelle. Après la prise de Pondichéry, un grand nombre de François, ruinés par la destruction de nos comptoirs, s'étoient répandus dans les cours de l'Indostan, et principalement à celle de Tippoo-Saïb, qu'ils nommoient *citoyen Sultan*. Ce prince, dont ils flattoient la haîne contre les Anglois, et auquel ils promettoient l'amitié de la grande nation, souffroit la familiarité républicaine, et se servoit d'un horloger françois qui savoit à peine écrire, comme de conseil et de secrétaire dans ses relations avec la France.

Dans ces entrefaites, la fortune jetta sur la côte de Malabar un petit corsaire de l'isle de France, commandé par un François nommé Ripaud. Il

fut conduit à Seringapatam, et interrogé par Tippoo lui-même. Ripaud n'hésita pas de se donner pour l'envoyé de ses compatriotes, et assura le roi de Mysore de la protection de la République Françoise. Ripaud, comblé d'honneurs et de trésors, assembla aussitôt un club de jacobins à Seringapatam, où il tint sa première séance le 5 mai 1797. Le corsaire en fit l'ouverture, en proposant à ses frères de Seringapatam de brûler tous les attributs de la royauté, et d'arborer le pavillon national, ect.

Toutes les folies de ce Ripaud n'empêchèrent pas le *citoyen Sultan* de décider dans son conseil, qu'on enverroit une ambassade au gouvernement de l'isle de France, et au Directoire exécutif de la République Françoise, pour obtenir des renforts contre les Anglois. Tout cela n'aboutit qu'à servir de prétexte aux Anglois pour attaquer Tippoo-Saïb ; et son ambassade lui valut un foible et funeste secours qui arriva au mois d'avril 1798. Les François reçurent un accueil proportionné à l'idée que le roi de Mysore s'étoit faite de la puissance de la République.

Les Anglois s'étoient beaucoup plus occupés, depuis quelques années, d'étendre leur commerce par la paix, que de défendre leur territoire par les armes. L'esprit mercantile avoit étouffé l'esprit militaire ; aucune précaution n'avoit été prise

pour se garantir d'une irruption ennemie. Ainsi l'Angleterre, malgré ses triomphes éclattans sur toutes les mers, étoit moins puissante dans l'Indostan qu'à la paix de 1792.

Telle étoit la situation des Anglois dans l'Inde, lorsqu'on y reçut l'avis de l'armement des François à Toulon. Le cabinet de Londres avoit bien conçu quelques soupçons sur les projets du Directoire ; mais un passage aux Indes par l'Égypte lui paroissoit tellement chimérique, qu'on ne prit d'abord que de foibles mesures pour s'y opposer. Mr. Dundas lui seul vit le danger. A la suite de ses représentations pressantes, cinq mille hommes bien disciplinés furent envoyés aux Indes, un mois avant le départ de la flotte de Toulon. Les allarmes des Anglois étoient augmentées par les projets connus de Tippoo Saïb. On avoit su son ambassade à l'isle de France, et le renfort de François qu'il avoit reçu dans son armée. On ne douta plus que ses démarches ne fussent liées à l'expédition d'Egypte, quand on eut surpris une lettre du chef de cette entreprise au Sultan de Mysore ; ce général lui apprenoit le débarquement de sa nombreuse armée sur les bords du Nil, et qu'il étoit prêt à se réunir à lui pour attaquer les Anglois.

Les colonies angloises avoient alors à leur tête un chef capable de créer et de multiplier les ressources par son génie. Le marquis de Wellesley

étoit un de ces hommes dont les talens semblent destinés à briller dans les momens les plus difficiles. Il envisagea d'un même coup d'œil le péril et les moyens de le prévenir. Gouverneur général de l'Inde, et quoique responsable, investi d'un pouvoir absolu, il imposa silence à la timide sagesse du conseil de Madras qui s'opposoit à une campagne offensive ; il pensa qu'il falloit faire la guerre pour avoir une véritable paix, et que, pour éviter une invasion de la part du roi de Mysore, il falloit le faire trembler pour sa propre capitale.

La crainte des armées françoises redoubla tellement l'énergie et l'activité des Anglois dans l'Inde, que leur situation y changea de face en moins de deux mois. Lorsqu'on apprit, au mois d'octobre, les premières conquêtes des François en Egypte, les Anglois n'avoient ni alliés, ni armées à opposer à leurs ennemis ; au mois de Novembre, ils avoient renouvellé leurs anciennes alliances, et une armée de soixante-quinze mille hommes étoit prête d'entrer en campagne. Ce fut alors que le marquis de Wellesley se détermina à ouvrir les négociations avec Tippoo-Saïb ; le 8 novembre 1798, il lui fit notifier qu'il étoit instruit de ses desseins hostiles et de ses liaisons avec les François ; il lui proposoit d'envoyer à sa cour un ambassadeur, pour traiter des moyens de

rétablir la bonne intelligence. Tippoo ne répondit point d'abord à la notification du gouverneur général. Ce ne fut qu'à la fin de décembre qu'il lui écrivit, en éludant la proposition de recevoir un ambassadeur.

Il lui importoit beaucoup de gagner du tems, jusqu'à ce qu'il eût reçu les renforts qu'il attendoit de France, ou que les inondations des mois de mai et de juin missent sa capitale à l'abri de toute entreprise.

Wellesley, éclairé par les fautes de ses prédécesseurs, mit autant d'activité dans les négociations, que Tippoo-Saïb y mettoit de lenteur. La proposition d'envoyer un plénipotentiaire fut renouvellée le 9 Janvier 1799; le Sultan continua de garder le silence. Ce fut alors que le gouverneur général saisit l'heureuse occasion que l'imprudente politique de Tippoo-Saïb offroit aux Anglois de s'emparer de ses états.

L'armée angloise reçut l'ordre, le 3 février 1799, d'avancer vers le Mysore. Cette armée, la plus belle qui eut été assemblée dans l'Inde, fut commandée par le général Harris, dès long-tems exercé à faire la guerre sous ces climats brûlans. Enfin le Sultan, à la vue des dangers qui le menaçoient, consentit à recevoir un ambassadeur; mais en se réservant tous les moyens de traîner en longueur les négociations, et d'éluder les demandes

de satisfaction que lui faisoient les Anglois. Ceux-ci, cependant, acquéroient tous les jours de nouvelles preuves de son désir ardent d'appeller les François dans l'Inde. Le général Dubuc, un des officiers envoyés de l'Isle de France, s'embarqua à Trinquebar, au commencement de février, comme ambassadeur du roi de Mysore auprès de la République Françoise. Il devoit demander dix ou quinze mille hommes de troupes de ligne, que Tippoo-Saïb s'engageoit à défrayer, et une force navale assez imposante pour détruire, ou du moins balancer la domination angloise dans les mers indiennes. La nouvelle de cette ambassade, et les lenteurs affectées de Tippoo-Saïb, achevèrent d'éloigner toute pacification. Le Sultan se livra publiquement à sa haîne contre la nation britannique, et les Anglois ne dissimulèrent plus le dessein qu'ils avoient de s'emparer de ses états.

Le gouverneur général avoit donné des ordres pour ouvrir la campagne dans les premiers jours de février; mais divers obstacles ne permirent aux deux armées de Madras et de Bombay de s'ébranler que vers le commencement de Mars. Tippoo-Saïb ouvrit les yeux, mais trop tard, sur son imprudence. Qu'avoit-il à opposer à une invasion assurée? une armée peu aguerrie, et l'espoir d'un secours incertain, ou trop tardif de la part des François. N'ayant plus rien à espérer des négocia-

tions, il ne se confia plus qu'à son courage. Il fit assembler ses troupes de toutes les parties du Mysore et du Canara; après avoir fait jeter des garnisons dans toutes les places importantes, il partit de Seringapatam à la tête de soixante mille hommes, et vint camper à Periapatam, d'où il observa les mouvemens de l'armée angloise. Son plan étoit d'empêcher la jonction des deux armées ennemies; mais après avoir été battu par le général Stuart, il crut pouvoir encore arrêter la marche du général Harris. Il le rencontra à Malaveli, à huit lieues de Seringapatam. Le Sultan de Mysore, qui commandoit lui-même le centre de son armée, donna le signal du combat, en faisant diriger son artillerie sur les postes avancés des Anglois; il fit monter quinze mille fantassins derrière ses cavaliers, et fit charger l'ennemi avec la plus vive impétuosité. Ce choc de la cavalerie ne put rompre des colonnes disciplinées à l'européenne, et soutenue par une artillerie meurtrière. Après une heure de combat, l'armée de Tippoo-Saïb fut mise dans une entière déroute; ce prince, désespérant d'arrêter la marche du général Harris, se replia, avec les troupes qu'il put rallier, vers Seringapatam où s'avançoit l'armée angloise. La défaite de Malaveli, qui eut lieu le 27 mars, entraîna la chûte du royaume fondé par Hyder-Aly. Le 30 mars, l'infanterie du Sultan, avec son artillerie,

entra dans la capitale ; ce prince, à la tête de sa cavalerie, traversa la Cauvery, et se mit en devoir de défendre le dernier boulevard de son empire.

Le 5 avril, le général Harris, après avoir traversé la Cauvery, étoit campé à deux milles de Seringapatam, dans une position qu'avoit occupée le général Albercrombie en 1792. D'un autre côté le général Stuart, avec l'armée du Malabar, s'approchoit de la capitale de Mysore, et bientôt la ville fut investie par les deux armées réunies. Tippoo, effrayé par l'appareil des forces britanniques, chercha à renouer les négociations. Harris proposa les conditions les plus dures, et ne donna que vingt-quatre heures pour les remplir. L'ame irascible et hautaine du Sultan en fut indignée ; il ne fit point de réponse au général Harris, et ne songea plus qu'à vaincre, ou à s'ensevelir sous les ruines de sa capitale.

Les Anglois battirent en brêche dès le 21 avril. Tippoo-Saïb montra, pendant tout le siège, une valeur et une activité sans égale. Il se trouvoit sur tous les points menacés ; il faisoit sans cesse réparer les ouvrages endommagés par le feu de l'ennemi. Cependant la brêche fut praticable le 4 mai, et les Anglois se disposèrent à monter à l'assaut. Le Sultan étoit résolu à défendre Seringapatam jusqu'à la dernière extrêmité. On lui avoit souvent

entendu dire que, *puisqu'un homme ne devoit mourir qu'une fois, peu lui importoit le moment de sa mort.* Il ne croyoit point à la possibilité d'une attaque pendant le jour. Cependant à une heure après midi, au moment où la grande chaleur de ces contrées invite au repos, à peine avoit-il achevé son dîner, qu'il fut interrompu par le bruit de l'attaque. Il se lava les mains et demanda son sabre et son fusil. Pendant qu'il ceignoit son sabre, on lui vint apprendre que Syed-Goffar avoit été tué d'un coup de canon; il s'écria : « Syed-Goffar n'a jamais craint la mort; que Ma-» homet-Cassein prenne le commandement de sa » division. »

Le général Barird, qui s'étoit élancé de la tranchée, l'épée à la main, fut suivi par les deux colonnes qu'il commandoit, et qui traversèrent la rivière sous le feu meurtrier des Mysoréens. Les Anglois s'avançoient lentement, la bayonnette en avant; chaque défilé, chaque rempart devint le théâtre d'un nouveau combat. On se battit encore dans la ville : les François rallièrent plusieurs fois les Mysoréens dans les rues; les soldats de Tippoo sembloient tous partager sa haine implacable contre les Anglois, et ne tomboient qu'après une vaillante défense.

Lorsque ce malheureux prince monta sur le rempart du Nord, il étoit suivi de plusieurs hommes qui

qui portoient ses armes, et par deux ou trois eunuques. Il s'avança vers le lieu de l'attaque, et quand il fut à deux cents pas de la brèche, il s'arrêta derrière une éminence du rempart, et delà, il tira sept à huit coups de carabine sur les assaillans. Son serviteur Rajah-Cawn pense que le Sultan tua trois ou quatre Européens. Quand le Sultan vit que ceux qui défendoient le rempart étoient tous tués ou mis en déroute, et que les assaillans s'avançoient en grand nombre, il se retira le long du rempart du Nord, monta à cheval, et marcha vers le nouveau rempart. Il traversa le pont qui étoit sur le fossé; mais, arrivé à la porte d'eau, il la trouva si encombrée par la foule, qu'il ne put se faire un passage pour rentrer dans la ville.

Les assaillans arrivèrent jusqu'au pont. Au premier feu des Européens, le Sultan fut blessé. Les assiégeans ayant traversé le pont, le feu redoubla: le Sultan reçut une balle dans la poitrine, et son cheval fut blessé à la jambe. Rajah-Cawn voyant le Roi blessé, lui conseilla de se faire connoître; mais Tippoo lui ordonna avec vivacité de se taire. Rajah-Cawn chercha alors à le dégager de la selle, et dans l'effort qu'ils firent, ils tombèrent tous les deux avec le cheval, au milieu des morts et des blessés. Rajah-Cawn fut atteint d'une balle à la jambe. Le feu ayant alors cessé sous la voûte de la porte, un grenadier s'avança vers Tippoo, qu'il ne

connoissoit point pour le Sultan, et saisit le sabre de ce prince pour prendre la ceinture d'or à laquelle il étoit attaché. Le Sultan qui se trouvoit engagé dans un monceau de cadavres, débarrassa sa main droite, et se saisissant d'un sabre qui étoit à sa portée, il en frappa le soldat; un autre se présenta, et tous les deux furent mis hors de combat. Bientôt après, Tippoo fut tué par une balle qui lui pénétra dans la tempe.

Rajah-Cawn, la seule personne vivante aujourd'hui qui l'ait accompagné le soir du 4 mai, n'a pu savoir quel étoit le projet du Sultan, s'il eût pénétré dans la ville. Il imagine cependant que Tippoo étoit vivement inquiet sur le sort de sa famille, et d'après quelques expressions qui lui étoient échappées, il crut s'appercevoir qu'il avoit le dessein de mettre à mort ses enfans pour les dérober aux outrages et aux fureurs de l'ennemi. Les Anglois disent, dans leurs relations, que les cruautés qu'il avoit exercées sur les prisonniers, ne lui laissoient plus le droit de rien attendre de leur générosité pour sa famille.

Vers la nuit, le major-général Baird, en conséquence des informations qu'il avoit prises au Palais, vint lui-même avec des flambeaux, pour chercher le corps du Sultan. Après beaucoup de recherches, on le trouva sous un monceau de cadavres en dedans de la porte. Sa figure n'étoit pas décomposée, mais portoit un caractère sombre. Le

corps fut reconnu par plusieurs personnes ; un officier, avec la permission du général Baird, détacha du bras droit du Sultan un talisman qui contenoit une amulette de substance métallique très-fragile, couleur d'argent, et quelques papiers où étoient tracés des caractères magiques en langue arabe ou persane. Le corps du Sultan fut placé dans un palanquin, et transporté dans la cour du palais où il resta toute la nuit. Telle fut la fin de Tippoo-Saïb, dans la cinquantième année de son âge; après avoir régné dix-sept ans.

Cependant son fils Abdul-Khalik s'étoit échappé du palais, et s'étoit rendu au capitaine Gérard qui s'engagea à faire respecter la vie et l'honneur du Prince, et le fit conduire au palais, où il fut reçu par le général Baird avec toutes les marques d'attention et d'humanité. Le général lui dit qu'il avoit quelque raison de croire que Tippoo Sultan avoit péri dans l'assaut, et que son corps étoit actuellement dans le palais.

Abdul-Khalik ne laissa échapper aucune marque d'émotion ; le seul sentiment qu'il fit remarquer fut celui de la curiosité : il témoigna un vif désir de voir le corps de son père, et quand on eut levé le voile qui le couvroit, il le contempla sans laisser appercevoir aucun signe de douleur. Sa curiosité satisfaite, il pria le colonel Wellesley, qui avoit pris la place du général Baird, de hâter les funérailles de Tip-

poo, et de le déposer dans la tombe d'Hyder-Aly. La cérémonie fut aussi pompeuse et aussi auguste que le permettoient les circonstances. Le convoi sortit du fort à quatre heures et demie, dans l'après-midi du 5 mai. Les rues par où il passa, étoient remplies d'une foule immense. Plusieurs se prosternoient devant le corps, et exprimoient leur douleur par les plus vives lamentations. La nature sembla prendre part à cette scène lugubre : il s'éleva un orage terrible. Deux officiers et quelques soldats furent tués par la foudre au camp de Bombay ; plusieurs furent grièvement blessés.

Les Mysoréens avoient perdu beaucoup de monde dans le siège ; près de huit mille hommes furent tués dans l'assaut. Les deux armées angloises ne perdirent pas six cents hommes dans le cours d'une campagne terminée en deux mois, et dont le résultat fut la conquête entière d'un vaste empire qui avoit fait si souvent trembler les possessions britanniques dans l'Indostan. On trouva dans la place une artillerie immense, plusieurs magasins à poudre, deux fonderies de canon, divers arsenaux. Les trésors et les bijoux du Sultan furent estimés un million cent quarante-quatre mille livres sterling.

Les habitans de Seringapatam attendoient, dans la consternation, la loi du vainqueur. Les violences inséparables d'un assaut furent bientôt appaisées par la sévérité des ordres du général Harris. Une

grande partie du peuple de la capitale avoit fui ce sanglant théâtre : et s'étoit dispersée dans les plaines voisines ; quand on leur assura leur vie et leur propriété, ils revinrent dans leurs foyers. Le commerce reprit son activité, et les marchés de Seringapatam furent approvisionnés comme ils l'étoient avant le siège. On ne s'appercevoit plus des malheurs de la guerre, qu'à la douleur que le peuple faisoit éclater, en songeant qu'il avoit perdu un prince qui avoit succombé avec gloire, et dont l'administration populaire avoit fait quelque tems le bonheur de ses sujets.

Tel est le résumé rapide d'une histoire intéressante sous plus d'un rapport, et dont nous avons rapproché certains détails qui ne sont pas toujours rangés dans l'ordre qui leur convenoit le mieux. La seconde partie, qui pourroit être placée la première, offre un *tableau de l'Indostan*, où la France joue quelque tems un assez beau rôle, et se voit enfin pleinement éclipsée par l'Angleterre. Ce tableau politique et moral d'une des plus belles et des plus riches contrées de l'univers, est fait avec soin, et accompagné de réflexions sages et lumineuses. Le style, malgré des incorrections et un peu de prolixité, est bien meilleur que celui de tous ces nouveaux historiens et voyageurs qui composent, ou qui traduisent, à prix fixe et modique, sous la toise des imprimeurs et des libraires.

ART DRAMATIQUE.

Examen des SOPHONISBE *de* MAIRET, *de* CORNEILLE, *et de* VOLTAIRE.

On dit que les extrêmes se touchent : cette maxime appliquée aux beaux arts, n'est vraie qu'en partie. Comparez, par exemple, l'enfance de l'art dramatique à la décrépitude de ce même art tombé en enfance parmi nous ; ces deux extrêmes semblent se toucher par un point principal, qui est l'ignorance des règles théâtrales : mais, d'un côté, c'est l'ignorance de bonne foi, c'est l'inexpérience ; de l'autre, c'est ignorance volontaire, c'est oubli ou mépris des bons modèles. Or, cette dernière ignorance, nourrie de vanité et de mauvaise foi, est incorrigible ; c'est elle qui précipite la décadence des arts, d'une chûte si rapide, qu'elle est vraiment sensible, d'un jour à l'autre, pour un œil attentif. Mais au contraire l'ignorance de bonne foi se laisse éclairer ; elle cède à l'amour du vrai dont elle n'a point étouffé le sentiment : c'est là le principe de vie qui tire les arts de l'enfance en développant leurs forces, et les conduit à l'âge de vigueur ; et, d'autre part, l'insensibilité morale, que donne le mépris du vrai, est le principe de destruction qui fait périr les beaux arts. Ainsi les deux extrêmes dont nous parlions,

ne se touchent point réellement, puisqu'ils tendent à une fin tout opposée.

La preuve de tout ceci est aisée à donner par le fait même. Nous ne voyons pas que, de l'ignorance actuelle, il soit résulté un nouvel art qu'on puisse en rien comparer à celui de nos grands maîtres; au lieu qu'à cette ancienne ignorance qui voulut bien se laisser instruire, succéda promtement la connoissance, et peu de tems après, la perfection de l'art du théâtre. En effet, sitôt que *Mairet* auteur de la *Sophonisbe* dont nous allons parler, eut donné l'exemple d'une pièce intéressante et régulière, tous les yeux s'ouvrirent; l'art qui bégayoit sortit de l'enfance, et bientôt Corneille parut. Et ce Corneille, assez grand pour connoître ses fautes, plus grand encore en les faisant remarquer, fit voir que, des élémens sublimes dont se compose un génie supérieur, le premier de tous c'est l'amour du vrai.

On a déjà plus d'une fois observé qu'en Italie, ainsi qu'en France, l'art tragique a commencé par une *Sophonisbe*. Plus de cent ans avant Mairet, le *Trissin* avoit choisi ce sujet dans Tite-Live. Sa tragédie, ornée de chœurs, fut représentée à Vicence, dès l'an 1514, avec une magnificence digne du beau siècle de Léon X. La vérité historique et les trois unités y étoient fidèlement gardées; elle étoit noblement et purement écrite,

quatre heures. Le comte de Fiesque, qui avoit du crédit auprès d'eux, voulut bien se charger de cette négociation.

Plus de trente ans après, quoique le grand Corneille eût donné ses chef-d'œuvres, cette même Sophonisbe reparoissoit encore sur la scène avec les mêmes applaudissemens, et lorsque Corneille voulut traiter ce sujet en se conformant à l'histoire, et en conservant à la fille d'Asdrubal son véritable caractère, le public donna la préférence à l'ancienne tragédie de Mairet.

Cependant le goût du public s'étant perfectionné, et le ton de la tragédie ayant pris plus de décence et de noblesse, les oreilles accoutumées à l'élégance et à l'harmonie soutenue des vers de Racine, ne purent plus supporter l'extrême familiarité et la bassesse trop fréquente du style de Mairet. La *Sophonisbe* de cet auteur disparut du théâtre, ainsi que celle de Corneille.

Plus d'un siècle d'oubli la laissoit connoître à peine aux gens de l'art, quand Voltaire, déjà vieux, croyant que la vétusté et les autres défauts du style empêchoient que cette pièce ne remontât sur la scène, s'avisa, comme il le disoit, de la *réparer à neuf.* Il suivit à peu près la même disposition du sujet, donna plus de décence aux personnages, plus de dignité aux mœurs, plus de noblesse au langage; mais il fut moins vrai, moins

naïf, moins touchant ; il ne réussit point. Ainsi Corneille n'avoit pu faire oublier la *Sophonisbe* de Mairet, et Voltaire n'a pu la ressusciter. Cependant, quoique bannie du théâtre, il est utile d'en faire connoître le mérite et les beautés réelles qui brillent encore à travers la rouille que le tems y a mise ; et d'ailleurs les diverses comparaisons que nous aurons occasion de faire entre ces trois pièces d'auteurs si différens, ne seront peut-être pas sans une sorte d'intérêt pour les vrais amateurs de l'art dramatique.

Dans l'avant-scène de sa pièce, Mairet suppose que Sophonisbe ayant été promise pour épouse au jeune Massinisse, ce prince Numide qui combattoit sous Asdrubal, père de Sophonisbe, quitta le parti des Carthaginois pour s'allier aux Romains ; et qu'Asdrubal, irrité de sa défection, maria sa fille au vieux Syphax, autre prince Numide et fidèle allié de Carthage. Massinisse et les Romains sont venus assiéger Syphax dans Cyrte, ville de Numidie ; Sophonisbe a vu, du haut des remparts, le jeune prince à qui sa main fut promise ; elle sent pour lui un violent amour qu'elle voudroit combattre. Cependant la crainte de voir la place emportée par les Romains, et de se voir elle-même captive, conduite à Rome pour orner le triomphe du vainqueur, cette crainte, dis-je, enhardit son amour, et la détermine à écrire à Massinisse pour

lui déclarer ses sentimens, et pour intéresser la générosité du prince à la sauver de la honte du triomphe. L'esclave chargé de sa lettre est arrêté par des soldats Africains, et la lettre vient d'être remise entre les mains de Syphax. C'est dans ce moment que la pièce commence.

Syphax ému de colère et de jalousie, paroît avec son épouse tremblante à laquelle il reproche sa trahison, en lui montrant le fatal écrit qui en est la preuve :

> Quoi, perfide ! s'entendre avec mes ennemis !
> Est-ce là cet amour que tu m'avois promis ?
> Est-ce là cette foi que tu m'avois donnée,
> Et le sacré respect qu'on doit à l'hyménée ?
> Ingrate Sophonisbe, as-tu sitôt perdu
> La mémoire *du soin* que Syphax t'a rendu ? etc.

On doit convenir qu'il y a autant d'art que de génie dans cette entrée pleine de passion, qui jette d'abord un grand mouvement sur la scène, et qui, en excitant, dès le premier vers, l'émotion du spectateur, fait naître cette illusion par laquelle l'art lui-même se doit faire oublier. Il y a peu d'exemples d'un exposition plus vive et plus heureuse dans les tragédies de nos grands maîtres, qui, trop souvent, ont eu recours à des confidences préparatoires dont l'artifice mal déguisé laisse appercevoir le besoin d'instruire l'auditeur, et retarde le plaisir de l'illusion qui ne commence pour lui

que du moment où il est ému. Il est étonnant que ce grand secret d'une exposition passionnée et naturelle, ce secret qui n'avoit été bien connu que de Sophocle chez les anciens, ait été découvert par un auteur tel que Mairet; il est encore plus étonnant qu'il n'ait pas été plus souvent mis en pratique après lui; et ce qui ne doit pas moins surprendre, c'est que Voltaire ait refroidi cette exposition par un monologue de Syphax où ce roi fait des réflexions sur la lettre de sa femme, avant de lui en faire à elle-même des plaintes qui n'ont plus la même chaleur. Voyez en effet quelle différence entre les premiers vers de Mairet: *Quoi? perfide! s'entendre avec mes ennemis!* etc.; et ceux de Voltaire: *Se peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahisse?* etc.

Dans ce premier mouvement de colère où Mairet fait paroître le vieux Syphax, il est très-naturel que ce prince, en accumulant les sujets de reproches, rappelle beaucoup de circonstances qui ont précédé l'action, lesquelles semblent n'être rapportées que pour prouver à Sophonisbe sa perfide ingratitude, et servent en même tems à instruire le spectateur, sans qu'on paroisse s'en occuper. Cet art du poëte est vraiment parfait. Syphax continue donc ainsi:

Tu sais que, pour complaire à cette vieille haine
Que ta race eut toujours pour la race romaine,

J'ai quitté l'amitié de ce peuple puissant,
Par où je conservois mon état florissant.....
Mais quoi ? m'ayant perdu de gloire et de bonheur,
Il te restoit encore à me perdre d'honneur.

Je veux, ajoute ce prince irrité,

Que mon âge te pèse, et que mes cheveux gris
Soient à tes jeunes ans un sujet de mépris;
Hais-moi, si tu le veux, abhorre ma personne;
Mais que t'ont fait les miens, que t'a *fait* ma couronne,
Pour *faire* un ennemi l'objet de tes désirs ?.....
Je n'ai, pour mon malheur, que trop de connoissance
Du sujet dont ta flamme a *tiré* sa naissance :
Tu l'as toujours aimé, depuis le jour fatal
Qu'il te fut accordé par ton père Asdrubal,
Et que de tes regards l'atteinte empoisonnée
Me fit choisir pour moi ce funeste hyménée.
Heureux, dans ce malheur, si le même flambeau
Qui nous *mit dans le lit*, nous eût mis au tombeau !

Cette dernière métaphore est un peu forcée; mais le sentiment est naturel, et tout ce morceau est beaucoup mieux écrit qu'on n'écrivoit avant Corneille. C'est une naïveté noble et passionnée, c'est le langage de la tragédie. Sophonisbe, qui laisse exhaler à son époux la première chaleur de son ressentiment, ne répond d'abord à ses longues plaintes que par ces mots :

Ah ! Sire, plût aux Dieux m'eussiez-vous écoutée !

SYPHAX.

Que me pourrois-tu dire, ô perfide *effrontée* ?

SOPHONISBE.

Ce qui m'exemteroit de ces noms odieux....

SYPHAX.

Hé bien, convainc-moi donc d'erreur et d'imposture,
Je serai satisfait. . . . . .
Désavoueras-tu point ces honteux caractères,
Complices et témoins de tes feux adultères ?

SOPHONISBE.

Non, Sire, ils sont de moi, je ne le puis nier....
Il est vrai, j'ai failli; mais c'est par imprudence.

SYPHAX.

Parle, et, si tu le peux, prouve ton innocence.

SOPHONISBE.

Sire, vous voyez trop à quelle extrêmité
Les armes des Romains vous ont précipité:
Votre empire perdu, votre ville assiégée,
Et l'armée ennemie à nos portes *logée....*
Et qu'il n'est presque plus *en la puissance humaine*
De repousser de nous l'insolence romaine.
Moi qui, Carthaginoise, et vrai sang d'Asdrubal,
N'ai redouté jamais un malheur plus fatal
Que celui dont le sort affligeroit ma vie,
Si ce peuple odieux la tenoit asservie,
J'ai cru juste et permis de m'acquérir de loin
Un bras qui conservât ma franchise au besoin.
C'est pourquoi j'écrivois au prince Massinisse,
Sous une feinte amour couvrant mon artifice.
Voilà tout; et les Dieux que je prens à témoins....

SYPHAX.

Crois plutôt que ces Dieux, ennemis des parjures,
Vengeront *en ceci* nos communes injures,
Et qu'un jour, déjà *proche*, ils puniront sur toi
Le mépris que ton cœur a fait d'eux et de moi.

SOPHONISBE.

Quoi donc? votre soupçon rejette mes excuses?
O Dieux!

SYPHAX.

Déguise mieux tes inutiles ruses
De qui le faux éclat ne sauroit m'éblouir.
Adieu. Je ne veux plus ni te voir, ni t'ouir.
Va, sors, crains que sur toi ma colère n'éclatte,
Femme sans foi, sans *cœur*, et *sur toutes* ingrate;
Va répandre plus loin tes infidelles pleurs,
Sors, dis-je, et laisse-moi seul avec mes douleurs.

Quelque abrégée que soit cette scène, on doit en sentir le mérite. Les personnages sont dans une situation qui excite déjà un vif intérêt, et qui en promet un plus grand encore. Comment Sophonisbe sortira-t-elle du danger où elle s'est jettée? Syphax, trahi par son épouse, et assiégé par un ennemi qu'elle aime, sera-t-il vengé ou vaincu? Voilà de quoi attacher l'attention, et tenir les esprits en mouvement. L'auteur a su éviter habilement le ridicule qui suit presque toujours les maris trompés. Syphax est passionné et n'est point avili; sa douleur est naïve, noble et touchante. L'impos-

ture de Sophonisbe répand quelque chose d'odieux sur sa foiblesse ; mais le poëte l'a rendue coupable parce qu'elle doit être punie, et que sa mort auroit été affreuse si elle ne l'eût pas méritée. Quant au dialogue de cette scène, il est simple, vrai, animé. Ce sentiment du vieux Syphax qui cherche à douter de l'évidence, et qui voudroit trouver sa femme innocente, est bien saisi dans la nature, et relève son caractère.

A travers la foiblesse du style, on découvre quelques vers très-bien faits et d'une tournure vraiment poétique. il y a des expressions neuves et heureuses, comme *les infidelles pleurs*, que Racine a depuis très-bien employées, et surtout *ces honteux caractères*

Complices et témoins de tes feux adultères.

Ce vers est très-beau. N'est-il pas aussi dans la manière de Racine? Enfin, si cette scène n'est pas un modèle d'élégance, elle est, même pour le style, fort au dessus de tout ce qu'on faisoit alors; et je ne balance point à dire que c'est un modèle pour la vérité du dialogue, et un chef-d'œuvre d'exposition.

Syphax resté seul, déplore son malheur : il se sert d'une expression très-forte et très-hardie, pour peindre la perfidie de son épouse ; il envisage ce coupable

coupable amour, et elle-même, dit-il, comme un *fatal tison*,

De qui déjà la flamme embrase ma maison.

Expression que Racine a bien su placer et ennoblir dans la bouche de Monime :

C'est moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrase tous;
Tison de la discorde, et fatale furie,
Que le démon de Rome a formée et nourrie.

Syphax ajoute :

Depuis que cette *tache* eut obscurci ma vie,
Il n'est point de malheur qui ne m'ait accueilli,
Et bien plus que mon corps mon esprit a vieilli....
O malheureux amour! O funeste hyménée
Qui rend de mes vieux ans la course infortunée!

Corneille aimoit cette naïveté de langage qu'on retrouve dans ses pièces; Voltaire la croyoit trop simple pour la tragédie; il fait dire à Syphax :

J'ai vécu trop long-tems. O vieillesse! ô *destins*!
Ah! que nos derniers jours sont rarement séreins!
Que *tout sert à ternir* notre grandeur première,
Et qu'avec amertume on finit sa carrière!

Ce style est plus soutenu; mais il touche moins. Observez d'ailleurs que ces réflexions tranquilles et générales ne sont point naturelles dans le moment où Syphax troublé de jalousie et de colère,

attend son épouse pour l'accabler de reproches. Mairet n'est point tombé dans ce défaut.

Philon, général de Syphax, vient lui dire que tout est prêt pour combattre Massinisse. Allons, dit le vieux roi ;

Allons, et plaise aux Dieux qu'un trépas honorable
Me délivre bientôt d'un sort si déplorable !

PHILON.

Quoi, Sire, et depuis quand votre cœur abattu
Laisse-t-il au malheur accabler sa vertu ?...

SYPHAX.

Ah ! Philon, souviens-toi que *la fortune est femme*,
Elle est pour Massinisse......
Mais ma vie est soumise à bien d'autres dangers,
Et tous mes ennemis ne sont pas étrangers.

La fortune est femme est comique en soi-même ; ici il l'est un peu moins par une sorte d'allusion passionnée qu'inspire à Syphax le sentiment dont il est plein ; mais le dernier vers, qui est de situation, est d'une grande beauté. Ce vers amène naturellement le roi à épancher sa douleur et son secret dans le sein de son ami, et à lire la lettre que Sophonisbe écrivoit à Massinisse ; elle est ainsi conçue :

Voyez à quel malheur mon destin est soumis.
Le bruit de vos vertus et de votre vaillance
Me contraint aujourd'hui d'aimer mes ennemis
D'un sentiment plus fort que n'est la bienveillance...

Il n'en lit pas davantage, la douleur l'arrête. Philon partage son ressentiment ; mais il presse le roi de songer d'abord au péril le plus proche et le plus important, et de faire observer de près les démarches de la reine. Oui, dit Syphax,

. . . Courons où le destin m'appelle ;
Et que ma mort contente une épouse infidelle.
Cependant, Massinisse!

PHILON, (*à part.*)

O Dieux! il a pali !

SYPHAX.

Pour te faire un présent digne d'un ennemi,
Et te souhaiter pis que le fer et la flamme,
Je te souhaite encor Sophonisbe pour femme.

Cette courte imprécation est peut-être sans noblesse, mais non pas sans passion, ni sans art, puisqu'elle est une prédiction des événemens qui vont suivre, et des malheurs de Massinisse. On ne pouvoit pas mieux faire sortir de la scène l'infortuné Syphax qui va trouver la mort. Il s'en faut bien que sa sortie soit aussi tragique dans la pièce de Voltaire.

La scène suivante de Sophonisbe et de sa confidente est à-peu-près inutile ; on peut la retrancher sans nuire à la conduite de la pièce, d'autant plus qu'elle ne se lie pas avec la précédente. Il y a un vuide entre la sortie du roi et l'entrée de la reine

qui n'a point de motif pour revenir au même endroit qu'elle vient de quitter.

Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scène vuide.

Du reste cette dernière scène du premier acte est presque toute écrite du style de la comédie. Vers la fin seulement, le ton devient plus tragique, Sophonisbe se reproche son amour, elle en accuse le sort :

Moi-même mille fois je me suis étonnée
Et de ma passion, et de ma destinée;
Et ce matin encor, je pleurois, en rêvant
Au malheur inconnu qui me va *poursuivant.*
Hélas ! il paroit bien que l'amour, *pour mes crimes*,
M'allume dans le cœur ces feux illégitimes. etc.

Le fonds de ces sentimens est d'une vérité touchante ; il n'y manque que l'élégance de Racine pour être parfaitement dans son genre ; mais un vers que Racine n'auroit pas mieux fait, dont la pensée et l'expression sont aussi nobles, aussi ingénieuses que naturelles, est celui qui termine le premier acte. On vient avertir Sophonisbe que tout est prêt pour le sacrifice public où l'on va demander au ciel le succès des armes de Syphax. *Allons-y*, dit Sophonisbe, et de peur de prier contre moi-même,

En adorant les Dieux ne leur demandons rien.

Tandis que Syphax et Massinisse sont aux

mains, et combattent hors des murs, Sophonisbe en proie à ses allarmes, ouvre le second acte; elle envoie ses femmes au sommet de la tour. pour être témoins de la bataille, et lui en raporter les nouvelles. Restée seule, elle se livre à ses réflexions qui dégénèrent en déclamations. Il auroit fallu plus de mouvement et de force dans ce monologue. Ses femmes reviennent bientôt, n'ayant vu la bataille que fort confusément :

Car un nuage épais de poudre et de fumée
Nous empêchoit de voir et l'une et l'autre armée.

Pour remplir la scène, Sophonisbe se rappelle les songes effrayans qu'elle fait toutes les nuits, et qui lui annoncent des évènemens sinistres; sur quoi la confidente se perd en raisonnemens aussi froids que mal écrits. Cette suspension qui excite la curiosité du spectateur, étoit bien imaginée; mais il falloit que la scène fût remplie d'une manière intéressante, et cela demandoit une éloquence de style inconnue à Mairet.

Enfin Calliodore apporte la fatale nouvelle. Il y a peu de poésie dans son récit qui est fait avec beaucoup d'art, et qui tient les esprits en suspens. D'abord l'armée de Syphax s'est fait jour à travers les ennemis; les Romains ont plié :

Deux fortes légions, superbement armées,
Et presque de tout tems à vaincre accoutumées,
N'ayant pu soutenir nos bataillons pressés,

Ont tombé sur les leurs qu'elles ont renversés,
Et se montrant alors à la peur accessibles,
Ont perdu contre nous le titre d'invincibles.

Ce premier succès enhardit les Africains qui pénètrent jusque dans le camp des ennemis, qu'on leur abandonne. L'ardeur du pillage les aveugle, leur valeur se ralentit.

Cependant. . . . l'ennemi se rallie ;
D'un côté Massinisse, et de l'autre Lélie,
Sans nous donner loisir de reprendre nos rangs,
Viennent fondre sur nous comme deux fiers torrens.

Ah ! s'écrie Sophonisbe, *il faut mourir, la bataille est perdue.* — — *Vous l'avez dit, Madame*, répond Calliodore. *Ainsi le Roi*, répond la Princesse, *est mort ou prisonnier.*

De tous nos maux publics c'est ici le dernier,

ajoute Calliodore, *ce Prince malheureux en montrant sa valeur a terminé sa vie.* Ce récit, comme on voit, est animé par le dialogue; ce qui est essentiel au théâtre. Cependant le trouble est dans la ville. *O ciel!* dit Sophonisbe,

. . . . Quel bruit mêlé de plaintes
Replonge mon esprit en de nouvelles craintes!

Calliodore va savoir la cause de ce tumulte. Sophonisbe s'afflige moins sur elle-même que sur le sort de ses femmes. Cette noble pitié la rend très-intéressante :

O vous, de mes *travaux* compagnes généreuses,
Faut-il que mes malheurs vous rendent malheureuses?..

PHÉNICE.

Hé, Madame, plaignez votre seule infortune,
Et souffrez qu'avec vous elle nous soit commune.
Nous eumes part long-tems à vos prospérités,
Et nous suivrons le cours de vos adversités.

SOPHONISBE.

Rare exemple de foi, d'amour et de sagesse,
Digne d'un autre sort et d'une autre maîtresse!

Voilà de ces beautés simples, touchantes, et d'un goût vraiment antique, moins rares dans nos vieux poëtes que dans les nouveaux.

Calliodore revient. La ville est prête à se rendre. Massinisse est devant les remparts. Le peuple y court en foule. Sophonisbe, selon l'usage des anciens dans ces extrêmités, ordonne à Calliodore d'employer son épée à la sauver de la honte de l'esclavage, et à lui prouver son fidèle attachement en lui ôtant la vie:

Hâte-toi, n'attends pas que Rome ait l'avantage
De triompher en moi de l'honneur de Carthage.

Calliodore se refuse à ce cruel emploi. Les femmes de Sophonisbe s'empressent de la rassurer, l'engagent à renoncer au désir de mourir, et à tirer quelque secours de ses appas, en essayant leur pouvoir sur le cœur de Massinisse. Sophonisbe

combat trop foiblement cette proposition peu décente, et y donne bientôt un consentement plus indécent encore. Les trivialités comiques finissent trop mal ce second acte qui, par lui-même, est vuide, et bien inférieur au premier. Malgré cela, l'intérêt se soutient. La beauté et l'infortune de Sophonisbe toucheront-elles le vainqueur ? Massinisse s'exposera-t-il à déplaire aux Romains, en dérobant cette Reine au triomphe ; ce qu'il ne peut faire qu'en l'épousant. Voilà ce qui fait attendre le troisième acte avec une sorte d'impatience. C'est de cette incertitude, de cette curiosité toujours excitée, que résulte l'intérêt dramatique ; et l'on voit que cet art si essentiel étoit mieux connu du tems de Mairet, qu'il ne l'est aujourd'hui.

L'entrée de Massinisse au troisième acte est noble, et dispose les esprits en sa faveur. Il adresse en très-bons termes des remerciemens à ses principaux guerriers. Le chef de la cohorte romaine qui l'accompagne, lui répond qu'ils sont tous prêts à le suivre par-tout où il voudra étendre ses victoires. Le Prince, qui lui rend grace de son zèle, lui commande seulement l'attaque du Palais, en l'avertissant de ne pas laisser échapper Sophonisbe qui doit être le principal ornement du triomphe des Romains. Il sort, et la scène reste encore vuide, car il n'y a aucune liaison entre sa sortie et l'apparition soudaine de Sophonisbe qu'on voit

dans son palais au milieu de ses femmes. Il y a donc changement de décorations d'une scène à l'autre, ce qui blesse évidemment l'unité de lieu : mais c'étoit beaucoup alors d'avoir renfermé le lieu de la scène dans l'extérieur et l'intérieur du palais. Nous sommes à présent moins difficiles encore sur cet article.

La scène de Sophonisbe et de ses femmes est extrêmement froide et triviale ; c'est une répétition de celle qui termine le second acte. La Reine veut toujours mourir ; ses confidentes lui conseillent toujours de recourir au pouvoir de ses charmes, et la Reine se laisse toujours persuader. Voilà le grand défaut de la pièce et qui devoit tôt ou tard la faire bannir du théâtre. Il est vrai qu'on désire vivement de voir l'entrevue de Sophonisbe et de Massinisse, et que l'auteur a mis beaucoup d'art à retarder ce moment ; car le grand moyen d'intéresser est de faire désirer : enfin Calliodore vient dire à la Reine que Massinisse est maître du palais, et dans le moment même on entend un bruit de boucliers. Sophonisbe oublie ses résolutions de mourir, et ne fait plus de vœux qu'à l'amour.

Plus l'auteur avoit fait attendre et désirer cette entrevue, plus il falloit employer de talent pour remplir l'idée que s'en formoit le spectateur. L'exécution de cette scène surpassoit de beaucoup les forces de Mairet. Ce n'est pas qu'elle ne soit con-

duite avec adresse et par des gradations ingénieuses ; mais la noblesse et la délicatesse des sentimens, l'éloquente chaleur de la passion, toutes ces nuances que demandoit le changement progressif qui se fait dans le cœur de Massinisse, et ce combat de pudeur et de joie que doit éprouver Sophonisbe en voyant son triomphe sur le vainqueur, tout cela vouloit un génie égal à la difficulté du sujet. Voyons le médiocre parti qu'en a tiré notre auteur. Nous ne recueillerons que les principaux traits, et peut-être l'esquisse vaudra-t'elle mieux que le tableau.

MASSINISSE.

Soldats, attendez-moi ; n'entrez pas plus avant.
Autant que sa douleur, sa beauté nous la montre....
Madame, je sais bien que c'est renouveller
Ou croître vos ennuis, que de vous en parler....
Et vos Dieux et les miens, à qui rien n'est secret,
Savent qu'en vous perdant je vous perds à regret.
Il ne m'est pas permis d'empêcher vos misères ;
Mais je ferai du moins qu'elles vous soient légères...
Que l'on vous traite en reine, et non pas en captive.
Rendez donc l'assurance à votre ame craintive,
Et que votre douleur vous laisse au moins songer
En quoi les miens, ou moi, la pouvons soulager.

SOPHONISBE.

C'est bien à juste droit, ô vainqueur magnanime,

Que le monde est rempli du bruit de votre *estime* !.. (1)
Assez de conquérans, à force de puissance,
Rangent les nations sous leur obéissance;
Mais fort peu savent l'art de vaincre les esprits,
Et de bien mériter le sceptre qu'ils ont pris.
Il n'appartient qu'à vous de faire l'un et l'autre,
Prince, c'est la vertu d'un cœur comme le vôtre....
Les présens que le sort vous fait, *à mes dépens*;
Ne sont pas le sujet des pleurs que je répans:
Je vois votre bonheur sans haîne et sans envie;
Et je plains seulement le malheur de ma vie;...
Mais je me haïrois si j'avois racheté
L'empire de Syphax par quelque lâcheté....

MASSINISSE.

...... O Dieux, que de merveilles
Enchantent à la fois mes yeux et mes oreilles!
Certes, jamais mon cœur n'eut un plaisir si doux
Que celui que je sens d'être estimé de vous....
Mais combien je verrois mon bonheur imparfait,
Si vous ne témoignez estimer Massinisse
En lui donnant *sujet de vous rendre service.*
Commandez donc, Madame, éprouvez aujourd'hui
Le pouvoir absolu que vous avez sur lui.

SOPHONISBE.

Je ne demande pas à vos mains libérales
Ni mon sceptre perdu, ni ses pompes royales;..

---

(1) *Estime* s'employoit autrefois pour *gloire*, ou *louange méritée*. Les quatre vers suivans sont très-beaux, et trouvent sans cesse leur application en lisant l'histoire.

Accordez-moi, Seigneur, ou que jamais le Tibre
Ne me reçoive esclave, ou que je meure libre.
Je le demande au nom des maux que vous plaignez,
Par ces sacrés genoux de mes larmes baignés,
Par ces vaillantes mains toujours victorieuses....

MASSINISSE.

Dieux ! quel trouble est le mien? Madame, levez-vous.

SOPHONISBE.

Ah ! Seigneur, que mes pleurs obtiennent ma demande !

MASSINISSE.

Vous obtenez encore. . . . . . .
Un cœur que la beauté n'a jamais asservi. . . .
Trop de gloire pour moi se trouve en ma défaite
Pour la désavouer et la tenir secrette.

SOPHONISBE.

Eh ! puis-je me flatter, en l'état où je suis,
Captive, abandonnée au milieu des ennuis,
Le cœur gros de soupirs, et les yeux pleins de larmes,
Que je conserve encor des beautés et des charmes ? etc.

Ces derniers vers semblent annoncer Racine qui paroît en avoir senti le mérite, car il a conservé cette expression naïve et tendre *le cœur gros de soupirs*. Cette scène est allongée par des détails d'assez mauvais goût. Massinisse fait le bel esprit, et Sophonisbe la coquette. Cependant le prince Numide reprend un peu le ton qui convient à l'ardeur africaine, il prie la Reine de lui donner la mort, ou de faire grace à son amour:

Oui, je vous en conjure. . . .
Non, par la dignité de vainqueur et de roi,
Puisqu'amour me fait perdre et l'un et l'autre titre ;
Mais par mon triste sort dont vous êtes l'arbitre, . .
Par vos regards, ces traits de lumière et de flamme, . . .
Enfin par la raison que vous m'avez ôtée, . . .
Ou, s'il faut dans mon sang noyer votre courroux,
Que ce fer par vos mains m'immole à vos genoux,
Victime infortunée et d'amour et de haîne.....

SOPHONISBE.

Je vous plains de souffrir. Et moi je suis à plaindre
En allumant un feu que je ne puis éteindre. . . .
La veuve de Syphax est trop infortunée
Pour avoir Massinisse en second hyménée. etc.

Cette réponse, qui ne paroit qu'ingénue, est très-adroite pour faire entendre à Massinisse qu'elle ne répondra à son amour qu'en recevant sa main. Aussi le prince, emporté par sa passion, s'empresse-t-il de s'offrir comme *légitime époux*. Sophonisbe cède promtement à ses instances, mais d'une manière si naïve et si gracieuse qu'on excuse sa facilité :

Quelles reines au monde, en beauté si parfaites,
Ont mérité jamais l'honneur que vous me faites ?
O merveilleux excès de grace et de bonheur
Qui met une captive au lit de son vainqueur !

La scène pouvoit finir là ; mais, pour flatter le goût du tems, il falloit que Massinisse demandât

à sa bien-aimée un baiser *pour gage de sa foi*; il le prend en effet, en s'écriant amoureusement :

O transport ! ô baiser de Nectar et de flamme !
A quels ravissemens élèves-tu mon ame ?

Enivré de cette première faveur, il sort pour donner ses ordres, et hâter le moment de son himen. Les propos de soubrette gâtent encore la fin de cet acte. A travers ces trivialités comiques, l'auteur n'oublie point le but de la tragédie, qui est de laisser la crainte au milieu même de la joie. Sophonisbe reste insensible aux félicitations qu'on lui fait sur son bonheur ; un noir présentiment afflige sa pensée.

Phénice, je ne sais ce qui doit m'arriver :
Mais quelque doux présent que le bonheur m'envoie,
Mon cœur ne goûte point une parfaite joie.
Syphax n'a pas encor les honneurs du tombeau,
Et d'un second hymen j'allume le flambeau ! etc.

Non seulement ce trouble et ces remords sont très-naturels ; mais ils annoncent la catastrophe. Il auroit fallu que Sophonisbe ajoutât ce qu'elle doit craindre de la part des Romains dont cet hymen va exciter le ressentiment ; et alors les esprits, plus inquiets sur le sort des nouveaux époux, auroient attendu le quatrième acte avec plus d'impatience et d'émotion.

C'est au milieu des transports de leur nouve

hymen que reparoissent au quatrième acte Sophonisbe et Massinisse. Cette image de leur bonheur, qui dans toute autre circonstance seroit peu digne de la tragédie, offre ici un contraste attendrissant avec le malheur dont il sont ménacés, et qui suivra de si près l'ivresse de leur amour. Et d'ailleurs ce n'étoit qu'en montrant de quelle ardente passion Massinisse est épris, que l'auteur pouvoit motiver, et les emportemens de ce prince quand il sera obligé de céder aux romains, et la résolution qu'il prendra de ne pas survivre à son épouse. Si cette scène de tendresse est d'une belle invention, elle est infiniment médiocre pour l'exécution. Massinisse débite de froids madrigaux et des maximes galantes un peu triviales, parmi lesquelles on ne peut distinguer que ce vers heureux,

Et l'amour seulement est le prix de l'amour.

La tendresse de Sophonisbe s'exprime plus naturellement. Voyez ces quatre vers dont le sentiment est si délicat :

Oui, j'atteste le ciel que ma foi *non-commune*
Regarde Massinisse, et non pas sa fortune ;
Et qu'en pareil degré de fortune et d'ennui,
Ce qu'il a fait pour moi je l'aurois fait pour lui.

On se rappelle comment Racine a su embellir la même expression de tendresse dans *Bérénice*, et combien de fois cette idée a été retournée depuis, et répétée par nos poëtes.

Massinisse enchanté demande à Sophonisbe *en quel tems et pourquoi* elle a conçu pour lui des sentimens si tendres. Cette demande donne lieu à un éclaircissement qui vient un peu trop tard. *Vous savez*, répond-elle, *qu'autrefois nous fumes sur le point*

De conclure un hymen qui ne s'acheva point.
Ce prince malheureux, à qui les destinées
Vouloient sacrifier mes premières années,
Fut cause que mon père, à ses vœux complaisant,
Rompit le nœud sacré qui nous lie à présent.
Cependant, sous l'espoir d'être un jour votre femme,
J'avois conçu pour vous une secrette flamme,
Dont le tems m'eut guérie. . . . .
Si l'*étrange accident* que vous allez entendre
N'eut rallumé le feu qui couvoit sous sa cendre. etc.

Alors elle lui raconte que, dans un des combats qu'il a livrés sous les murs de la ville, elle l'avoit apperçu un jour ; et dès ce moment, ajoute-t-elle,

. . . . . Je commençai de vendre mon pays,
Et déjà dans mon cœur les miens furent trahis.

On conçoit que, si cette circonstance eut été connue dès le premier acte, la conduite de Sophonisbe eut été mieux motivée.

Au milieu de ces épanchemens de tendresse, un soldat Romain paroît, et annonce l'arrivée de Scipion et de Lélie qui attendent Massinisse *dans la salle prochaine.* Massinisse se trouble, et Sophonisbe

nisbe s'écrie, comme Monime : *et quoi, seigneur, vous changez de visage ?* Ce changement si promt de la joie à la crainte est une situation plus tragique peut-être que celle de Mitridate. Le roi Numide s'efforce de rassurer la reine qui le conjure, au nom des dieux, et de sa propre gloire, de ne pas souffrir que son épouse soit traînée en triomphe au Capitole. Je vous en donne ma foi, répond le prince :

Rome ne verra point Sophonisbe captive.

Il ne faut pas oublier cette promesse sur laquelle est fondée la sanglante catastrophe. Ici la scène reste encore vuide par le changement de décoration qui représente le sallon voisin où Scipion s'entretient avec Lélie. Ils délibèrent s'ils employeront la douceur ou la violence, pour rompre un hymen que Rome ne sauroit approuver. Massinisse paroît. L'auteur a très-bien saisi le caractère impérieux, mais tranquile et réfléchi des Romains, et surtout le caractère de Scipion, plein de sagesse et d'aménité. Le consul se sert d'une raillerie aimable, mêlée de quelque dignité, pour faire sentir au roi l'imprudence de sa conduite :

Pour moi, je ne crois pas que, sans enchantement,
On puisse aller plus loin, et plus légérement.
Certes, quand le récit de toutes ces merveilles
De Lélie et de moi vint frapper les oreilles,
Tous deux, poussés pour vous d'une même amitié,

O grands Dieux ! dîmes-nous, c'est trop de la moitié.
En effet, vous pouviez, sans ternir votre gloire,
Vous contenter alors de la seule victoire. . . .
Pour moi, mon jugement, jusqu'ici suspendu
Ne concevra jamais cet hymen prétendu,
Qu'au moins d'un tel exploit la nouvelle semée
Par votre propre aveu ne me soit confirmée.

Sous ce voile d'urbanité les consuls Romains tâchoient de tempérer la dure tyrannie qu'ils exerçoient envers les rois, même alliés; et si ce ton d'une raillerie douce et légère fait descendre la tragédie à une familiarité que nous dédaignons aujourd'hui, elle n'en est pas moins une imitation fidelle des mœurs romaines; et je doute que nos échasses modernes vaillent la simplicité de ce cothurne antique. Massinisse répond à ces plaintes amicales avec la même modération :

Je vois bien que déjà votre sévérité
Condamne mon amour et ma légèreté.....
Ayant dans mon malheur un Scipion pour juge,
Quel sera mon espoir? où sera mon refuge
S'il n'a jamais connu ce qui peut m'excuser ?.....

SCIPION.

Ah! mon cher Massinisse, il falloit en effet
Vous défendre un peu mieux que vous ne l'avez fait.
Je sais que dès long-tems les histoires sont pleines
Des transports amoureux des meilleurs capitaines;
Mais où trouvera-t on que les plus signalés
Puissent être en amours aux vôtres égalés?
Massinisse, en un jour, voit, aime et se marie! etc.

Ce dernier vers étoit devenu une espèce de proverbe qui resta long-tems dans la bouche de toute la cour. Enfin Scipion prend un ton sérieux, et dit nettement au roi que, n'ayant pu épouser une reine, captive des Romains, et fille d'Asdrubal, il doit l'abandonner et la rendre au vainqueur. *Elle est à vous*, répond Massinisse, *mais je vous la demande.*

A quoi bon tant d'honneurs et de biens superflus,
Si vous m'ôtez le bien que j'estime le plus ?
Faites-moi donc encor cette dernière grace,
Par ces mains que je baise, et ces pieds que j'embrasse.

SCIPION.

Levez-vous, Massinisse, et vous ressouvenez
De conserver l'honneur du rang que vous tenez.

Voilà un trait digne de Corneille. le consul ne veut pas qu'un allié des Romains s'avilisse, mais qu'il obéisse. A mesure que sa douceur se change en une sévérité inflexible, la modération du roi fait place à des plaintes plus vives, à des reproches plus emportés; cette gradation est pleine d'art et de naturel; elle produit beaucoup plus d'effet qu'une continuité d'emportemens qui fatiguent bientôt. *Quoi?* s'écrie Massinisse :

M'a-t-on vu tant de fois les armes à la main,
Soutenir la grandeur de l'empire romain,
Pour me voir maintenant demander avec larmes,
Ce que j'ai mérité par mon sang et mes armes ?

Massinisse agité marche à grand pas devant Scipion qui le laisse à ses sombres idées, et quitte la place à Lélie, en le priant de calmer avec douceur la violence du roi Numide, dont il ne veut point entendre les reproches injurieux qu'il ne doit pas souffrir. Ce prince qui, dans l'agitation où il est, ne s'est point apperçu de la sortie de Scipion, rompt enfin le silence pour s'écrier: *Non, Scipion; je n'y puis consentir.* Lélie s'approche de lui avec amitié; il lui dit que Scipion vient de sortir en plaignant son infortune. *Ah!* répond Massinisse:

Il plaint mon infortune, et c'est lui qui la cause.

Lélie remplit bien ici l'idée que Cicéron nous donne de son caractère en l'appellant *le plus doux des hommes*; il console ce foible roi; il lui fait sentir que Scipion ne lui a jamais montré plus d'amitié qu'en ce moment où il l'empêche de courir à sa perte. En effet ajoute-t-il, quel est donc ce grand bien qu'il voudroit vous ôter? c'est la veuve d'un roi votre ennemi mortel, l'usurpateur de vos états, qui cent fois attenta sur vos jours, employant contre vous le fer et le poison; et cette reine elle-même, combien n'a-t-elle pas été fatale au vieux Syphax! ce roi, tout perfide qu'il étoit, fut néanmoins le plus grand prrince qu'ait vu la Numidie;

Et dès qu'ils furent joints par le nœud conjugal,
Fut-il jamais malheur à son malheur égal ?
Elle *ne cessa point*, que, pour plaire à sa haîne,
Il n'eût abandonné la puissance romaine,
Et par cette imprudence à sa perte animé
Ceux qu'il aima jadis et dont il fut aimé.
O vous, dont la vertu, le cœur et la vaillance
Sont le plus cher objet de notre bienveillance,
Voilà ce que pour vous nous craignons aujourd'hui,
Et que le même écueil ne vous perde avec lui.

A ce langage de la raison et de l'amitié, le Roi s'adoucit ; il proteste de sa reconnoissance et de sa fidélité pour les Romains ; il conjure Lélie de fléchir Scipion et de le rendre plus favorable à son hymen. *Je n'espère qu'en vous*, lui dit-il avec transport. *Je ferai mon possible*, répond Lélie, et ils se séparent. Cette foible espérance donnée à Massinisse, laisse encore le spectateur dans une incertitude qui soutient l'intérêt, et fait attendre l'acte suivant avec une impatiente curiosité.

Massinisse reparoît seul, au cinquième acte, livré à ses réflexions. Ce monologue est long et froid ; et c'est une grande faute dans une situation pareille. Il attend ce que Lélie aura pu obtenir de Scipion ; enfin il l'apperçoit, et il dit : *allons, mon cœur, arme-toi de constance.* Lélie, avec regret, lui annonce l'arrêt fatal : il faut rendre Sophonisbe au vainqueur. *Voyez*, poursuit-il, *ce que vous voulez faire.*

MASSINISSE.

Me perdre, et par ma mort apprendre à tous les rois
A ne suivre jamais ni vos mœurs, ni vos loix....
O bienheureux vieillard dont la trame est finie
Au moment qu'il tomboit sous votre tyrannie !
Et moi trop malheureux d'éprouver *á présent*
Combien, même aux vainqueurs, votre joug est pesant !
Ah ! sans doute il importe à la gloire d'un homme
Que ma femme elle-même aille esclave dans Rome !...
Qu'il s'en saisisse donc, qu'il l'enlève et l'entraîne;
Qu'il honore son char des larmes d'une reine !
Il faut que son triomphe ait tout son ornement ;
Je n'y contredis plus, je l'ai fait vainement;
Mais ma mort préviendra cet indigne spectacle.

Lélie, après avoir laissé ce Prince exhaler son désespoir et ses plaintes, le reprend avec douceur, justifie la conduite de Scipion dont l'ame est au-dessus d'une si vaine gloire, et qui consent enfin à ce que Sophonisbe ne soit point menée en triomphe. *A quoi donc Scipion la veut-il destiner?* s'écrie vivement Massinisse. *Vous savez*, ajoute Lélie, *que l'ordre du Sénat est de l'envoyer à Rome. Regardez maintenant si vous avez envie de lui sauver l'honneur aux dépens de la vie.* Massinisse frémit d'une pareille grace. Lélie lui fait entendre que c'est la plus grande qu'on lui puisse accorder. *Relevez*, lui dit-il, *votre esprit abattu ;*

D'une nécessité faites une vertu.

MASSINISSE

Quelle affreuse vertu veut-on que je me fasse ?...
Voulez-vous que je montre un visage serein ?
Rendrois-je grace encore au juge souverain
De qui l'arrêt sanglant a conclu ma ruine,
Et me faut-il baiser la main qui m'assassine ?....
O prince déplorable ! ô malheureuse femme ?

LELIE.

Prince, n'y songez plus.

MASSINISSE.

Arrachez-moi donc l'ame.

En ce moment, on apporte à Massinisse une lettre de Sophonisbe :

Si rien ne peut fléchir la rigueur obstinée
De ceux que mon courage a faits mes ennemis ;
Plutôt qu'être captive en triomphe menée,
Donnez-moi le présent que vous m'avez promis.

Massinisse veut porter lui-même ce funeste présent. Lélie s'y oppose ; et le Roi dit au messager avec une douleur naïve :

Tu le vois, mon ami, qu'avec tout mon pouvoir,
Il ne m'est pas permis seulement de la voir.

Lélie accompagne le Roi qui sort pour remettre au messager de la Reine la coupe fatale. Ici la scène reste encore vuide, et la décoration représente

l'appartement de Sophonisbe. Cette Princesse se refuse aux consolations de ses femmes qui voudroient lui donner quelque espérance. Elle leur rappelle différens présages qui lui annonçoient son dernier malheur. Elle a formé ses nouveaux nœuds sous de funestes auspices,

Et deux fois de l'hymen le flambeau s'est éteint.
. . . . Une brebis frappée
S'est de la main du prêtre, et du temple échappée ;
Et ramenée au temple *avec* le coup mortel,
La foudre a consumé la victime et l'autel.
Deux funestes oiseaux, dans l'horreur des ténèbres,
Ont troublé mon repos avec leurs cris funèbres.
Encore aujourd'hui même, au lever du soleil,
Un songe épouvantable a causé mon réveil.
Du malheureux Syphax l'image ensanglantée,
Avec ces tristes mots, à moi s'est présentée :
« Ingrate, je reviens de l'éternelle nuit
» Pour t'assurer encor du malheur qui te suit :
» D'un époux méprisé le courroux légitime
» Te demande aux enfers où t'appelle ton crime,
» Adieu. etc.

Quoique ces images n'ayent pas toute la force que la poésie auroit pu leur donner, elles ont néanmoins la couleur tragique ; elles répandent sur la situation une sombre terreur, et préparent les esprits à l'horreur de la catastrophe.

Les funestes présages et les noirs pressentimens de Sophonisbe sont bientôt confirmés par le retour

du messager qui apporte la coupe de poison, et une lettre de Massinisse. La Reine saisit avidement la coupe, et lit la lettre :

Puisqu'il faut obéir à la nécessité,
Recevez de ma part cette coupe funeste.
De tant de biens que j'eus, c'est le seul qui me reste,
Et le dernier témoin de ma fidélité.

Après avoir lu, Sophonisbe s'écrie :

O Dieux ! que ce présent m'apporteroit de joie
Si je pouvois baiser la main qui me l'envoye !

Ce mêlange de courage et de tendresse est bien plus touchant que la farouche fermeté consacrée par l'histoire, et conservée par Corneille et Voltaire au personnage de Sophonisbe. Elle apprend du messager qu'il n'a pas été permis à Massinisse de la venir trouver ; mais, a dit ce Prince, assure-la

. . . . Qu'un trépas digne d'elle
Lui prouvera dans peu que je lui suis fidèle.

Ah ! reprend la Reine, *il m'est aussi doux de mourir que de vivre, puisque mon Massinisse a juré de me suivre.* Ensuite elle s'adresse à ses femmes désolées, et leur demande en grace de contenir leur douleur :

Que vos pleurs, ni vos cris ne deshonorent pas
La gloire qui doit suivre un si noble trépas.
N'est-ce point à mes jours une gloire assez grande,
Que, tout obscurs qu'ils sont, Rome les appréhende !

Elle avale le poison, en disant : *Délivrons les Romains de la crainte que leur pourroit causer la fille d'Asdrubal.* Ses femmes ne peuvent retenir leurs cris, elle les fait taire, et les prie de la porter sur la couche nuptiale où elle veut rendre le dernier soupir. L'idée de cette scène est dans un goût vraiment antique. Monime, dans une situation à peu près semblable, nous ravit par la beauté des sentimens et de la poésie, mais elle n'offre pas un tableau aussi théâtral, ni d'un si grand pathétique.

La scène suivante se passe dans le sallon voisin où Lélie et Scipion félicitent Massinisse sur sa constance et la tranquillité qu'il fait paroître dans son malheur ; mais ce calme apparent est celui du désespoir qui se concentre pour tromper les yeux qui le surveillent, et pour éclater ensuite avec plus de violence. Calliodore vient enfin leur apprendre que Sophonisbe est morte. *Eh bien*, dit Massinisse avec l'ironie d'une fureur mal déguisée, *eh bien, mes Souverains, permettrez-vous*

Que n'ayant pu la voir en sa fin lamentable,
Nous la fassions au moins apporter devant nous !
Oui, vous en trouverez le spectacle si doux,
Il est si nécessaire au bien de votre empire,
Que j'obtiens ma demande.

Il fait ouvrir aussitôt l'appartement de la Reine qu'on voit morte sur le lit nuptial.

O vue ! ô désespoir ! . . . Regardez maintenant,
O vous, consul romain, et vous, son lieutenant,
Otez-vous tout sujet de soupçon et de crainte,
Et voyez si sa mort n'est point une mort feinte.
Voyez si de son teint les roses et les lys
Dans l'ombre du trépas sont bien ensévelis.
Voyez ces yeux éteints. . . . .
Mais, sans considérer ses yeux, ni sa couleur,
Il ne faut regarder que ma seule douleur
Pour vous bien assurer que Sophonisbe est morte....
Elle est morte ; et ma main, par cet asssassinat,
M'acquitte dignement envers votre sénat.. ..
J'ai mis dans le tombeau l'amour et la beauté....
Vous n'avez plus de peur, ni moi plus d'espérance...
Reprenez vos bienfaits, ma douleur vous les rend.
Après m'avoir ôté le désir de ma vie,
Vos biens, ni vos honneurs, ne me font point envie.
Usurpez l'Univers de l'un à l'autre bout,
Je ne demande rien, je vous le cède tout.
Rendez-moi seulement celle que m'ont donnée
Le destin et l'amour, et le saint hyménée.
Rendez-moi Sophonisbe.

Il y a dans cette douleur une tendresse qui pénètre l'ame, et qui est plus sûre de tirer des larmes que les violens éclats de la fureur. Massinisse, tout en pleurs, se jette sur le corps insensible de son épouse. Scipion et Lélie ne peuvent soutenir un spectacle si déchirant, et croyant que le Prince est sans armes, ils le laissent consumer sa douleur, et se retirent. Massinisse, après avoir exhalé des

plaintes beaucoup trop foibles et trop longues, après avoir prononcé contre Rome des imprécations plus foibles encore, tire un poignard qu'il tenoit caché, se perce le cœur, et tombe expirant auprès de Sophonisbe. Il y a bien peu de pièces au théâtre où le cinquième acte soit aussi tragique et aussi touchant que celui-ci pour les situations. La terreur et la pitié y règnent entièrement, et le spectacle y est amené de la manière la plus naturelle.

On a vu, qu'à la réserve de quelques scènes triviales, toute la conduite de cette tragédie est d'un ensemble vraiment théâtral, et d'une régularité merveilleuse pour le tems où elle parut. L'intérêt commence dès la première scène, et, non seulement il se soutient, mais il va croissant d'acte en acte, jusqu'au dernier moment de la catastrophe qui y met le comble. Les caractères sont bien tracés, mais plus naïvement que fortement exprimés. L'impétuosité et la violence africaine y contrastent avec l'inflexible prudence des Romains, et l'on y voit fidèlement peinte la soumission forcée de ces malheureux Rois qui mordoient en frémissant le frein d'une alliance servile.

Le style de Mairet se ressent de la pauvreté où se trouvoit la langue dans le genre noble ; ses sentimens sont presque toujours vrais, mais de ce vrai naïf dont le charme est si touchant quand il ne

descend pas à une basse familiarité, et qui demande à être soutenu par des beautés plus relevées. Ce qui manquoit à Mairet, c'étoit la force et l'élévation. Corneille eut aussi cette précieuse naïveté qui faisoit alors le génie de la nation; mais son esprit étoit fort et sublime, et il donna un grand caractère à cet art timide et foible que Mairet venoit de tirer du berçeau.

Corneille, qui s'étoit trompé en croyant que *Sophonisbe* présentée sur la scène comme elle est dans l'histoire, intéresseroit plus que Sophonisbe foible et passionnée, telle que l'avoit imaginée Mairet, ne porta point l'aveuglement de la rivalité jusqu'à refuser à son prédécesseur les éloges qui lui étoient dûs. Peut-être même les a-t'il exagérés; mais qu'il est beau de voir l'auteur du *Cid* et de *Cinna*, supérieur à tout sentiment d'envie, exalter un rival si inférieur à lui, et qui fut cependant une fois son vainqueur! Voici comment s'exprime le grand Corneille :

« Depuis trente ans que M. Mairet a fait ad-
» mirer sa Sophonisbe sur notre théâtre, elle y
» dure encore, et il ne faut point de marque plus
» convainquante de son mérite, que cette durée
» qu'on peut regarder comme une ébauche, ou
» plutôt des arrhes de l'immortalité qu'elle assure
» à son illustre auteur; et certainement il faut
» avouer qu'elle a des endroits inimitables, et

» qu'il seroit dangereux de retoucher après lui. Le
» démêlé de Scipion avec Massinisse, et les dé-
» sespoirs de ce Prince sont de ce nombre. Il est
» impossible de penser rien de plus juste, et très-
» difficile de l'exprimer plus heureusement. L'un
» et l'autre sont de son invention; je n'y pouvois
» toucher sans lui faire un larcin; et si j'avois été
» d'humeur à me le permettre, le peu d'espérance
» de l'égaler me l'auroit défendu. »

Dans le plan de Corneille, comme dans l'histoire, Asdrubal, père de Sophonisbe, l'avoit mariée à Massinisse, avant que d'emmener ce jeune Prince en Espagne; et durant le séjour qu'ils firent, il arriva que les Carthaginois obligèrent cette Princesse d'épouser le vieux Syphax. Ainsi c'est une épouse que Massinisse vainqueur vient redemander, et comme Syphax vaincu, mais vivant encore, paroît dans presque toute la pièce, Sophonisbe se voit deux maris à la fois. Cette situation qui répugnoit trop à nos mœurs, ne pouvoit produire qu'un très-mauvais effet sur la scéne, et Mairet avoit bien eu raison de s'écarter de l'histoire, en supposant que Massinisse n'avoit été que promis à Sophonisbe, et en faisant mourir Syphax dans la bataille qu'il livre à son rival. Corneille a poussé encore plus loin les conséquences d'une faute si essentielle; car Sophonisbe entiérement livrée à son ambition, et n'aimant son mari que

pour cet intérêt politique, insulte à la défaite et au malheur de Syphax, le quitte avec mépris, et retourne à son premier époux. Ajoutez à cela l'épisode d'une autre Princesse amoureuse de Massinisse dont elle n'est point aimée, et jugez si cette intrigue pouvoit intéresser. Il ne restoit donc à Corneille que la ressource de son talent dans la peinture des caractères, et il faut avouer qu'il a tracé en maître celui de la fille d'Asdrubal : c'est l'amour de son pays, c'est la haine pour les Romains, c'est le soin de sa gloire qui l'animent sans cesse ; elle sacrifie tout à sa fierté et à l'horreur de l'esclavage ; mais tel est le malheur du sujet que cette fierté ne peut s'exercer que par l'ingratitude et la perfidie. Comment faire admirer des sentimens d'orgueil et de hauteur d'ame, quand ils sont fondés sur d'autres sentimens qui révoltent les cœurs généreux ? D'ailleurs, avec qui Sophonisbe déploye-t'elle sa fierté ? Avec un Roi malheureux, avec un époux qu'elle trahit, ou bien avec des subalternes. On voudroit la voir en présence de Lélie ou de Scipion. C'est là que son courage et sa hauteur de caractère auroient pu lutter noblement contre la fierté romaine. Pourquoi le grand Corneille a-t'il évité cette entrevue qui n'étoit certainement pas au dessus de ses forces, et qui peut-être avoit été le principal motif qui lui fit entreprendre ce sujet ? C'est qu'il s'apperçut que Sophonisbe auroit, par cette dé-

marche, démenti toutes les précautions qu'elle prend pour ne pas tomber au pouvoir des Romains. C'est pour obéir au bon sens qu'il s'est interdit une scène que son génie pouvoit rendre sublime, et qu'on ne peut s'empêcher de regretter.

Sans entrer dans aucun détail sur une tragédie dont la combinaison est si défectueuse, bornons-nous à citer quelques-uns de ces traits qui font encore admirer le grand homme au milieu de ses fautes, et que peu de lecteurs s'avisent de démêler dans une pièce qui ne les intéresse point.

Après la victoire de Massinisse, Sophonisbe s'est présentée à lui; c'est la Princesse rivale qui fait ce récit, dans lequel on distingue ces quatre vers :

Tu l'as vue étonnée, et tout ensemble altière,
Lui demander l'honneur d'être sa prisonnière,
LE PRIER FIÈREMENT qu'elle pût, en ses mains,
Eviter le triomphe et les fers des romains.

Ce caractère de Sophonisbe, ainsi annoncé, se montre dans toute sa force, lorsqu'elle paroît sur la scène avec Massinisse :

Quand j'épousai Syphax, je n'y fus point forcée.
De quelques traits pour vous que l'amour m'eut blessée,
Je vous quittai sans peine, et tous mes vœux trahis
Cédèrent avec joie au bien de mon pays.
En un mot, j'ai reçu du ciel, pour héritage,
L'aversion de Rome, et l'amour de Carthage.
Vous aimez Lælius, vous aimez Scipion....

Aimez-les,

Aimez-les, j'y consens, mais laissez-moi ma haîne ;
Tant que vous serez roi, souffrez que je sois reine...
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
J'accepte votre hymen, mais pour vivre sans maître. etc.

Le caractère simple et débonnaire du vieux Syphax fait un singulier contraste avec celui de Sophonisbe. La manière franche et naïve avec laquelle il avoue sa foiblesse à Lélius, réussiroit-elle aujourd'hui dans la Tragédie ?

Que c'est un imbécile et sévère esclavage
Que celui d'un époux sur le penchant de l'âge,
Quand, sous un front ridé qu'on a droit de haïr,
Il croit se faire aimer à force d'obéir....
Sophonisbe par là devint ma souveraine,
Régla mes amitiés, disposa de ma haîne,
M'anima de sa rage, et versa dans mon sein
De toutes ses fureurs l'implacable dessein.
Sous ces dehors charmans qui paroient son visage,
C'étoit une Alecton que déchaînoit Carthage :
Elle avoit tout mon cœur, Carthage tout le sien...
Vous trouverez, Seigneur, cette même furie
Qui seule m'a perdu pour l'avoir trop chérie,
Vous la trouverez, dis-je, au lit d'un autre roi
Qu'elle saura séduire et perdre comme moi....
Dans mon dernier malheur, c'est ce qui me console
Je lui cède avec joie un poison qu'il me vole. etc.

Les scènes de Massinisse et de Lélie, si heureuses dans Mairet, sont foibles dans Corneille : je n'y trouve guère qu'un passage où l'on reconnoisse

un peu la touche du grand maître. Le Roi Numide veut excuser sa passion :

Pour aimer à notre âge en est-on moins parfait ?
Les héros des Romains ne sont-ils jamais hommes ?
Leur Mars a tant de fois été ce que nous sommes.....

LÆLIUS.

N'alléguez point les Dieux ! Si l'on voit quelquefois
Leur flamme s'emporter en faveur de leur choix,
Ce n'est qu'à leurs pareils à suivre leurs exemples,
Et vous ferez comme eux quand vous aurez des temples.

Sophonisbe, indignée de la soumission de Massinisse aux volontés romaines, abjure les sentimens qu'elle avoit pour lui :

Je vous l'ai pris vaillant, généreux, plein d'honneur,
Et je vous le rends lâche, ingrat, empoisonneur ;
Je l'ai pris magnanime, et vous le rends perfide ;
Je vous le rends sans cœur, et l'ai pris intrépide ;
Je l'ai pris le plus grand des princes africains,
Et le rends, pour tout dire, esclave des romains.

Les traits que je pourrois citer encore de la fierté courageuse de Sophonisbe sont trop épars, et environnés de circonstances trop peu intéressantes pour être présentées sous un jour favorable. Son caractère qui étonne, se soutient parfaitement jusqu'à la fin, et Lælius lui rend l'hommage de l'admiration en disant :

Une telle fierté devoit naître romaine.

Nous avons peu de choses à dire de la *Sophonisbe réparée à neuf.* Voltaire avoit bien senti tout ce qu'il y avoit de tragique dans ce sujet, tel que Mairet l'avoit conçu; mais avec son principe si connu de frapper *fort*, plutôt que de frapper *juste*, il a presque détruit l'intérêt qu'il falloit conserver, ou du moins il l'a changé de manière qu'il n'est plus reconnoissable.

D'abord, il représente Massinisse, moins comme l'allié fidèle, que comme l'ennemi secret des Romains, dont il n'employe le secours et les armes que pour se venger de Syphax, et même de Sophonisbe, de laquelle il étoit amoureux quand sa main lui fut promise; et l'ardeur de sa vengeance est si forte, qu'il s'est engagé par écrit, avec Scipion, de lui livrer cette reine pour l'emmener captive en son triomphe au Capitole.

Cet écrit ne l'empêche pas de reprendre son amour dès qu'il revoit Sophonisbe, de l'épouser malgré Lélie qui la demande sur la foi du traité, ni même de tramer un complot pour soulever la ville contre les Romains, pour faire égorger leur garnison, enlever la reine et la conduire au camp d'Annibal. Ce complot très inutile, puisqu'il est aussitôt prévenu que formé, devoit nécessairement faire arrêter Massinisse, et livrer, avec lui, Sophonisbe aux fers des Romains.

Au lieu de cela, Scipion lui laisse la liberté dont

il profite pour tuer sa femme, et pour s'empoisonner lui-même. On voit que cette intrigue dénature entiérement le caractère de Massinisse ; qu'elle le rend plus odieux, soit envers Sophonisbe dont il avoit signé la servitude ; soit à l'égard des Romains qu'il trahit par une double perfidie. Aussi son désespoir et ses plaintes n'ont rien qui touche et qui attendrisse, comme celles du Massinisse de Mairet qui a peint ce personnage léger, imprudent, comme on peut l'être à son âge, violent, emporté, mais généreux.

Quant au caractère de Sophonisbe, Voltaire, afin de l'ennoblir, a essayé de fondre ensemble les principales couleurs dont Corneille et Mairet s'étoient servis pour la peindre ; mais ces couleurs étant tout-à-fait opposées, on sent combien il étoit difficile que, de ce mêlange hétérogène, il résultât un ensemble bien régulier.

Voltaire a donc représenté cette reine tour-à-tour impérieuse et tendre, fière et humble, vertueuse et foible. Si ces caractères mixtes et équivoques ne sont pas hors de la nature, il sont sans effet au théâtre, où les passions franches et décidées procurent une émotion plus continue et moins contrariée. Ainsi la Sophonisbe *réparée à neuf*, n'est plus cette femme naïvement passionnée qui pleure sur sa foiblesse, mais qui la chérit ; qui se livre à toute l'illusion de son amour, mais qui

se reconnoît coupable et justement punie. Voltaire en a donc fait un personnage plus noble, mais plus froid ; il a effacé de ce rôle cette tendresse ingénue qui en faisoit tout le charme. Racine avoit mieux senti le prix de cette beauté naïve. Il est aisé de voir qu'il avoit sous les yeux *Sophonisbe* quand il a fait Monime : c'est le même fond de caractère, la même ingénuité de sentimens ; il sut y ajouter la délicatesse, la décence, et son inépuisable sensibilité ; il sut enfin ennoblir la vérité de ce caractère sans la détruire.

Voltaire n'a point corrigé les vers de Mairet, il n'en a pas même conservé un seul ; il lui étoit plus facile d'en faire d'autres, et comme sa facilité sembloit avoir redoublé avec l'âge, il travailloit avec une célérité qui lui ôtoit tout scrupule sur la négligence. Sa Sophonisbe, ainsi que toutes ses dernières pièces, est une esquisse expédiée promtement, et presque sans couleurs. Quelquefois cependant on y reconnoît son ancienne manière, un peu trop sentencieuse, mais vive, brillante et noble.

Dans cette dernière Sophonisbe, Scipion a plus de hauteur que de simplicité. Au lieu de cette douce raillerie que lui prête Mairet, quand il le met en scène avec Massinisse, Voltaire ne lui donne qu'un ton de supériorité compâtissante, et quelquefois

l'expression d'une ironie amère, témoin cette comparaison, ingénieuse sans doute, mais insultante.

Je vois dans ce Numide un coursier indomté,
Que son maître châtie, après l'avoir flatté;
On réprime, on ménage, on domte son caprice;
Il marche en écumant, mais il nous rend service.
Massinisse a senti qu'il doit porter ce frein,
Dont sa fureur s'indigne, et qu'il secoue envain.

Les gradations de terreur et de pathétique que Mairet a mises dans son cinquième acte, en ont fait une des plus touchantes catastrophes qui soient au théâtre. Le cinquème acte de Voltaire est écourté, sans préparation, sans gradation. On passe tout-à-coup de deux scènes fort tranquilles aux convulsions du dénouement, lorsque Massinisse fait voir à Scipion Sophonisbe qu'il vient de poignarder. Les fureurs de ce prince sont exprimées ici avec beaucoup plus de force, sans contredit, que dans l'ancienne pièce; mais je doute qu'elles fissent répandre plus de larmes sur la scène. Quoiqu'il en soit, le morceau que nous allons citer est un assez beau reste de chaleur dans un homme de soixante et dix ans, dont la vieillesse, à la vérité, fut plus bouillante que la jeunesse de beaucoup d'autres.

Massinisse, après avoir reçu le dernier soupir de Sophonisbe, se tourne vers Scipion, et fait éclater son furieux désespoir.

Monstres, qui, par mes mains, avez commis mon crime,
Allez au Capitole offrir votre victime ;
Montrez à votre peuple, autour d'elle empressé,
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Jouis de ce triomphe. Es-tu content, barbare?....
Tu n'oses contempler sa mort et ta victoire,
Tu détournes les yeux, tu frémis de ta gloire;
Tu crains de voir ce sang que *ta* main fait couler :
Grands Dieux ! c'est Scipion qu'enfin j'ai fait trembler.
Détestable Romain, si les Dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourans demandent,
Si, devançant les tems, le grand voile du sort
Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée....
. . . .
Avant que Rome tombe au *gré de ma furie*,
Va mourir oublié, chassé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne, et c'est en te bravant. etc.

Le reste est trop foible pour être cité. On ne conçoit pas trop comment Scipion peut avoir la patience d'écouter jusqu'au bout ces furieuses injures. Mairet avoit eu soin de faire sortir Scipion avant les dernières imprécations de Massinisse. Mairet avoit frappé plus *juste*; mais Voltaire a frappé plus *fort*.

NOTICES DE QUELQUES OUVRAGES.

§. I.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA PUISSANCE PATERNELLE. *Par André* NOUGAREDE. *A Paris, chez* LENORMANT, *imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, N°.* 4, *an IX.* — 1801.

« Quelles doivent être, dans une république » bien constituée, l'étendue et les limites du pou- » voir du père de famille ? » Telle étoit la question proposée par l'institut national, qui, de tous les ouvrages envoyés au concours, n'a distingué que celui-ci. Il méritoit cette distinction par le grand nombre d'observations excellentes qu'il renferme ; mais peut-être l'auteur n'a-t-il pas traité son sujet d'une manière assez précise et assez nette. Il fait bien sentir que l'autorité paternelle est instituée par la nature, comme la première base de la société humaine ; il ne montre pas de même quelle est l'espèce de gouvernement qui s'arrange le mieux sur cette base, et qui est par conséquent le plus stable et le plus conforme à la nature. Enfin il ne détermine pas ce que c'est qu'une république *bien*

constituée ; car si la stabilité et la durée d'un état prouvent sa bonne constitution, nulle république n'a été assez bien constituée pour durer aussi longtems que l'empire de la Chine fondé sur la puissance paternelle. Il me semble que les poëtes ont mieux resolu, en peu de mots, cette question si embrouillée par les disputes interminables des philosophes. Selon les poëtes, le gouvernement patriarchal fut l'âge d'or ; l'âge d'argent qui succéda bientôt, ce fut la monarchie paternelle ; l'âge d'airain c'est la république ; et par l'âge de fer sont figurés l'anarchie et le despotisme.

Il suit naturellement des principes de l'auteur que Lycurgue et Solon ayant détruit l'esprit de famille, leurs républiques étoient mal constituées. L'analyse rapide et lumineuse qu'il fait des institutions de ces deux législateurs, mérite beaucoup d'éloges ; mais j'avoue que je ne comprends rien aux rapports qu'il trouve entre l'institution de Lycurge et celle de Confucius, puisque le premier avoit sacrifié la famille à la patrie, et que le second attache la patrie à la famille ; que l'un, par l'exaltation forcée du fanatisme civique, a guindé son gouvernement sur des ressorts violens, et par là même peu durables ; et que l'autre, par les ressorts plus simples et plus doux de l'amour paternel et filial, a constitué un état plus humain, plus calme, et permanent.

Je conçois encore moins le motif du reproche que fait notre auteur à cette permanence imposante du gouvernement Chinois. « Si le législateur » de Sparte, nous dit-il, s'attacha trop exclusive- » ment à la vigueur du corps social, celui de la » Chine fit trop de sacrifices à son extrême durée. » Il est beau sans doute de braver les lôix de la na- » ture qui fixe un terme à l'âge des sociétés » comme à celui des *individus*, et de présenter » un empire inébranlable au milieu des ruines de » tous les autres empires; mais il ne faut pas, sous » ce prétexte, paralyser l'énergie de sa jeunesse. Il » ne faut pas qu'inutile au milieu du monde, *il sur-* » *charge la terre du long fardeau de son exis-* » *tence.* C'est à la gloire seule de sa virilité qu'il » appartient de rendre respectables les infirmités » de sa vieillesse. »

L'auteur ne me paroît pas avoir conservé, dans ce passage, cet esprit de réflexion et de sagesse qui l'a guidé dans la plûpart de ses observations; il se montre ici plus rhéteur que philosophe. Ce n'est point *braver les loix de la nature*, que de prendre ces mêmes loix pour règles d'une société civile, et de continuer la monarchie paternelle sur le plan du gouvernement patriarchal. On ne doit pas comparer *l'âge des sociétés à celui des individus*, mais à celui des familles; et l'art de perpétuer les familles dans un état heureux et flo-

rissant, n'est point contraire aux loix de la nature. Il y a quelque contradiction entre *un empire inébranlable*, et ce même empire *paralysé dès sa jeunesse* ; pour rester inébranlable, il faut un principe de vie et de force ; et si l'empire Chinois avoit été *paralysé* dans sa jeunesse, c'est-à-dire depuis plus de trois mille ans, il y a long-tems qu'il seroit mort, comme les républiques de la Grèce paralysées par les Romains : aulieu que les invasions des Tartares n'ont fait que suspendre un moment, et n'ont jamais rompu le ressort naturel et liant du gouvernement Chinois. Il n'appartient qu'à Achille de dire de lui-même :

Et puis qu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau....
Attendre chez mon père une obscure vieillesse ? etc.

Mais un homme sensé ne doit point reprocher à un empire d'être inutile, et de *surcharger la terre du long fardeau de son existence*. Cette longue existence est au contraire un beau phénomène, et un reproche toujours subsistant pour les gouvernements divers qui ont péri autour de lui, et qui périssent tous les jours par l'inconstance de leurs mœurs et de leur politique. Qu'importe aux Chinois d'être inutiles au reste du monde, si leur situation isolée assure le repos et la durée de leur gouvernement ? Sont-ils obligés de se laisser corrompre par des mœurs étrangères, pour satisfaire

la curiosité et la cupidité des peuples qui ont la manie d'aller partout, parce qu'ils ne sont bien nulle part? Le même principe qui séparoit jadis les familles patriarchales des hordes vagabondes, sépare encore la grande famille de la Chine des nations avides et turbulentes qui bouleverseroient un empire pour y établir leurs comptoirs. Ce sujet fourniroit une foule de réflexions; n'ajoutons plus qu'un mot, c'est que l'auteur semble avoir voulu rétracter l'erreur de son jugement, au hasard de se contredire un peu, en faisant ailleurs, au sujet de la Chine, l'aveu suivant: « Toujours semblable à elle-même, » sa constance dans ses institutions est aussi admirable que sa durée, dont elle est sans doute » une des causes principales. »

Au chapitre *de la république Romaine*, l'auteur explique très-bien, et par des détails fort curieux, toute l'influence de l'autorité paternelle sur ce gouvernement; mais il faut observer que cette autorité fut instituée sous les rois, et probablement par Numa, roi vraiment patriarche, qui *donna à chaque famille romaine la hiérarchie et le régime des familles patriarchales.* Si le pouvoir du père de famille se conserva sous la république, ce fut d'abord parce qu'il servit à la fonder, et que l'exemple terrible de Brutus en devint, pour ainsi dire, la loi constitutionnelle. D'ailleurs, les sénateurs, ou vieillards, les *pères* conscripts, les

patriciens rappelloient sans cesse, dans la forme du gouvernement, l'idée et les noms les plus sacrés de l'esprit de famille. La plûpart des institutions se formèrent sur le même principe, et la démocratie romaine, bien différente de toutes les autres, ne fut jamais mieux réglée et plus heureuse, que lorsqu'elle fut soumise, avec un respect vraiment filial, à l'aristocratie paternelle. Voilà pourquoi l'apologue de *Ménenius*, qui n'auroit pas eu de sens pour la démocratie athénienne, parut si juste et si sensible au peuple Romain.

Le chapitre de *la monarchie Françoise* ne m'a point paru aussi bien traité que le précédent. Ce n'étoit pas d'après les mœurs actuelles qu'il falloit juger nos mœurs antiques dont la dégradation a certainement entraîné la ruine de la monachie paternelle. Les François ont toujours été plutôt gouvernés par l'exemple que par les loix. Quand leurs monarques règnoient en pères; quand ils assembloient l'élite de leurs sujets, comme leurs enfans, pour régler la grande famille; quand ils recevoient en dons volontaires ce qu'on a exigé depuis comme des impôts; quand ils se montroient les premiers aux champs de l'honneur; qu'ils donnoient encore, comme Charlemagne et Charles V, l'exemple de l'économie domestique, et comme St. Louis celui de la justice telle que les patriarches la rendoient, aux pieds d'un arbre antique, à la

tribu nombreuse dont ils étoient entourés; lorsqu'enfin nos monarques se faisoient un titre glorieux du nom de *Pères du peuple*; ce nom cher et vénérable du chef de la nation, n'annonçoit-il pas le respect et l'amour qu'on portoit aux chefs des familles. Combien les pères n'étoient-ils pas aimés, puisque les rois aspiroient à être aimés comme des pères! Ceux qui n'ont pas mis en oubli les anciennes mœurs savent de quelle autorité jouissoient les chefs de la famille; et Sully, dans ses mémoires, en présente de beaux exemples.

Mais depuis que l'amour paternel n'a plus été qu'une indécente familiarité avec les enfans; que la gravité des mœurs domestiques s'est perdue; que les enfans traités comme des jouets dont on s'amuse, ont pu regarder aussi leurs pères et mères comme les jouets de leurs caprices; qu'ils ont reçu d'eux des leçons de frivolité, et même de licence et d'impiété; en un mot, depuis que les pères et les vieillards ont partagé toutes les folies et les débauches de la jeunesse, ils ont recueilli le fruit qu'ils méritoient, le mépris pour la vieillesse et pour l'autorité des pères de famille; et de là, par une conséquence nécessaire, l'avilissement de la monarchie paternelle. Quel effet pouvoit produire, de nos jours, le titre de *père du peuple*, quand ce même peuple, gouverné par des enfans émancipés, tournoit hautement en dérision les usages, les mœurs et la religion de *nos pères*?

Tous les faits de l'histoire ancienne et moderne prouvent donc que la pure démocratie a besoin, pour s'établir, de l'affoiblissement de la puissance patriarchale; qu'ainsi ce gouvernement est le plus vicieux et le plus opposé à la nature qui a fait, de cette puissance, la base de l'état social; et qu'en un mot la république la mieux constituée est celle qui s'accorde le mieux avec la monarchie ou l'aristocratie paternelle. C'étoit là, ce me semble, comme on pouvoit traiter la question proposée par l'institut, et il auroit été facile de prouver qu'on ne pouvoit espérer une république bien constituée, qu'en rendant toute sa force et toute son étendue au pouvoir du père de famille; si toutes-fois ce rétablissement est possible dans le délabrement de notre société et de nos mœurs.

---

§. II.

ÉPITRE A JACQUES DELILLE; *par Pierre* DARU, *chez Charles* POUGENS, *etc.*

Ce n'est pas à nous seuls que l'éditeur des poésies diverses de J. Delille a fourni l'occasion de relever des louanges mal-adroites et peu flatteuses pour le poëte qu'il préconise. Le citoyen Daru a été scandalisé d'une anecdote plus que singulière, et que le même éditeur rapporte en ces termes : « Delille étoit à Bâle, en 1796, lors de la retraite » du célèbre Moreau, au moment où Huningue » étoit bombardé. Il alloit souvent sur les rives du » Rhin, pour être témoin de ce terrible spectacle ; » et c'est là qu'il a fait les vers qui expriment les » effets et le bruit de l'artillerie, dans le poëme de » l'*imagination*. Ce trait rappelle celui de Ver- » net peignant une tempête au milieu de la Mer » en courroux. »

Le citoyen Darù obseve fort bien que ces deux traits ne se ressemblent point. Le poëte étoit à l'abri du danger ; le peintre étoit dans le vaisseau, et partageoit le péril de l'équipage : cet enthousiasme du génie qui fait oublier les menaces de la mort, pour ne voir et ne peindre que les horribles beautés de la tempête, est un trait sublime dans les annales de

de la peinture. L'indifférence de l'abbé Delille ; non pas pour lui-même, puisqu'il n'étoit point dans la place qu'on bombardoit, mais pour les malheureux écrasés sous des ruines, ne suppose aucun enthousiasme, et ne peut lui faire aucun honneur. Aussi l'auteur de l'épître que nous annonçons, soupçonne-t-il fortement que l'anecdote est supposée ; et le désir de justifier l'abbé Delille d'un fait qu'on lui attribue avec éloge, a inspiré au citoyen Daru la tirade suivante qui nous a paru la meilleure de son épître.

C'est à toi de nous peindre, en tes vers si *rapides*,
Les rapides exploits de nos jeunes Alcides,
Tant de périls bravés, tant de tourmens soufferts,
Et l'Arabe vaincu jusque dans ses déserts.
Le croirai-je, *qu'au lieu de ces chants héroïques*,
Tranquille, sous l'abri des rochers helvétiques,
Tu venois tous les jours, près du Rhin embrasé,
Sous le foudre ennemi voir Huningue écrasé ;
Suivre dans l'air en flamme, avec des yeux débiles,
Ces comètes d'airain qui renversoient nos villes ;
Et sourd à la pitié, par de frivoles sons,
A ce mortel *fracas* marier tes chansons.
Croirai-je, qu'imitant Néron dans son délire,
Près d'une ville en feu tu jouois sur ta lyre ?
Non, non, tes faux amis l'ont en vain publié ;
Je ne les croirai point, ils t'ont calomnié.

Cette épître annonce une grande facilité, et le talent de rassembler beaucoup d'idées ; le travail

seul peut apprendre à l'auteur l'art de les lier, de les faire valoir les unes par les autres, et de les revêtir de ces couleurs caractéristiques qui donnent au style une physionomie moins vague et plus décidée. Le citoyen Daru, qui ne partage point l'imbécile mépris qu'on a témoigné pour Despréaux dans ces tems de turpitude littéraire, doit se rappeller les conseils de notre législateur poétique, et surtout ces vers-ci :

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vîtesse.
Un stile si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse, et le repolissez. etc.

---

§ III.

TRAITÉ DE LA CHASSE LE XÉNOPHON, *traduit en françois par J. B.* GAIL, *Professeur de Littérature grecque au Collège de France. A Paris, chez l'Auteur, Place Cambrai. etc. An IX.* — 1801.

On ne peut trop louer l'ardeur et la ténacité du citoyen Gail à pourchasser et à découvrir, par ses recherches infatigables, tout ce qui tient à l'érudition grecque, pour en partager le profit avec ses élèves; mais on désireroit, lorsqu'il fait part au public de ses travaux de professeur, qu'il s'occupât un peu plus de la forme sous laquelle il présente, dans ses traductions, les ouvrages de l'antiquité. Par exemple, ce petit *Traité de la chasse* de Xénophon, à quelques détails près qui peuvent être utiles à l'histoire naturelle, est peu de chose pour le fonds, et n'est précieux que par l'élégance du style de l'original. Or, ce mérite ne paroît pas avoir infiniment touché notre traducteur qui ne s'est pas donné la peine d'en conserver quelques traces dans notre langue. On a reproché justement à Ronsard d'avoir parlé grec en françois; j'ai bien peur qu'on ne reproche aussi à notre professeur du collège de France d'avoir traduit Xénophon en lan-

gue de Ronsard, quand on lira des passages pareils à celui-ci :

« On tendra les *dictua* dans les plaines ; mais » on posera les *enodia* sur les sentiers et *hors des* » *chemins* battus *où ils seront nécessaires* , en » fixant les *peridromes* sur la terre , serrant les » extrêmités du filet, enfonçant les fourches entre » les *sardonnes* , et attachant les *épidromes* au » haut de ces fourches ; l'on bouchera d'ailleurs les » issues laissées par les filets. »

Si c'est là une traduction , il faut convenir qu'elle a besoin d'une autre traduction pour être intelligible ; et c'est en vain qu'on chercheroit dans les scholies obscures du professeur , l'explication de ces termes grecs qui hérissent son mauvais françois. On se contentera de lui demander ici pourquoi il faut poser les *enodia hors des chemins battus* , s'ils sont *nécessaires* sur ces mêmes chemins.

Pour répandre quelques fleurs sur l'érudition épineuse du cit. Gail, on nous permettra de comparer la description de la chasse du sanglier , comme il l'a traduite de Xénophon , avec une partie de celle de Lafontaine dans son poëme d'Adonis.

« Lorsque les chiens seront près de la bauge , ils » donneront dessus : le sanglier troublé se levera , » fera sauter en l'air le premier chien qui se portera » sur lui , et dans sa course tombera dans les filets ; » s'il ne s'y jette pas , on le poursuivra : le lieu où

» l'arrête le filet va-t'il en pente, il s'élancera; si
» c'est en plaine, il se tiendra ferme sur ses jam-
» bes, portant autour de lui ses regards. Dans ce
» moment les chiens le serreront de près; les chas-
» seurs se tiendront sur leurs gardes en lui lançant
» des javelots et des pierres; ils l'investiront par
» derrière, et à une certaine distance, jusqu'à ce
» que son impétuosité le jette sur les *arcus*. (1)
» Alors, l'épieu à la main, le plus expérimenté et
» le plus fort des veneurs ira le frapper en tête : si,
» malgré les atteintes des javelots et des pierres, il
» ne donne point dans les filets, s'il se détourne
» pour revenir sur celui qui l'affronte et *le tour-
» noie*, il faut alors s'avancer sur lui avec un épieu,
» se tenant ferme, la main gauche en avant, la
» droite en arrière; car c'est la gauche qui dirige
» le coup, et la droite qui le porte. Le pied gau-
» che sera sur la même ligne que la main gauche,
» le droit sur celle de la droite. Vous porterez le
» coup en n'écartant les jambes que du pas de la
» lutte, et vous tournerez le côté gauche dans la
» direction de la main gauche. On observera en-
» suite, et le regard de l'animal, et jusqu'au moin-
» dre mouvement de sa tête. Lorsqu'on voudra le
» frapper de l'épieu, on prendra garde que, par
» un mouvement de tête, il ne fasse sauter l'arme

(1) C'est-à-dire les rêts ou filets.

» des mains ; le coup manqué, il est aussitôt sur » l'homme. En pareil cas, il faut se jeter le visage » contre terre, se tenant fortement à ce qu'on y » rencontre. La bête, [illegible] la courbure de ses dé- » fenses, n'attaquera point en dessous le corps du » chasseur ainsi couché ; s'il se tenoit droit, il se- » roit infailliblement blessé : elle essaie, il est » vrai, de relever l'homme ; si elle ne le peut, » elle le foule aux pieds. Il n'est qu'un moyen de » salut, c'est que l'un des chasseurs s'approche, » un épieu en main, pour irriter l'animal, fei- » gnant de se retirer, mais ne se retirant pas en » effet, de peur qu'il ne revienne sur le corps de » son compagnon renversé. Le sanglier se voyant » harcelé, quittera le chasseur qu'il tient sous lui, » et se retournera furieux contre celui qui l'irrite ; » l'autre alors se relevera d'un saut, et n'oubliera » pas en se relevant d'avoir l'épieu à la main ; il » ne peut en effet se sauver honorablement que par » la victoire. Il l'attaquera de nouveau comme au- » paravant, dirigeant son fer vers la gorge, entre » les deux omoplates, et enfonçant le fer de toute » sa force. L'animal furieux se lancera en avant. Si » les traverses du fer de la lance ne l'arrêtoient, » il se précipiteroit le long de la hampe même, » il arriveroit à la main de celui qui tient l'arme. » etc. »

Telle est la description didactique dont Xéno-

phon adoucit la sécheresse par l'élégance et la pureté de son élocution rarement imitée par son traducteur; voyons maintenant la description poétique, où le tableau précédent va prendre de la couleur, de l'ame et de la vie.

Au fond du bois croupit une eau dormante et sâle;
Là, le monstre se plait aux vapeurs qu'elle exhale;
Il s'y veautre sans cesse, et chérit un séjour
Jusqu'alors ignoré des mortels et du jour. ....
Cependant les destins hâtent sa dernière heure!
Driape la première évente sa demeure;
Les autres chiens, par elle, aussitôt avertis,
Répondent à sa voix, frappent l'air de leurs cris,
Entraînent les chasseurs. ......
Enfin le monstre est joint par deux chiens, dont la race
Descend du prompt Lélaps qui fut l'unique prix
Des larmes dont Céphale appaisa sa Procris.
Ces deux chiens sont Mélampe et l'ardente Sylvage;
Leur sort fut différent, mais non pas leur courage:
Par l'homicide dent Mélampe est mis à mort;
Sylvage, au poil de tigre, attendoit même sort,
Lorsque l'un des chasseurs se présente à la bête,
Et détourne sur lui l'effort de la tempête;
Il connoît, mais trop tard, qu'il s'est trop avancé;
Son visage pâlit, et son sang est glacé;
L'image du trépas en ses yeux est empreinte;
Sur le teint des mourans la mort n'est pas mieux peinte:
Mais sa frayeur est vaine, et sans être blessé,
Du monstre qui le heurte il se sent terrassé........
Deux lices d'Anténor, Lycoris et Niphale
Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur se signale:

Le vieux Capis lui-même eut soin de les dresser.
Au monstre l'une et l'autre est prête à se lancer.
Quel autre les devance et se jette en leur place ?
C'est Phlégon, qui souvent aux loups donne la chasse :
Armé d'un fort collier qu'on a semé de cloux,
A l'oreille du monstre il s'attache en courroux ;
Mais il sent aussitôt le redoutable ivoire ;
Ses flancs sont décousus, et pour comble de gloire,
Il combat en mourant, et ne veut point lâcher
L'endroit où sur le monstre il vient de s'attacher.
Mais le sanglier passe à de nouveaux trophées.
Combien voit-on sous lui de trames étouffées !
. . . . Que d'hommes terrassés !
Que de chiens abattus, mourans, morts, ou blessés !
Chevaux, arbres, chasseurs, tout éprouve sa rage ;
Tel passe un tourbillon messager de l'orage ;
Telle descend la foudre, et d'un soudain fracas,
Brise, brûle, détruit, met les rochers à bas.
Crantor, d'un bras nerveux, lance un dard à la bête ;
Elle en frémit de rage, écume et *tourne tête*,
Et son poil hérissé semble, de toutes parts,
Présenter au chasseur une forêt de dards......
Le fer le plus tranchant peut à peine entamer
Sa peau que d'un poil dur le ciel voulut armer.
Il se lance aux épieux, il prévient leur atteinte ;
Plus le péril est grand, moins il montre de crainte...
Il mâche et foule aux pieds ceux qui sont abattus.
La troupe des chasseurs en devient moins hardie.
L'ardeur qu'ils témoignoient est bientôt refroidie. etc.

§. IV.

L'ORPHELIN POLONOIS, TRAGÉDIE *en cinq actes, en vers, par le Citoyen* LAMONTAGNE. *A Paris, chez* HUGELET, *Imprimeur, rue des Fossés-Saint-Jacques, N°. 4, près de l'Estrapade. An IX.*

L'auteur nous apprend, dans sa préface, que cette pièce a été présentée aux comédiens françois, et refusée par eux. Il rapporte la lettre du secrétaire de la comédie françoise, lettre fort polie, qui allègue, pour principal motif de ce refus, que la pièce n'est pas *d'un assez grand intérêt pour supporter la représentation.*

Nous ne pensons pas tout-à-fait comme les comédiens-juges : nous croyons, au contraire, que l'intérêt étoit suffisant pour soutenir la représentation, et qu'en indiquant à l'auteur des retranchemens faciles, quelques changemens au premier acte, dont l'exposition n'est ni assez nette, ni assez rapide ; en l'invitant à corriger plusieurs endroits trop négligés, et d'autres qui semblent se contredire ; sa pièce auroit pu être en état d'obtenir les suffrages du public.

Comme nous nous proposons de motiver notre avis dans une analyse trop longue pour trouver

place ici, nous n'en dirons pas aujourd'hui davantage sur ce sujet : mais nous ne pouvons nous dispenser de réclamer contre l'abus, ancien parmi nous, à la vérité, sans être plus raisonnable, qui est de laisser aux comédiens une magistrature et un tribunal sans appel pour juger les ouvrages dramatiques. Je conviens qu'afin de réformer cet abus, il faudroit réformer aussi toute la constitution de nos spectacles ; en restreindre le nombre et les jours de représentation ; établir de vrais magistrats, juges éclairés des productions théâtrales, ce qui n'est pas très-facile ; et enfin proposer le concours pour les pièces dignes d'être jouées à certaines époques solemnelles, où le public donneroit le prix à la pièce qui auroit mérité le plus de suffrages et d'applaudissemens. Voilà, je crois, le seul moyen de relever parmi nous l'art dramatique, dont la chûte est suffisamment avérée par la disette absolue d'ouvrages même médiocres, au milieu de cette foule de nouveautés frivoles qui disparoissent comme l'ombre d'un songe.

ROMANCES HISTORIQUES *et* PIÈCES DIVERSES, *en vers et en prose, par* J. LABLÉE, *de l'Athénée de Lyon. Nouvelle édition.* 1 vol. in-12. *A Paris, chez* MARESCHAL, *au Sallon Littéraire, Cour des Fontaines, près du Palais du Tribunat, N°. 1112. An IX* — 1801.

La plûpart des romances recueillies dans ce volume, ont la simplicité du genre, sans avoir assez souvent l'intérêt du récit, la tendresse des sentimens et la naïveté du style. Pour donner quelque idée du talent de l'auteur, nous choisissons ces deux couplets du *Portrait d'une Vierge.*

De son teint la douce pâleur
Laisse à peine entrevoir les roses ;
Souvent un mot plein de candeur
Sort de ses lèvres demi-closes.
Au soin d'occuper ses loisirs
Ce n'est que l'esprit qui préside ;
Et dans le choix de ses plaisirs,
C'est le caprice qui décide.

Regarde-t-elle tendrement
Celui qui d'aimer la supplie,
On prendroit pour du sentiment
Ce qui n'est que de la folie.
Elle sourit à ses appas,
Mais sans en deviner l'usage,

Et sage, elle ne conçoit pas
L'honneur si vanté d'être sage.

Ce dernier trait est fort heureux. Nous ignorons jusqu'à quel point le *caprice* et la *Jolie* peuvent convenir au portrait d'une *Vierge*; mais nous croyons qu'il seroit mieux tracé en se bornant aux quatre premiers vers du premier couplet, et aux quatre derniers du second.

Parmi les autres pièces de vers, on peut distinguer quelques passages d'une Épître de WERTHER à CHARLOTTE; et parmi les pièces en prose, une Notice sur les TROUBADOURS.

ADDITIONS AU SUPPLÉMENT *du Dictionnaire d'Orthographe, etc. Par Claude-Félix* ROGER.

Ces deux feuilles d'*additions* se distribuent *gratis* à ceux qui ont acheté le Dictionnaire; elles contiennent plusieurs articles raisonnés qui font un singulier contraste avec la sécheresse de l'ouvrage principal compilé par *Restaut*. Dans la partie essentielle de ce nouveau supplément, l'estimable auteur combat de toutes ses forces le matérialisme et l'athéisme, auxquels il attribue ce grand nombre de suicides dont les gazettes n'osent plus faire mention. Il s'attache à relever en peu de mots les contradictions des systêmes nouveaux sur les *mo-*

lécules organiques, le *feu central*, les *forces plastiques*, l'*origine du mal*, etc. On ne sera pas fâché de voir un petit échantillon de sa manière de raisonner et d'écrire : voici son article sur l'*union de l'ame et du corps*.

« Comment l'ame, substance spirituelle et non » étendue, agit-elle sur le corps ? Voilà ce qu'on » ignore; on a beau interroger la nature à cet » égard, on n'en a point de réponse. Mais parce » que nous ne comprenons pas une chose, ce n'est » pas à dire que cette chose n'existe point, ainsi » que le veulent les matérialistes. La pensée est » inétendue, et cependant elle existe en nous. On » ne peut nier l'existence des phénomènes qu'on ne » comprend pas ; et dans le corps humain seulement, la digestion, le mouvement musculaire, » les songes, la mémoire, et mille autres phénomènes sont inexplicables. Puisqu'il nous est démontré que la matière ne peut penser, il faut » donc qu'il y ait dans nous une substance spirituelle produite par un Etre suprême. »

ANECDOTE

Pour servir à l'histoire des mœurs du 18. *siècle.*

Émilie, dont je tairai le nom de famille, étoit née d'honnêtes bourgeois de la ville de Nantes. Vive et piquante, quoiqu'un peu blonde, les saillies de son tempérament la livrèrent, dès l'âge de quinze ans, aux attaques des séducteurs. Son père lui pardonna ses premières foiblesses, en la menaçant d'une austère clôture si elle y retomboit. Un jeune officier la fit retomber; elle devint grosse; et pour la dérober au courroux paternel, son amant l'amena à Paris où elle accoucha. il prit soin d'elle jusqu'à ce moment; mais un soir il la quitta, et ne reparut plus.

Émilie n'osant retourner dans sa famille, et trop fière pour entrer au service d'un particulier, ou pour servir au plaisir du premier venu, se séquestra dans un grenier, travaillant et vendant ses nippes pour se nourrir. Bientôt elle se vit réduite à l'extême misère : et je ne sais comment elle auroit écappé au sort qu'elle avoit voulu fuir, si, un jour, en sortant de chez elle, elle n'eût rencontré un jeune homme de Nantes qui la reconnut. Etonné de l'état d'indigence où il la trouvoit, après l'avoir vue dans une aisance assez brillante, il parut s'in

téresser à sa malheureuse situation, et l'interrogea sur les événemens qui l'y avoient conduite. Une pareille explication ne pouvant se faire au milieu d'une rue, il la suivit dans son réduit, où elle lui raconta, avec beaucoup de larmes, toute la suite de son infortune. Le jeune homme fut extrêmement touché ; mais obligé lui-même à chercher des ressources pour se soutenir dans une étroite médiocrité, il ne pouvoit lui être d'un grand secours.

Cependant, en admirant sa taille, et sa beauté que l'indigence n'avoit encore pu flétrir, et se rappellant qu'elle avoit une assez belle voix, il lui vint dans l'idée de la présenter, comme une virtuose, chez le baron de Ch***, qu'il connoissoit. Ce Baron, vieux garçon fort riche, avoit la manie de se croire connoisseur dans tous les arts et de protéger les talens. Il se disoit amateur de musique, de livres et de tableaux ; mais il n'aimoit réellement que la table et les femmes.

Notre jeune homme communiqua son idée à Emilie qui répugnoit d'abord à jouer un pareil rôle ; mais enfin il lui représenta si vivement la suite de la misère où elle étoit plongée, qu'il la décida. Il lui fit répéter une ariette, qui étoit alors à la mode, alla chez un fripier louer une robe un peu fraîche, acheta un coëffure plus simple qu'élégante ; et quand elle fut habillée, il la fit monter dans une voiture de louage pour la conduire chez

le vieux Baron. Il y avoit une étiquette à observer, d'où dépendoit le succès de cette présentation.

Le sieur Campanas, espèce de philosophe arithméticien, d'une mine platte, sévère, refrognée, grave comme une médaille de l'ancien Caton, étoit l'intendant et le major-dome de cette maison. Intrigant sans fortune, il s'étoit introduit, par des services honteux, chez le baron de Ch***, et à force de basses complaisances pour tous ses goûts, en le flattant à l'excès sur sa réputation de grand connoisseur dans les arts, il en fut récompensé par la plus aveugle confiance de la part du vieux débauché qui ne voyoit que par ses yeux, et qui lui avoit remis l'entière gestion de sa fortune. Campanas lui faisoit payer cher des croûtes qu'il achetoit à vil prix, et qu'il lui présentoit comme des tableaux des meilleurs maîtres. Il lui avoit inspiré la fantaisie des livres rares, quoiqu'ils pussent coûter, et il lui faisoit passer sous les yeux, comme infiniment rares, tous les bouquins que le Baron ne connoissoit pas. S'il y avoit à Paris un artiste en quelque genre que ce fût, dont le nom fit du bruit, notre vieux amateur, qui ne sortoit presque plus de chez lui, vouloit que l'intendant le fit venir à sa table, et après le dîner, il lui faisoit un riche cadeau; mais Campanas avoit à ses ordres de vils intrigans auxquels il donnoit le mot, les faisoit passer tour-à-tour à la table du Baron, sous le nom de quel-

que

que artiste fameux, leur donnoit un peu d'argent; et gardoit pour lui les précieux bijoux. Il en étoit de même pour les femmes qu'il fournissoit à son maître. Il déterroit d'obscures grisettes qu'il endoctrinoit, et les présentoit au vieux sibarite comme des nymphes du haut parage, qu'il ne pouvoit lui procurer, disoit-il, qu'à un prix exorbitant. Les pauvres grisettes, très-contentes de quelques écus, laissoient tout le profit au fournisseur Enfin, toute la maison du vieillard étoit sous la baguette du philosophe Campanas; les domestiques, choisis et placés par lui, étoient dans sa main; il ne montrait au Baron que des gens bien affidés, et nul visage nouveau n'osoit paroître là que de son agrément.

Ce fut donc au proxénète Campanas que le jeune Nantais alla d'abord présenter Emilie comme une demoiselle à talent, qui vouloit entrer à l'opéra, et qui avoit recours à la protection de M. le Baron. Notre intendant des menus fut surpris de l'éclat et de la fraîcheur de sa beauté, et la convoita aussitôt pour son propre compte. Il ne tarda pas à lui en faire l'aveu, lui promettant une petite fortune, si elle vouloit se prêter à ses vues. Emilie rougit, et fut si embarrassée d'une proposition si soudaine, qu'elle ne répondit rien. Campanas prit son silence pour un consentement, et en conséquence lui fit tout espérer de la générosité du Baron. Ensuite il l'ins-

truisit de la manière dont elle avoit à se conduire avec le vieillard. Le moyen d'en obtenir beaucoup, étoit de lui accorder peu, et de lui faire désirer long-tems les plus légères faveurs. Enfin, après l'avoir bien préparée sur toutes les parties de son rôle, il l'introduisit dans l'appartement du bonhomme à qui cérémonieusement il la présenta comme une demoiselle de très-bonne famille, et qui avoit reçu la meilleure éducation; il ajouta qu'étant restée orpheline dès sa plus tendre jeunesse, elle se voyoit dépouillée de la plus grande partie de ses biens par un tuteur infidèle qui avoit disparu; que la noblesse de ses sentimens lui donnoit une invincible répugnance pour les occupations mercenaires de son sexe, et surtout pour le service; qu'elle s'étoit déterminée à profiter du talent qu'elle avoit reçu de la nature pour la musique, talent qu'on avoit eu grand soin de perfectionner en elle; et qu'elle espéroit, grace à la protection éclairée de M. le Baron, de pouvoir entrer à l'opéra, sans déroger.

Le vieux Baron, qui étoit presque aveugle, se leva, s'approcha d'Emilie, la lorgna, lui trouva un air distingué, une beauté peu commune, et lui fit toutes les offres de service imaginables. On annonça le dîner. Emilie voulut se retirer; il la retint, et la fit placer à table à côté de lui. Pendant le repas, le vieux reître promenoit sur elle une main tremblante, mais hardie, qu'elle écartoit toujours

avec dignité, mais avec politesse ; et ses refus étoient mêlés de manières si engageantes, qu'ils redoubloient en même tems l'estime et les désirs du Baron.

Au dessert, on voulut juger de sa voix ; elle chanta son ariette avec feu et avec grace. Campanas applaudit et se récria ; tout le monde se récria et applaudit. Le bonhomme, quoiqu'un peu sourd, fut ravi, enchanté ; tous les termes de l'art passèrent en revue pour motiver son suffrage ; et il finit, en disant que St.-Huberti pouvoit se retirer de l'académie de musique, quand elle jugeroit à propos ; que Mademoiselle Emilie sauroit bien la remplacer, et la faire oublier.

Dès qu'on eut quitté la table, il tira à part son cher Campanas et la pretendue virtuose. Voici, leur dit-il, quelle est mon intention. Je veux, mon cher ami, que vous trouviez, dès demain, un appartement honnête et bien meublé pour Mademoiselle ; que vous ayez soin qu'il ne lui manque rien de ce qui peut rendre la vie commode et agréable ; que vous lui procuriez le plus fameux maître de chant et de goût, pour donner à sa voix la dernière perfection. Et vous, belle Emilie, je demande de vous que vous me regardiez comme un père, comme un ami, et que les douceurs de votre société fassent le charme de mes derniers jours. En disant ces mots, il la serra dans ses bras pour lui donner

un baiser qui n'étoit point paternel ; mais que la reconnoissance d'Emilie n'eut pas le courage de refuser.

Aussitôt que Campanas, suivant les ordres du bonhomme, eut installé dans un fort joli appartement la jeune personne qu'il regardoit comme sa proie, il voulut user des droits qu'il croyoit avoir acquis sur elle ; mais Emilie profitant contre lui des conseils qu'il ne lui avoit donnés qu'à l'égard du Baron, se refusa, du ton le plus poli, à ses empressemens, parla d'honneur, de décence, de sentimens ; et sans le rebuter, lui fit entrevoir qu'elle ne se rendroit qu'aux soins, aux égards d'un attachement plus délicat dont elle se croyoit digne, et qu'elle étoit en droit d'attendre de lui quand il la connoîtroit mieux. Elle soutint ce personnage avec beaucoup de prudence et d'adresse, et d'autant plus aisément qu'elle ne pouvoit aimer Campanas le moins aimable de tous les hommes. Comme il en étoit aussi le plus jaloux, il la surveilla de très-prés, et ne trouvant rien dans sa conduite qui démentît les beaux sentimens qu'elle lui étaloit, il se prit, de plus en plus, d'une forte passion, et ne vit enfin, pour satisfaire ses désirs, d'autre moyen que de se proposer comme époux. La belle demanda quelque tems pour se déterminer, se fit presser un mois entier, et à la fin consentit à ce mariage qui se fi assez secrétement pour que le Baron n'en fût pas

instruit ; car il en auroit conçu de l'ombrage et des soupçons qui auroient déconcerté les projets d'intérêt de son cher intendant.

Le bonhomme ne pouvoit plus se passer de la société d'Emilie ; il vouloit sans cesse l'avoir auprès de lui, et renonçoit pour elle à toutes les bonnes fortunes que lui procuroit Campanas. Ce privilège exclusif étoit à la fois très-lucratif et très-embarrassant pour notre jaloux qui voyoit avec joie sa femme comblée de présens et de bienfaits ; mais qui n'aimoit point les caresses très-libres qu'elle avoit à souffrir, et qu'elle souffroit avec une répugnance secrette, mais quelquefois avec une sorte de complaisance affectée, pour jouir malignement des inquiétudes de son mari. Voici l'expédient que celui-ci trouva pour soulager sa jalousie et contenter son avarice.

Une fois chaque semaine, le Baron se faisoit servir un souper fin, où il se préparoit, par tous les plaisirs de la table, à réchauffer quelque vieille étincelle d'un tempérament presque éteint. Les mets les plus recherchés, les vins les plus exquis, les liqueurs les plus fines, les propos les plus libres, les contes les plus graveleux, les gestes les moins équivoques, tout servoit à préparer le dénouement de cette orgie. Quand le Baron se sentoit aussi échauffé qu'il pouvoit l'être, il se levoit de table, donnoit la main à sa favorite, et la conduisoit dans

sa chambre à coucher. Pour écarter les autres valets, Campanas seul le mettoit au lit, éloignoit les bougies, et au lieu de sa femme qu'attendoit le vieux débauché, il substituoit adroitement une fille de même taille et de même tournure, qu'il avoit bien stilée, et qui jouoit son rôle à la grande satisfaction de toutes les parties intéressées.

C'est par cette industrieuse fourberie, toujours en exercice et féconde en expédiens, que notre intendant fit passer dans ses mains presque toute la fortune de son maître ; vendoit les terres, les maisons, les contrats, au plus bas prix, les achetoit lui-même sous des noms empruntés, les revendoit le plus cher qu'il pouvoit, ayant pour système d'avoir tout son bien en billets, pour échapper aux poursuites des héritiers du Baron. En effet tant de débauches réitérées par les soins de Campanas, avancèrent la mort du vieillard, au moment précis où il étoit totalement ruiné. Les collatéraux, qui dévoroient en espérance une succession qu'ils croyoient si opulente, furent bien étonnés de voir que leur cher oncle étoit mort, sans laisser de dettes à la vérité, mais aussi sans leur laisser un sou. Ils firent des informations contre l'intendant, l'accablèrent de reproches et d'injures, le menacèrent de la corde ; mais enfin, ne pouvant produire aucune preuve suffisante de ses friponneries, ils furent obligés de cesser leurs poursuites. Les

plus pauvres d'entr'eux ne rougirent pas de recevoir quelques secours des mains de Campanas, qu'il leur fit au nom de l'humanité et de la philosophie, et pour le grand amour qu'il portoit à la mémoire de monsieur le Baron de Ch * * *.

L'Amour et la Vieillesse.

La nuit étoit noire ; un vent froid souffloit ; Anacréon, devenu vieux et chagrin, étoit assis près de son feu dont il entretenoit la flamme pétillante ; soudain la porte de sa chaumière s'ouvre : il apperçoit, ô surprise, l'Amour qui jette sur lui un coup d'œil gracieux, et le salue par son nom.

Quoi ! c'est toi ! dit Anacréon, d'un air mécontent ; voudrois-tu donc enflammer encore mon sein de ta dangereuse fureur ? Que viens-tu chercher dans ce désert où n'habitent ni les ris ni les jeux ? Jamais cette vallée ne fut l'asyle des amans. Un éternel hyver tient ces plaines enchaînées. Aussi froide que lui ; la vieillesse règne seule dans mon jardin, dans ma maison et dans mon cœur.

Quelque jeune fille, en ce moment, invoque ton pouvoir sous un ombrage fleuri ; hâte-toi de te rendre auprès d'elle. Ordonne aux songes voluptueux de voltiger autour de son lit. Va reposer sur le sein brûlant de Damon ; va folâtrer autour des

lèvres de Cloë, ou te faire un oreiller de sa joue vermeille.

Voilà les lieux que tu dois fréquenter ; retire-toi. Crois-tu que j'aie oublié les peines que tu me causas tant que je fus dans les liens de Julie, le feu dont mon sein brûla, les soupirs jaloux qui déchirèrent mon cœur, et mes espérances déçues, et mes vœux dédaignés ? Retire-toi, te dis-je, et va chercher, pour le trahir, quelque autre que moi.

Est-ce que l'âge a troublé votre raison ? dit le Dieu : est-ce à moi que s'adressent ces injures, à moi qui vous aime encore ? S'il vous est arrivé de rencontrer une orgueilleuse, cent autres, dites-moi, n'ont-elles pas été plus douces avec vous ? Tel est l'homme. Sa main écrit les bienfaits sur le sable, et grave sur l'airain une disgrace légère.

Qui t'a conduit, ingrat, au canal où Lesbie se baignoit en plein midi ? Qui t'a indiqué le réduit secret où Daphné reposoit seule au déclin du jour ? Et lorsque Célie crioit au secours, quel autre que l'Amour t'inspira de lui fermer la bouche d'un baiser ? Vous m'appelliez alors aimable enfant ; vous ne vouliez aimer que moi. Le vin même ne vous plaisoit point, disiez-vous, si les lèvres de l'Amour n'avoient auparavant touché les bords de votre coupe.

Ces momens si doux ne reviendront-ils plus ? Suis-je pour jamais banni de votre cœur ? Oh non !

ce sourire me dit que vous m'aimez encore. Ce sein palpitant, ces yeux étincelans m'annoncent le retour de votre tendresse. Reviens, Anacréon, reviens à moi. Mon flambeau réchauffera ton cœur glacé par l'âge ; ma main désarmera la rigueur du pâle hyver, et le printems et la jeunesse reviendront folâtrer autour de toi.

L'Amour arracha de son aîle une plume dorée et la mit dans la main du poëte. Aussitôt les rêves brillans de l'imagination s'élèvent autour de sa tête et la remplissent d'une sainte inspiration. Son sein brûle d'une flamme céleste ; il saisit sa lyre. La plume rase légèrement les cordes sonores trop longtems négligées. Anacréon chante de nouveau le pouvoir de l'Amour.

A ce nom seul, les arbres des forêts secouent leurs chevelures de neige. Les ruisseaux se fondent et brisent leurs entraves glacées. L'hyver s'enfuit. La terre, au même instant, se couvre de fleurs nouvelles. L'haleine du zéphir pénètre dans les lieux les plus solitaires, et le Soleil, du haut du Ciel, épand les rayons brillans du jour.

Attirés par les sons harmonieux, les Faunes et les Sylvains entourent la chaumière, et cherchent à voir Anacréon. Les Nymphes des bois ressentent l'effet de l'enchantement. Impatientes, elles courent, elles s'animent, elles désirent, elles aiment. En écoutant les doux sons de sa voix, elles oublient l'âge d'Anacréon.

L'Amour, qui jamais ne reste en place, tantôt posé sur le haut de la lyre, sait, en l'agitant, en prolonger les sons ; tantôt en voltigeant, il les étouffe d'un coup d'aîle, ou interrompt la voix du chantre de Théos par un baiser. Dans un moment, se glissant entre ses bras, il se blottit dans son sein. Un instant après, il entrelace de roses les cheveux blancs du vieillard, et folâtre autour de sa tête, en déployant ses aîles dorées.

O, désormais, dit Anacréon, je ne veux plus offrir mes vœux à d'autres autels, puisque l'Amour daigne encore m'inspirer. Assez d'autres chanteront les Héros et les Rois. Embouche qui voudra les trompettes guerrières. Amour, Amour, je te serai fidèle. A toi seul je consacre ma lyre, et jusqu'à mon dernier soupir, la voix d'Anacréon ne chantera qu'Amour.

ÉPIGRAMME.

Lorsqu'il vous plait d'aiguiser
Sur un sot mainte épigramme,
Le sot croit, au fond de l'ame,
Qu'il vous plait de l'amuser :
Mais que sait-on, dit Montaigne,
Quand, avec son chat d'Espagne,
Un homme prend ses ébats,
Si le chat n'a pas en tête,
Que l'homme n'est qu'une bête
Propre à divertir les chats ?

AUTRE,

[refaite d'après celle de Lemière.] (1)

Lorsque la fievre et ses brûlantes crises
De notre vie attaquent les ressorts,
Le corps humain est un champ-clos alors,
Où la nature et le mal sont aux prises :
Vient un aveugle, appelé Médecin,
Tout au travers frappant à l'aventure;
S'il touche au mal, voilà son homme sain,
Le voilà mort, s'il frappe la nature.

AUTRE.

Sans dot! sans dot! Harpagon réjoui
Au vieux Rocard livroit sa jeune fille:
La belle Agnès, victime de famille,
Est à l'autel. Quand l'époux eut dit *oui*,
Brève parole à longs jours regrettée,
Interrogeant la fille non dotée
Le prêtre dit: le voulez-vous aussi?
Homme de Dieu, dit-elle, en tout ceci
Etes le seul qui m'ayez consultée.

(1) Lemierre avoit lui-même refait celle de Piron qui, le premier, avoit trouvé l'image et la pensée.

AVIS.

Pour interrompre de tems en tems l'uniformité des articles de grammaire, qui, de quelque manière qu'ils soient apprêtés, ne plaisent pas également à tous les goûts, nous les entremêlerons de remarques moins grammaticales que littéraires sur quelques uns de nos plus célèbres écrivains. Nous donnons aujourd'hui un fragment du commentaire que nous avions préparé pour les poësies de *Jean-Baptiste Rousseau.*

ODE

SUR LA NAISSANCE

De Monseigneur le duc de Bretagne.

Descends de la double colline,
Nymphe, dont le fils amoureux,
Du sombre époux de Proserpine
Sut fléchir le cœur rigoureux;
Viens servir l'ardeur qui m'inspire:
Déesse, prête-moi ta lyre,
Ou celle de ce Grec (1) vanté,

(1) Pindare.

Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Respecta la postérité.

Quel dieu propice nousramène
L'espoir que nous avions perdu?
Un fils de Thétis ou d'Alcmène
Par le ciel nous est-il rendu?
N'en doutons point, le ciel sensible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verser tant de pleurs:
Hâtez-vous, ô chaste Lucine;
Jamais plus illustre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous sont préparés:
Cet enfant est l'heureux présage
Du repos que vous désirez.
Les premiers instans de sa vie
De la discorde et de l'envie
Verront éteindre le flambeau;
Il renversera leurs trophées,
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de son berceau.

Ainsi, durant la nuit obscure,
De Vénus l'étoile nous luit,
Favorable etbrillant augure,

De l'éclat du jour qui la suit
Ainsi, dans le fort des tempêtes,
Nous voyons briller sur nos têtes
Ces feux amis des matelots,
Présage de la paix profonde
Que le dieu qui règne sur l'onde
Va rendre à l'empire des flots.

Quel monstre de carnage avide
S'est emparé de l'Univers?
Quelle impitoyable Euménide
De ses feux infecte les airs?
Quel dieu souffle en tous lieux la guerre,
Et semble à dépeupler la terre
Exciter nos sanglantes mains?
Mégère, des enfers bannie,
Est-elle aujourd'hui le génie
Qui préside au sort des humains?

Arrête, furie implacable;
Le ciel veut calmer ses rigueurs.
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embrasé nos cœurs.
Aimable paix, vierge sacrée,
Descends de la voûte azurée,
Viens voir tes temples relevés;
Et ramène au sein de nos villes
Ces dieux bienfaisans et tranquilles,
Que nos crimes ont soulevés.

Mais quel souffle divin m'enflamme ?
D'où naît cette soudaine horreur ?
Un dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici, profane vulgaire;
Appollon m'inspire et m'éclaire;
C'est lui; je le vois, je le sens;
Mon cœur cède à sa violence;
Mortels, respectez sa présence,
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la Sibylle
A leur terme sont parvenus:
Nous touchons au règne tranquille
Du vieux Saturne et de Janus.
Voici la saison désirée,
Où Thémis et sa sœur Astrée,
Rétablissant leurs saints autels,
Vont ramener ces jours insignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des immortels.

Où suis-je ? Quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés !
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclore:
L'univers se reforme encore
Dans les abîmes du cahos;

Et pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

Les élémens cessent leur guerre;
Les cieux ont repris leur azur:
Un feu sacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle;
Et le crocodile infidelle
Du Nil ne trouble plus les eaux!
Les lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondissent avec les troupeaux.

C'est ainsi que la main des Parques
Va nous filer ce siècle heureux
Qui du plus sage des monarques
Doit couronner les justes vœux.
Espérons des jours plus paisibles;
Les Dieux ne sont point inflexibles,
Puisqu'ils punissent nos forfaits:
Dans leurs rigueurs les plus austères,
Souvent leurs fléaux salutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ses loix.
Les rois sont les maîtres du monde;
Les Dieux sont les maîtres des rois.

Valeur,

Valeur, activité, prudence,
Des décrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté ;
Et leur règle constante et sure
Fait seule ici bas la mesure
Dés biens et de l'adversité.

Mais que fais-tu, muse insensée ?
Où tend ce vol ambitieux ?
Oses-tu porter ta pensée
Jusque dans le conseil des Dieux ?
Réprime une ardeur périlleuse ;
Ne va point d'une aîle orgueilleuse
Chercher ta perte dans les airs,
Et par des routes inconnues,
Suivant Icare au haut des nues,
Crains de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque esprit timide,
Du Pinde ignorant les détours,
Opposoit les règles d'Euclide
Au désordre de mes discours ;
Qu'il sache qu'autrefois Virgile
Fit, même aux muses de Sicile,
Approuver de pareils transports ;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut seul des maîtres de la lyre
Immortaliser les accords.

REMARQUES

SUR L'ODE PRÉCÉDENTE.

Le premier fils du Duc de Bourgogne avoit été aussi nommé *Duc de Bretagne*, et mourut peu de tems après sa naissance. Celui qui fait le sujet de cette Ode, naquit le 8 janvier 1707. Il fut Dauphin le 12 février 1712 ; son père ayant suivi de près au tombeau son épouse frappée d'une mort soudaine. Le jeune Dauphin mourut lui-même bientôt après son père et sa mère, le 8 mars 1712. Il étoit frère aîné de Louis XV, arrière-petit-fils de Louis XIV. — Rousseau étoit à Soleure quand il apprit la mort du jeune Duc de Bretagne ; il en fut consterné.

« Les malheurs dont nous sommes accablés, » écrivoit-il, font tomber la plume des mains, et » je ne pense pas que, ni l'histoire sainte, ni l'his- » toire profane en fournissent de pareils exemples. » La mort du jeune Dauphin, quinze jours après » celle de son père et de sa mère, est une perte ir- » réparable. J'ai vu ce Prince âgé de cinq ans ; il » étoit d'une hauteur et d'une force de corps sur- » prenantes pour son âge, et promettoit, par son » air et par ses discours, une santé d'athlète et un

» esprit de héros. Le préjugé où j'étois à cet égard, » m'avoit consolé de tout ce que nous avions per- » du, comptant que le Roi vivroit assez pour lui » laisser atteindre l'âge d'homme, et que son édu- » cation pourroit répondre à ses dispositions natu- » relles. Dieu et les médecins en ont disposé au- » trement; car il est mort de la même maladie et » des mêmes remèdes que les deux premiers Dau- » phins et la Dauphine. etc. »

On voit que Rousseau, quoique banni de France, étoit encore tout François dans le cœur. Le poëte, en chantant la naissance du Duc de Bretagne, s'étoit, en quelque sorte, attaché aux belles destinées qu'il lui avoit prédites. Une partie de sa gloire sembloit dépendre de celle du jeune Prince; et il lui en coûtoit beaucoup de se voir arracher de si grandes espérances. Virgile, dans sa quatrième Eglogue, dont Rousseau a imité plusieurs vers, avoit fait les mêmes prédictions pour le fils d'Asinius Pollion, et elles avoient été tout aussi vaines; mais leurs pièces n'en sont pas moins deux chef-d'œuvres en différens genres.

Nous avons trouvé, dans un volume qui a pour titre : *Porte-feuille de J. B. Rousseau*, des notes que notre poëte avoit faites sur cette Ode, et qu'il avoit envoyées à une jeune Dame : elles contiennent des explications de quelques termes poétiques.

Nous les distinguerons par des guillemets, en les incorporant avec nos remarques.

(1)

Descends de la double colline etc.

Heureuse imitation du début d'une ode d'Horace:

Descende cœlo, dic age, tibiâ,
Regina, longum, calliope, melos, etc.

Ségrais avoit commencé une ode par le même mouvement, et par un vers presque semblable à celui de Rousseau :

Descends de la montagne à la double colline.

Mais l'Ode de Segrais n'a de poétique que ce début ; au lieu que Rousseau s'élève, de strophe en strophe, par une suite de mouvemens toujours variés, et par un enthousiasme soutenu qui ne le quitte qu'au dernier vers. Cette Ode est toute entière dans le systême poëtique des anciens.

(2)

Nymphe dont le fils amoureux etc.

Ce sont ces périphrases et ces traits de fiction heureusement enchassés dans une période harmonieuse, qui font la richesse et la poésie du style.

« Calliope, Muse de l'Ode, fut mère d'Orphée :
» on sait qu'il descendit aux enfers pour redeman-
» der sa femme Eurydice à Pluton, qui la lui ren-
» dit, charmé de la douceur de ses chants. L'au-

» teur avoit d'abord mis : *Nymphe, dont le fils*
» *généreux.* Ayant substitué *amoureux* à *géné-*
» *reux*, un mauvais plaisant, soi-disant puriste,
» a dit fort sérieusement que cette épithète, ainsi
» placée, faisoit une équivoque ridicule, par ce
» qu'on pouvoit d'abord entendre qu'Orphée étoit
» amoureux de Pluton. »

Ce mauvais plaisant étoit Gâcon qui fait effectivement cette critique, du ton le plus sérieux, dans un répertoire d'inepties et d'injures, intitulé : *Anti-Rousseau.*

(3)

Déesse, prête-moi ta lyre,
Ou celle de ce Grec vanté, etc.

Voilà quatre ou cinq circonstances de la fable, ou de l'histoire, rappellées et retracées en dix vers. Ce talent de rassembler tout-à-coup un grand nombre d'idées ou d'images, s'appelle proprement imagination ; c'est ce talent qui fait les grands Poëtes. Rousseau le possédoit à un degré éminent. La louange qu'il donne ici à Pindare, en très-peu de mots, est aussi noble qu'ingénieuse : il demande à Calliope, ou sa lyre, ou celle de Pindare ; c'est égaler le Poëte à la Muse elle-même. Pindare, en effet, passa pour le maître de la lyre dans un pays où les poëtes lyriques furent en si grand nombre. Cette préférence de la Grèce entière auroit dû ar-

rêter les jugemens précipités de ses détracteurs modernes qui avoient, pour le moins, autant d'ignorance que d'esprit.

(4)

Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Respecta la postérité.

Un éditeur inconnu, qui a voulu corriger quelques vers de Rousseau, a changé ceux-ci de cette manière :

Dont, par le superbe Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Le séjour fut seul respecté.

C'est substituer une prose plate et dure à des vers nobles et harmonieux. *Dont par* est une tournure gothique à la manière de Chapelain ou de Lamotte. L'auteur du changement a peut-être voulu mettre plus d'exactitude, en rappellant précisément que ce fut la maison de Pindare qu'Alexandre préserva de l'incendie.

Premiérement, le mot *séjour* est trop vague pour spécifier une maison particulière. En second lieu, les descendans de Pindare ne furent pas moins *respectés* que sa maison ; ce qui suffisoit à l'exactitude poétique. Au reste, cette maison du Poëte avoit déjà été sauvée du feu que les Lacédémoniens avoient mis à la ville de Thèbes. On lisoit sur la

porte cette inscription : *Ne brûlez point la maison du Poëte Pindare.* Enfin, il n'est pas vrai que le *séjour seul* de Pindare fut *respecté* par Alexandre. On peut voir dans Plutarque comment ce fait est raconté.

(5)

Quel dieu propice nous ramène
L'espoir que nous avions perdu?

Ramène l'espoir, expression très-figurée. *Ramener* quelqu'un *à l'espoir*, seroit moins hardi que *ramener l'espoir* à quelqu'un. Par *l'espoir que nous avions perdu*, le Poëte veut parler du premier Duc de Bretagne, sitôt enlevé après sa naissance.

(6)

Un fils de Thétis ou d'Alcmène.

« Achille fils de Thètis et de Pélée, et Hercule » fils d'Aclmène et de Jupiter. »

(7)

Hâtez-vous, ô chaste Lucine ! etc.

Tu modo nascenti puero, quo ferrea primùm
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina : tuus jam regnat Apollo.

(VIRG. *Eclog. IV.*)

« C'est la Déesse qui préside aux accouchemens. » Les uns croient que c'est Junon, d'autres en font

» une Divinité particulière ; mais l'opinion la plus » commune est celle qui donne cette fonction à » Diane, fille de Latone et sœur d'Apollon. On » l'appelloit *Lucine*, du mot latin *lux*, parce » qu'elle donnoit la lumière aux enfans. »

(8)

Cet enfant est l'heureux présage, etc.

Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri
Irrita perpetuâ solvent formidine terras...
Pacatum que reget patriis virtutibus orbem.

(Virg. *Ibid.*)

(9)

Et leurs couleuvres étouffées etc.

Après avoir présenté le jeune Prince comme un nouveau fils d'*Alcmène*, le Poëte lui prête naturellement le premier des travaux d'Hercule, d'autant mieux que ce royal enfant annonçoit une vigueur peu commune : mais ces vers sont allégoriques et font allusion aux évènemens du tems. Quant aux serpens étouffés par le fils d'Alcmène, Théocrite a fait sur ce sujet une très-belle idylle : le petit précis que nous en allons donner tiendra lieu d'explication pour ce trait mythologique.

Le Poëte grec en fait une espèce de Drame, tant son récit est animé. L'action se passe durant la nuit. La belle Alcmène, après avoir allaité et bien lavé ses deux fils, Hercule âgé de dix mois,

et Iphiclus plus jeune d'une seule nuit, les coucha tous les deux sur un bouclier d'airain. Au milieu de la nuit, deux serpens envoyés par Junon, viennent pour dévorer le petit Hercule. Jupiter à qui tout est présent, éveille les fils chéris d'Alcmène, et une lumière soudaine éclaire le palais. Iphiclus apperçoit ces reptiles monstrueux sur le bord du bouclier, il jette un cri et s'agite pour fuir. Hercule les saisit, et les serre fortement de ses deux mains. Cependant le cri d'Iphiclus éveille Alcmène couchée auprès de son époux; elle le presse de se lever et de courir à la défense de ses deux fils. Amphitrion, l'épée à la main, court au berceau avec son épouse. A la vue du petit Hercule qui, de ses jeunes mains, pressoit et froissoit les deux monstres, ils poussent un cri d'effroi. L'enfant tressaillant d'une joie naïve, tend les bras vers son père, lui montre en riant les serpens, et jette à ses pieds les deux monstres déjà glacés par la mort. Alcmène presse contre son sein Iphiclus pâle de frayeur; Amphitrion recouvre l'autre enfant de la toison d'un agneau, et retourne à sa couche avec son épouse. Admirable tableau! quel sujet la poésie offre à la peinture!

(10)

Seront les jeux de son berceau.

Expression très-heureuse dont Labruyère peut avoir donné l'idée quand il dit du grand Condé :

« Les jeux de son enfance ont été plusieurs vic-
» toires. »

(11)

De Vénus l'étoile nous luit.

« C'est l'étoile de Venus qui précède immédia-
» tement le lever du soleil, et qu'on appelle com-
» munément l'étoile du jour. »

Une idée très-gracieuse est cachée sous cet emblême. L'ètoile de Vénus est bien choisie pour éclairer une si belle naissance, et la mère du jeune héros y touve un éloge indirect. A la faveur de ces tours allégoriques, la poésie se sauve de la fadeur des louanges personnelles.

(12)

Ainsi dans le fort des tempêtes etc.

Dicam... pueros que Ledæ....
. . . . Quorum simul alba nautis
Stella refulsit ;
Defluit saxis agitatus humor,
Concidunt venti, fugiunt que nubes,
Et minax, quod sic voluere, ponto
Unda recumbit.

(Horat. *Od.* 12, *Lib.* 1.)

(13)

Ces feux amis des matelots.

Nec sidus, atrâ nocte, amicum appareat.

(*Id. Od.* 10. *Lib.* 5.)

Notre vieux du Bellay, imitateur d'Horace, a dit aussi : *Ces flambeaux amis de la nef.* « Ce sont » des feux qui se forment des exhalaisons de la mer, » quand elle est agitée, et qui est une marque » que le tems va devenir calme. C'est ce que nous » appellons le feu Saint-Elme, et ce que les an- » ciens nommoient *Castor et Pollux.* »

La superstition leur persuadoit que, si ces deux astres paroissoient en même tems, la mer seroit fort tranquille; aulieu que, s'il n'en paroissoit qu'un, elle seroit agitée. Ceux qui étoient en mer demandoient à voir ces étoiles dès que le tems devenoit mauvais; c'est ce que Properce appelle *optatos quærere tyndaridas.* L'image de Rousseau, imitée de Simonide, avoit été traduite ainsi par le bon Amyot :

> Lorsque le marinier tremblant
> Désire voir étincelant
> Le feu des Jumeaux Tyndarides.

(14)

Quel monstre de carnage avide etc.

Ici le poëte exprime le vœu et la douleur de toute la France tourmentée, épuisée par les dernières et malheureuses guerres de Louis XIV. Combien ces apostrophes d'indignation sont-elles aujourd'hui plus naturelles et plus frappantes ! obser-

vons que, s'il y a beaucoup de mouvemens dans cette ode, il se ressemblent un peu trop, et qu'ils ramènent les mêmes formules : *quel dieu propice ! quel monstre ! quelle Euménide ! quel dieu soufle la guerre ! mais quel soufle divin m'enflamme ! quel nouveau miracle ! quel pompeux spectacle !* Quoique l'étonnement et l'admiration soient très-naturels dans un sujet tout merveilleux, il falloit, je crois, en varier l'expression.

(15)

Est-elle aujourd'hui le génie
Qui préside au sort des humains ?

« Dans le système des anciens, chaque nation « étoit soumise à des génies qni avoient soin de » leur conservation, et qui présidoient à leurs en» treprises. Nous disons encore aujourd'hui le dé« mon tutélaire, l'ange tutélaire d'un tel peuple, » d'une telle monarchié. »

(16)

Aimable paix, vierge sacrée etc.

En effet, après la mort de Louis XIV, la France a joui d'une longue paix sous le ministère du cardinal de Fleuri; Mais une paix trop longue est peut-être plus funeste aux François que la guerre même.

(17)

Ces dieux bienfaisans et tranquiles etc.

« C'est-à-dire Saturne, Astrée, Thémis, Vesta,
» et les autres divinités de l'âge d'or. »

(18)

Loin d'ici, profane vulgaire etc.

Odi profanum vulgus et arceo ;
Favete linguis.

(Horat. *Od.* 1. *Lib.* 3)

(19)

Apollon m'inspire et m'éclaire ;
C'est lui, je le vois, je le sens.

C'est le *deus*, *ecce deus*, de Virgile. « Apol-
» lon, entr'autres dons, avoit reçu celui de pré-
» dire l'avenir ; et lorsque ses prêtres rendoient
» les oracles, ils paroissoient agités et hors d'eux-
» mêmes. ils disoient que ce Dieu étoit entré en
» eux, et les mettoit dans l'état violent où ils pa-
» roissoient. »

Nous ne connoissons point d'ode moderne où la chaleur de l'inspiration se fasse mieux sentir que dans ce morceau, et dans plusieurs strophes de l'ode au comte de Luc. Si vous daignez comparer à un grand poëte un homme d'esprit qu'on osa lui préférer dans le tems, lisez ces deux stances de Lamotte sur la naissance du premier duc de Bretagne.

Que cette fleur qui vient d'éclore
Promet de fruits à nos neveux !

Nous bénissons déjà l'aurore
Du jour qui doit luire sur eux.
Partout nos temples retentissent
Des chants dont nos cœurs applaudissent
Au ciel si prodigue pour toi :
Goûte, témoin de notre zèle,
Dans l'amour d'un peuple fidèle,
Le plus digne plaisir d'un roi.

Jouïs de ces sincères fêtes
Que l'amour vient nous inspirer,
Telles que tes justes conquêtes
En ont fait cent fois célébrer.
Lorsque le soleil se retire,
Il semble que sur ton empire
Un autre se leve et nous luit ;
Et notre joie ingénieuse,
Malgré son absence ennuyeuse,
Fait un nouveau jour de la nuit.

Tel étoit l'enthousiasme du Pindare des jeux floraux.

(20)

Les tems prédits par la Sybille etc.

Ultima cumæi venit jam carminis ætas ...
Jam redit et virgo, redeunt Saturnia regna.

(VIRG. *Eclog.* 4.)

« Les sibylles étoient des femmes recommen-
» dables par leur grand âge, par leur virginité,
» et par le don qu'elles avoient de prédire l'avenir.

» On en comptoit jusqu'à dix dont les prédic- » tions mises en vers étoient gardées dans le capi- » tole ; et les Romains consultoient ces vers mys- » térieux dans toutes les affaires difficiles. Virgile, » dans l'églogue qu'il a faite sur la naissance du » fils d'Asinius Pollio, dit que le dernier âge pré- » dit dans les vers de la sibylle de Cumes, est ar- » rivé : ce qui signifie que les quatre âges sont ac- » complis, et qu'il y aura un cinquième siècle qui » sera le retour de l'âge d'or, ce qu'il explique » en disant qu'Astrée et Saturne vont recommen- » cer leur règne, et qu'il descendra du ciel des » hommes nouveaux pour peupler la terre. Cette » églogue a rapport à plusieurs passages des pro- » phètes : ce qui a fait croire à quelques chrétiens » zélés que Virgile avoit été inspiré en la faisant, » et que c'étoit la naissance du Messie qu'il avoit » figurée sous le nom de Pollion. Ce qu'il y a de « certain, c'est que plusieurs pères de l'église ont » cru que les sibylles avoient prophétisé la nais- » sance de Jesus-Christ ; et Saint-Agustin même, » écrivant contre Fauste, en fait un argument con- » tre l'incrédulité des Gentils. »

(21)

Où Thémis et sa sœur Astrée etc.

« Ces deux déesses étoient filles du ciel et sœurs « de Saturne. La première, chez les poëtes, signi-

» fie la justice, et l'autre la félicité. Dans cet heu» reux âge, les dieux vivoient sur la terre avec les » hommes.

(22)

Vont ramener ces jours insignes.

Quoique *insigne* ne s'applique ordinairement qu'aux actions, aux vertus et aux hommes, je n'oserois blâmer l'acception nouvelle que Rousseau lui donne. Je doute cependant qu'on pût dire *une vie insigne.*

(23)

Où suis-je? Quel nouveau miracle etc.

Cette strophe se trouve aussi maussadement que violemment critiquée dans les commentaires sur les œuvres de Despréaux, par Saint-Marc qui appuye sa critique de l'autorité de Gâcon. voici comment s'exprime cet admirateur de Lamotte :

« Qui est-ce qui a jamais ouï dire que les yeux » soient épouvantés par la pompe d'un spectacle » miraculeux, et dont tous les autres sens sont » enchantés ? et qui pourra jamais comprendre » qu'un nouveau monde étant éclos, l'univers se » reforme dans un abîme de confusion? Ce nou» veau monde qui vient d'éclore, cet univers qui » se reforme actuellement, n'a point encore de » ruines à réparer, par lesquelles il faille qu'un » peuple de héros descende des demeures divines.

« Cette

» Cette stance est dans le genre de Lucain, elle « est tissue de pensées fausses, et ce n'est que du « faux sublime. »

C'est Virgile que Rousseau a imité, et on l'accuse de ressembler à Lucain. Il a donné le mouvement et l'audace lyrique aux images du poëte pastoral ; mais il ne tombe point dans l'enflure de style qu'on reproche au poëte Cordouan. C'est une chose très-remarquable que, chez divers peuples, à différentes époques, des esprits supérieurs, frappés de la corruption de leur siècle, aient cru que les hommes ne doivent être ramenés à leur primitive innocence que par une espèce de nouvelle création. Sans doute ces idées tenoient au souvenir du déluge qui avoit laissé de fortes impressions de la vengeance céleste, et de la réparation du genre humain. Les prophètes et les poëtes annonçoient, de tems en tems, ces réformations de l'univers ; et les belles ames recevoient avec enthousiasme des imaginations si consolantes pour la vertu, et fondées sur ce sentiment général, qu'à de certains désordres il faut la main de Dieu. Quoiqu'il en soit, ces hautes idées sont infiniment heureuses pour la grande poésie, et si Virgile en a fait le sujet d'une églogue, combien ne sont-elles pas plus convenables au genre lyrique dont le ton ne diffère pas beaucoup de celui des prophètes ! « Aussi, dit Rous- » seau dans une de ses lettres, ces magnifiques

» images de nouveaux cieux et d'une terre nou-
» velle reformée du chaos après sa conflagration,
» ont saisi tout le monde, et peut-être ont mieux
» fait concevoir ce que c'est que le désordre de
» l'ode, que n'auroient pu faire toutes les défini-
» tions. En effet ce désordre a ses règles, son art
» et sa méthode ; mais d'autant plus belle qu'elle
» est plus cachée, et que les liaisons en sont im-
» perceptibles. »

Après cela, que devient la froide et obscure critique de Saint-Marc? Quoi? les *sens* ne peuvent-ils pas être *enchantés* d'un si heureux miracle; et les *yeux*, en même tems, être *épouvantés* d'un spectacle aussi terrible que celui de la ruine du monde? Pour faire éclore un autre univers, ne faut-il pas que l'ancien rentre dans le néant, et que le nouveau sorte, comme le premier, des abîmes du chaos? Et qu'y a-t-il de plus juste que de faire descendre du ciel une race nouvelle pour réparer la ruine du genre humain? Ces idées sont si bien enchaînées, et si bien exprimées par le poëte, que ses vers sont beaucoup plus clairs que la prose de son critique. Terminons cette remarque par l'éloge que donne à cette ode un auteur ingénieux (le D. de Nivernois) qui n'a pas flatté notre poëte, dans des *réflexions sur le génie d'Horace, de Despréaux et de Rousseau.*

« Si toutes les odes de Rousseau ressembloient à

» celle qu'il a faite sur la naissance du duc de Bre-
» tagne, il seroit bien difficile de ne pas *confon-*
» *dre* son mérite avec celui d'Horace. Cette ode
» me paroît un chef-d'œuvre qui ne laisse rien à
» désirer. La variété, la noblesse, la richesse des
» tours et des expressions y répandent les beautés
» qu'on admire chez Horace, et qu'on souhaite ail-
» leurs. Point de répétitions, point de lieux com-
» muns. Le lecteur n'y trouve que des fleurs à cueil-
» lir, des pierres précieuses à ramasser ; et toutes
» ces richesses sont entassées avec un art infini par
» le secours mélodieux des rimes. »

(24)

Un nouveau monde vient d'éclore etc.

Magnus ab integro seclorum nascitur ordo.

(Virg. *Eclog.* 4.)

« Virgile, dont j'ai pris cette idée, s'est ren-
» contré heureusement avec le passage du prophète
» Isaïe, où il est dit : *Je vois créer de nouveaux*
» *cieux et une nouvelle terre, et on ne se sou-*
» *viendra plus des précédens.* La même chose
» est répétée en différens endroits de l'apocalypse,
» et plus clairement encore dans la seconde épître
» de Saint-Pierre : *nous attendons de nouveaux*
» *cieux et une nouvelle terre où la justice*
» *habitera.* »

Il ne faut pas oublier que Malherbe avoit déjà

Le passage suivant de Sénèque le tragique, dans *Octavie*, est remarquable :

. . . . . . Tantus in cœcum chaos
Casurus iterùm, nunc adest mundo dies
Supremus ille, qui premat genus impium
Cœli ruinâ; rursùs ut stirpem novam
Generet, renascens melior : ut quoniam tulit
Juvenis tenente regna Saturno poli;
Tunc illa virgo, numinis magni dea,
Justitia, cœlo missa cum sanctâ fide,
Terras regebat mitis. etc.

(27)

On ne craint plus l'herbe mortelle,

L'herbe mortelle est le mot poétique pour les *plantes venimeuses* : C'est ainsi que Virgile avoit dit :

. . . . . . Fallax herba veneni
Occidet.

(28)

Les lions dépouillent leur rage,
Et dans le même paturage
Bondissent avec les troupeaux.

. . . . . . Nec magnos metuent armenta leones

(VIRG. *Eclog.* 4.)

« Les paroles de Virgile se trouvent encore, en » cet endroit, conformes à celle d'Isaïe : *Le loup » et l'agneau paîtront ensemble, et le lion » mangera l'herbe avec le bœuf.* »

Théocrite avoit dit aussi : « *Un jour naîtra où*
» *le loup à la dent aigue verra le faon couché*
» *dans sa retraite, sans chercher à le dévo-*
» *rer*. (Idyl. IV.)

(29)

C'est ainsi que la main des Parques
Va nous filer ce siècle heureux.

On avoit tant répété *filer des jours*, *des jours filés d'or et de soie*, etc. que Rousseau a rajeuni l'expression en disant *filer ce siècle heureux* ; il est bien moins hardi que Virgile qui fait courir ces beaux siècles sur les fuseaux des Parques :

Talia secla suis dixerunt, currite, fusis,
Concordes stabili fatorum numine Parcæ.

(30)

Les dieux ne sont point inflexibles
Puisqu'ils punissent nos forfaits.

Allusion aux désastres et aux calamités qui affligèrent la France et la vieillesse de Louis XIV.

Il y a des pensées brillantes dont l'éclat s'obscurcit et s'efface à mesure qu'on les regarde de plus près ; celle-ci n'est pas de ce genre : au premier coup d'œil, elle n'a rien de frappant ; c'est par la réflexion qu'elle étonne, et qu'elle élève l'ame en exerçant l'esprit ; semblable au germe des végétaux, où l'habile observateur découvre un arbre tout entier. En effet c'est la matière d'un grand

discours, et qui ouvriroit un beau champ à l'éloquence, que de faire voir comment la prospérité du crime est la plus terrible marque de la colère céleste, quand elle veut précipiter un peuple dans un abîme d'infortunes ; et comment, au contraire, on peut juger que le Ciel s'appaise quand il nous fait rentrer dans une meilleure voie par un châtiment salutaire. C'étoit la pensée de Socrate et de Platon qui disoient que le cœur du méchant ne pouvoit revenir à l'amour du bien qu'après avoir été purifié au creuset des peines et du malheur. Aristote disoit aussi que *les châtimens sont pour les crimes ce que les remèdes sont pour les maladies.*

(31)

Les rois sont les maîtres du monde ;
Les dieux sont les maîtres des rois.

C'est la pensée d'Horace, rendue par Rousseau avec autant de précision, et plus de clarté :

Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis.

(*Od.* 1. *Lib.* 3.)

Si l'on veut voir combien l'imitation est préférable à la traduction, voici comment Rousseau lui-même a traduit ces deux vers : « Les Rois exer-
» cent leur empire sur leurs sujets ; Jupiter exerce
» le sien sur les Rois eux-mêmes. » Encore n'a-t'il

pas pu donner un équivalent à la construction latine. Une chose bien reconnue, c'est qu'il est impossible de traduire les poëtes : heureux quand on les imite bien !

(32)

Valeur, activité, prudence etc.

Non sollicitæ possunt curæ
Mutare rati stamina fusi,
Quidquid patimur, mortale genus,
Quidquid facimus, venit ex alto.

(SENEC. *OEdip.*)

(33)

Mais que fais-tu, muse insensée etc.

Remarquez avec quel art et quel génie le poëte sort d'un moment de réflexion par un mouvement soudain qui le conduit rapidement et avec chaleur au bout de sa carrière.

(34)

Ne va point d'une aîle orgueilleuse etc.

Pindarum quisquis studet æmulari
...... *Ceratis, ope Dedaleâ,*
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.

(HORAT. *Od. 2. lib. 4.*)

Tous les grands Poëtes ont parlé avec un respect religieux, de la gloire dangereuse d'imiter Pindare ; aujourd'hui nos rimeurs suivant la tribune ou la

Cour, quittent leurs noms de baptême, pour prendre familiérement celui de *Pindare.*

(35)

Si pourtant quelque esprit timide...
Opposoit les règles d'Euclide etc.

On voit aisément que ceci ne s'adresse pas seulement à Lamotte qui avoit composé une ode glaciale sur le même sujet; mais encore à ses partisans, tels que le géomètre Terrasson, Fontenelle, et autres beaux esprits sophistes : voilà pourquoi il parle des *règles d'Euclide.*

« Euclide a donné d'excellens préceptes de géo-
» métrie, sous le nom d'élémens, qui servent en-
» core de guides à tous ceux qui veulent s'instruire
» dans cette science. On dit qu'un homme a l'esprit
» de géométrie, pour signifier que ses discours
» sont bien arrangés et dans un bel ordre; ce qui
» est très-estimable en toute sorte de genres d'é-
» crire, même en poésie, excepté l'ode qui de-
» vient froide et inanimée, lorsque le style en est
» trop méthodique et trop suivi. »

(36)

Qu'il sache qu'autrefois Virgile etc.
Sicelides musæ, paulò majora canamus.

(*Eclog.* 4.)

Raison poétique, et excellente : puisque Virgile

a su employer un merveilleux si hardi et si sublime dans le genre pastoral, comment peut-on reprocher à un poëte lyrique de l'avoir imité?

Rousseau avoit d'abord fini son ode de la manière suivante;

> Qu'il sache que, sur le Parnasse,
> Le dieu, dont autrefois Horace
> Apprit à chanter les héros,
> Préfère ces fougues lyriques
> A tous les froids panégyriques
> Du Pindare des jeux floraux.

Lamotte ayant cherché à se réconcilier avec notre poëte, Despréaux fut le médiateur de cette paix qui n'étoit que simulée de la part de l'artificieux Houdart. Au reste, l'ode de Rousseau y gagna : les six derniers vers qu'il substitua sont plus nobles, plus harmonieux, plus poétiques, et tiennent mieux au sujet; car les *Jeux floraux* sortoient du système de poésie antique sur lequel toute la pièce est fondée.

Boileau avoit aussi terminé son ode *sur la prise de Namur*, par un trait satirique contre Perrault. *Je vais*, disoit le Poëte,

> Montrer que, sur le Parnasse,
> Des bois fréquentés d'Horace,
> Ma muse, dans son déclin,
> Sait encor les avenues,
> Et des sources inconnues
> A l'auteur du Saint-Paulin.

Quant au *Pindare des jeux floraux*, notre

poëte en dit un mot dans la dernière de ses remarques.

« Les Odes de Pindare étoient composées en
» l'honneur de ceux qui remportoient les prix aux
» jeux qui se célébroient en Grèce, et surtout aux
» jeux Olympiques. Elles sont toutes pleines de ces
» transports extraordinaires et de cette fureur di-
» vine qui fait le principal caractère de l'ode, et
» qui semble tenir en quelque sorte de l'inspira-
» tion. A l'égard des Jeux floraux, c'est une an-
» cienne académie de Toulouse, ainsi appellée,
» parce que les différens prix de poésie qu'on y
» distribue tous les ans, sont des fleurs d'or ou
» d'argent. Un auteur moderne (Lamotte) s'y est
» distingué, depuis quelques années, par des odes
» qu'il a dédiées à différentes personnes pour qui
» elles n'étoient point faites, et où l'on remarque
» plus d'esprit que d'enthousiasme. »

En finissant ces remarques, auxquelles on auroit pu donner encore plus d'étendue, j'admire combien d'idées et d'images sont entrées en foule dans l'esprit du poëte, ont échauffé son imagination, se sont arrangées comme d'elles-mêmes, se sont resserrées et soumises à une combinaison harmonieuse qui les a toutes renfermées dans un cercle de cent quarante vers, dont chacun pourroit fournir une page de réflexions.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce second Volume.

PREMIERE PARTIE.

ROMAN POETIQUE.

Notices de quelques ouvrages.

§. I.

§. II.

§. III.

Du Génie de la Langue Françoise.

§. IV.

SECONDE PARTIE.

ART DRAMATIQUE.

Notices de quelques ouvrages.

§. I.

§. II.

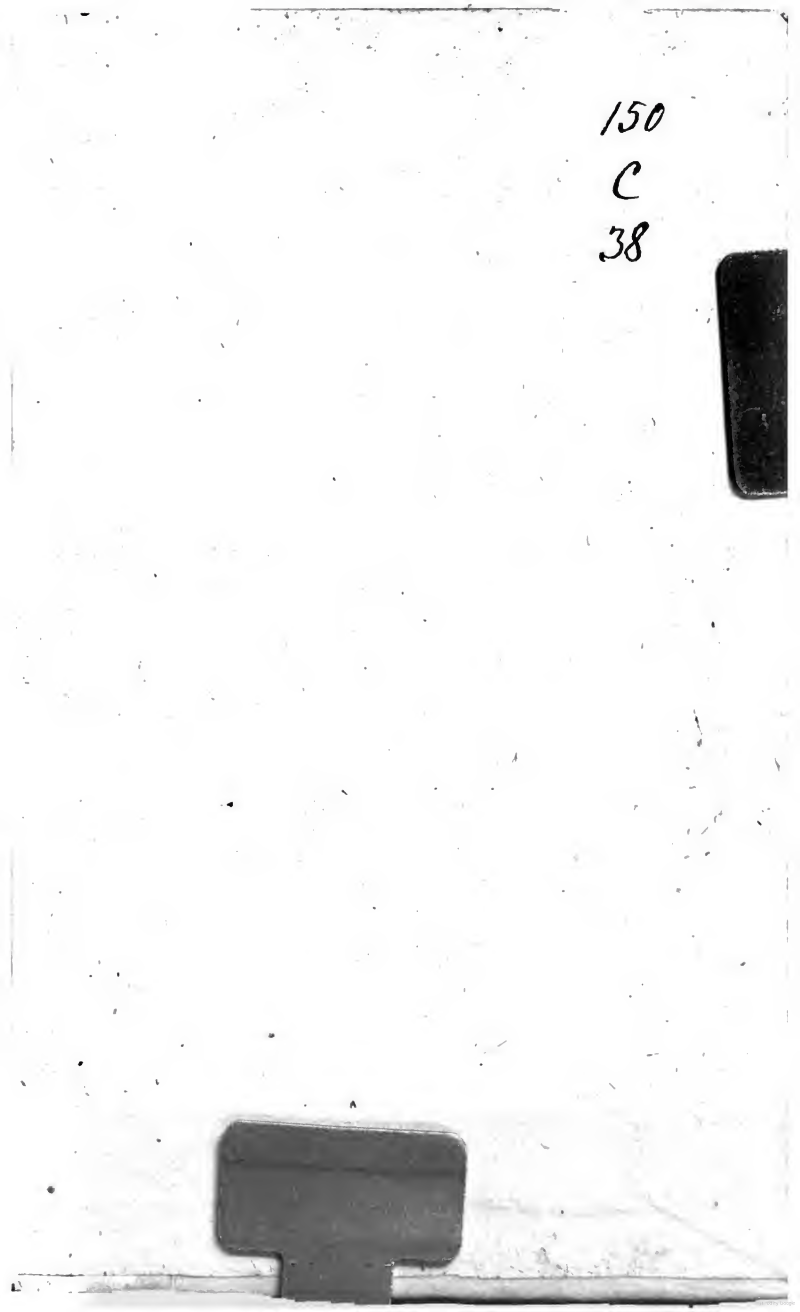
§. III.

§. IV.

VA1 1506004

Digitized by Google

Digitized by Google


150
C
38

